



HAL
open science

La dimension anthropologique de la vision du Pacifique à travers les récits de voyages français de 1766 à 1804

Aurélie Grondin

► **To cite this version:**

Aurélie Grondin. La dimension anthropologique de la vision du Pacifique à travers les récits de voyages français de 1766 à 1804. Histoire. 2008. dumas-00292514

HAL Id: dumas-00292514

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00292514>

Submitted on 1 Jul 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

La dimension anthropologique de la vision
du Pacifique à travers les récits de voyages français
de 1766 à 1804



Aurélien GRONDIN

Juin 2008

Mémoire de Master 2 « Sciences Humaines et Sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoires des relations et échanges culturels internationaux

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2007-2008



Aurélie GRONDIN

La dimension anthropologique de la vision du Pacifique à travers
les récits de voyages français de 1766 à 1804.

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art.

Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux.

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND.

Année universitaire 2007-2008

Sommaire

| | |
|--|------------|
| PARTIE 1 LES RECITS DE VOYAGES | 9 |
| CHAPITRE 1 – LES AUTEURS | 10 |
| <i>Portrait des auteurs</i> | <i>10</i> |
| <i>Diversité des supports et des écarts entre les dates d'écriture et de publication</i> | <i>17</i> |
| <i>Buts des voyages</i> | <i>22</i> |
| CHAPITRE 2 – LES DIFFICULTES DU RECIT | 26 |
| <i>La véracité du récit</i> | <i>26</i> |
| <i>La censure</i> | <i>29</i> |
| <i>Les débuts de l'écriture anthropologique</i> | <i>30</i> |
| PARTIE 2 LA RECHERCHE DU LOINTAIN ET DE NOUVEAUX EXPLOITS | 36 |
| CHAPITRE 3 – LA REPRISE DES VOYAGES A PARTIR DE BOUGAINVILLE | 37 |
| <i>Des voyages plus aisés à mettre en place</i> | <i>37</i> |
| <i>Une navigation plus précise</i> | <i>43</i> |
| <i>Des voyages scientifiques avant tout</i> | <i>46</i> |
| CHAPITRE 4 – LE BAGAGE MENTAL A DISPOSITION DES FRANÇAIS POUR PENSER L'ALTERITE EXOTIQUE OU LOINTAINE | 49 |
| <i>Le mythe de l'Eden</i> | <i>49</i> |
| <i>Le mythe du bon sauvage</i> | <i>52</i> |
| <i>Le mythe de la terre australe</i> | <i>54</i> |
| CHAPITRE 5 – L'UTOPIE DES PREMIERES EXPEDITIONS | 59 |
| <i>L'expédition de Sonnerat</i> | <i>59</i> |
| <i>L'expédition de Bougainville</i> | <i>61</i> |
| <i>Les conséquences de ces expéditions</i> | <i>65</i> |
| PARTIE 3 LE PACIFIQUE, OCEAN ET PEUPLES A DECOUVRIR | 71 |
| CHAPITRE 6 – UNE DIVERSITE DE POPULATION | 72 |
| <i>Les peuples des principales îles</i> | <i>72</i> |
| <i>Les caractéristiques physiques</i> | <i>74</i> |
| <i>Les attributs</i> | <i>80</i> |
| CHAPITRE 7 – LA SITUATION MORALE ET ECONOMIQUE | 86 |
| <i>Les mœurs politiques</i> | <i>86</i> |
| <i>La religion</i> | <i>91</i> |
| <i>L'économie</i> | <i>94</i> |
| CHAPITRE 8 – LA VIE QUOTIDIENNE ET FAMILIALE | 100 |
| <i>Leur habitat</i> | <i>100</i> |
| <i>La famille</i> | <i>103</i> |

Introduction

Le voyage figure parmi les valeurs emblématiques de l'Europe des Lumières. Un large public s'adonne à la lecture de relations où les philosophes puisent leur inspiration. Si les XVe et XVIe siècles sont les époques des grandes découvertes géographiques, le XVIIIe siècle est la seconde ère des grandes découvertes. Cette seconde renaissance surtout dans le domaine de la connaissance humaine et géographique est marquée par le progrès des sciences nautiques et de la construction navale.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, huit voyages autour du monde sont réussis par quatre Hollandais, trois Anglais et un Espagnol. On peut ajouter trois autres voyages, celui de l'Anglais Wood Rogers (1708-1711), de Roogeeven au service de la Hollande qui découvre en particulier l'île de Pâques (1721-1723) et celui de l'amiral Anson (1742-1743). Mais ces voyageurs n'ont pas parcouru le Pacifique sud dans sa totalité, parce que les navires après avoir passé le détroit de Magellan, étaient généralement déportés par les courants et les vents vers le nord. Les grandes terres comme l'Australie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande n'ont été que partiellement contournées. Aucun voyageur n'a encore longé les côtes orientales de l'Australie, on peut donc supposer qu'elles s'étendent fort avant vers l'est et que la « Nouvelle-Hollande » (nom donné par Tasman) est le début d'un immense continent austral¹.

Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, les explorations des océans reprennent. L'océan Pacifique fait l'objet de toutes les questions. Les autres océans étant déjà explorés et connus, il reste un grand vide à découvrir et à parcourir, le Pacifique. Mon étude va porter sur les voyages français effectués dans cet océan. Étudier les voyageurs dans leur ensemble mériterait une approche plus longue et précise. De même, seuls les voyages qui se sont déroulés entre 1766 et 1804 vont faire l'objet de mon étude. En 1766, débute la traversée autour du monde de Bougainville et en 1804 l'expédition de Baudin prend fin. Les découvertes sont à l'origine de l'expansion européenne et ont provoqué une révolution dans l'histoire de l'humanité. Les circumnavigations du XVIIIe siècle ont de nombreuses raisons, politiques, scientifiques, revanchardes, économiques et ainsi une multitude de causes. Comme la dimension scientifique du voyage a déjà été beaucoup étudiés, nous nous intéresserons plus particulièrement ici au côté anthropologique du voyage. L'anthropologie est l'étude de la dimension sociale de l'homme. Elle étudie toutes les manifestations de la vie en société, c'est-à-dire les modes de vie, les coutumes et les rites.

L'explorateur, dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1718, est défini comme « celui qui va, qu'on envoie à la découverte d'un pays pour en connaître l'étendue, la situation, etc. »² Cette définition signale l'entrée du mot « explorateur » dans ce *Dictionnaire*. On peut noter que le terme ne figure pas encore dans le *Dictionnaire* de Furetière en 1690. C'est le signe d'un usage nouveau de la langue. Cependant, il faut attendre les vingt dernières années du siècle pour que la notion soit appliquée au champ

¹ Deveze Michel, *L'Europe et le monde à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1971, p. 229.

² Bourguet Marie-Noëlle, « Explorateur », in Vovelle Michel, dir., *L'homme des Lumières*, Paris, Seuil, 1996, p. 286.

géographique. Mais le mot « explorateur » reste inusité. « Ce sont d'autres termes que l'on emploie pour désigner ceux que l'on envoie à la découverte du globe. La Pérouse lui-même est un navigateur et les savants qui sont à son bord sont des astronomes, des botanistes, des minéralogistes³. » Pour montrer l'écart entre la notion d'explorateur et de navigateur, on peut citer le *Dictionnaire* de Trévoux qui, en 1771, suggère une interprétation tout autre, celle d'explorateur en tant qu'espion. On peut aussi dire d'après l'usage du mot que l'explorateur est comme l'éclaireur d'une armée, un envoyé officiel, chargé par son gouvernement d'une mission de découverte dans une région lointaine et inconnue.

En 1756 débute la Guerre de Sept Ans dans laquelle la France intervient. Tandis qu'elle se bat en Allemagne, elle perd son empire colonial ainsi que le Canada et l'Inde. Cette perte illustre l'impuissance grandissante de la diplomatie française. La guerre se termine par le Traité de Paris, le 10 février 1763. Ce traité marque le déclin maritime et colonial de la France. De son empire colonial il ne reste presque rien. En Europe, elle doit rétrocéder Minorque aux Anglais pour pouvoir recouvrer Belle-Île, et le traité prévoit le démantèlement de Dunkerque⁴. La Grande-Bretagne obtient de la France l'île Royale (île du Cap-Breton) et le Canada, y compris le bassin des Grands Lacs et la rive gauche du Mississippi. L'Espagne lui cède, quant à elle, la Floride. La France conserve des droits de pêche à Terre-Neuve et dans le golfe du Saint-Laurent. Elle acquiert Saint-Pierre-et-Miquelon et recouvre ses lucratives possessions dans les Antilles, ses comptoirs en Inde (Pondichéry) et la traite des esclaves sur l'île de Gorée (Sénégal). Après sept années de combats incertains, le prestige de l'Angleterre est éclatant. Sa prépondérance maritime et coloniale reconnue ne lui assure cependant pas tout à fait une hégémonie incontestée. La France, victime de son alliance avec l'Autriche à qui elle a sacrifié ressources militaires et financières, a néanmoins amorcé un redressement non négligeable. En effet, entre 1758 et 1770, le ministère de Choiseul travaille au redressement militaire et naval de la France. Il met en place une politique de prestige afin de lui redonner sa grandeur d'antan. Dans les années 1770-1780, la France est de nouveau en guerre contre la Grande Bretagne aux côtés des colons américains. Cet arrière-plan de guerre continue est le contexte dans lequel se déroulent les grandes expéditions. Cependant la France manque de bases pour lancer des expéditions dans le Pacifique. L'entrée à l'est, par le détroit de Magellan, est défendue par des tempêtes et la politique espagnole du monopole. La France manque aussi de bases en Extrême Orient pour pouvoir se ravitailler ou s'arrêter. Dans ce contexte, elle doit compter sur les bases d'autres pays. Les navigateurs prennent alors le risque d'être mal accueillis ou rejetés selon le contexte politique. La politique est importante puisque l'une des premières causes de méconnaissance du Pacifique est à la fois géographique – elle tient à l'éloignement de l'Europe et à l'immensité des distances – mais aussi géopolitique, c'est-à-dire le monopole peu contesté de l'Espagne dans cette aire géographique.

Pour cette étude nous nous appuyerons surtout sur les récits de voyages et les journaux de bord des voyageurs. En effet selon l'ordonnance du 15 avril 1689, confirmée par l'ordonnance du 25 mars 1765, tous les officiers de marine, sans exception, doivent obligatoirement tenir un journal de voyage lors d'une navigation et le

³ *Ibid.*

⁴ Denis Michel, Blayau Noel, *Le XVIIIe siècle*, Paris, A. Colin, 2004, p. 260.

commandant doit y veiller.

Ces journaux doivent être tenus au jour le jour. Les officiers doivent y noter la route parcourue, les observations astronomiques et météorologiques, les incidents survenus au cours de la journée. Cependant les officiers avaient tendance à considérer que les journaux étaient leur propriété personnelle, ce qui explique le petit nombre qui sont arrivés jusqu'à nous⁵.

Ainsi, les journaux de bord de la seconde moitié du XVIIIe siècle dans le Pacifique, n'ont pas tous été conservés et certains manquent pour effectuer une étude complète des voyages. De 1766 à 1808, plusieurs voyages se succèdent. De 1766 à 1769, Bougainville effectue un voyage de circumnavigation. Entre 1767 et 1771, François de Pagès accomplit un voyage autour du monde seul et par ses propres moyens. Entre 1769 et 1772, Pierre Sonnerat voyage en Nouvelle-Guinée, notamment dans les îles Moluques. De 1768 à 1769, l'officier de la compagnie des Indes Jean-François de Surville part de l'Océan Indien pour explorer le Pacifique. Il aborde les Salomons et la Nouvelle-Zélande et se noie sur les côtes du Pérou. Un an après, Marion Dufresne est chargé de reconduire Aotourou, le Tahitien ramené par Bougainville, à Tahiti et ensuite d'explorer le Pacifique sud. Il est tué par des Maoris en Nouvelle Zélande. Entre 1785 et 1788, Jean François de La Pérouse explore les côtes de l'Alaska et du Canada ainsi que la mer du Japon, l'île de Pâques, la Californie, les îles Hawaï, les îles Samoa et Vanikoro. Le voyage d'Etienne Marchand, de 1790 à 1792, permet de retrouver les îles Marquises oubliées depuis leur découverte par Mendaña en 1595. D'Entrecasteaux part à la recherche de La Pérouse en 1791. L'expédition subit les ravages de la maladie, les deux chefs d'expédition, Huon de Kermadec et d'Entrecasteaux, y succombent. De 1800 à 1804, le capitaine Baudin accompagné de nombreux savants va à la découverte des terres australes.

Après cet état des lieux des expéditions, nous constatons que certains de ces voyages n'entrent pas dans le cadre de notre étude soit par leur caractère scientifique et géographique soit pour leurs aspects de stricte navigation privée de tout caractère anthropologique. Le voyage de François de Pagès est intéressant mais son apport reste peu important dans l'élaboration de notre réflexion. Par contre la réunion des journaux de bord de l'expédition de Bougainville faite par Etienne Taillemite est précieuse pour l'étude de ce voyage. Ainsi pour le voyage de Bougainville il existe huit versions de l'expédition par des membres des deux navires. Outre le journal de Bougainville, les journaux de bord du botaniste Commerson, du lieutenant de vaisseau Caro, des volontaires Fesche et le prince Nassau-Siegen, et de Vivez permettent d'avoir plusieurs versions des événements importants survenus lors de cette expédition. Pour sa part Commerson a également écrit à son retour en France, un très intéressant *Post-scriptum* sur Tahiti. François de Pagès, malgré le fait qu'il ne voyage pas pour le compte d'un souverain, laisse un journal assez détaillé des pays visités et des peuples rencontrés. Ce sont surtout ses états d'âmes et sa capacité d'adaptation qui ressortent du récit de son voyage. Pierre Sonnerat nous laisse essentiellement une description de la flore et de la faune et très peu de commentaires sur les insulaires qu'il rencontre. Le voyage de La Pérouse, comme celui de Bougainville retiennent notre attention parce que ce navigateur

⁵ Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 123.

a laissé de nombreuses descriptions des îles et de leurs habitants. Suite au naufrage de La Pérouse, d'Entrecasteaux se lance à sa recherche, sans succès. Il croise quand même plusieurs îles et entre en contact avec leurs habitants. Etienne Marchand, qui effectue un voyage essentiellement commercial s'arrête aux îles Marquises et permet leur redécouverte. La première expédition du XIXe siècle est celle du capitaine Baudin, membre de l'Académie des Observateurs de l'homme. Malheureusement, il meurt avant d'avoir publié le récit de son voyage. C'est celui qui deviendra commandant à sa mort, Louis de Freycinet, qui laisse un récit de cette expédition. Son récit est axé sur la navigation et la géographie. Un autre récit existe également, celui de François Péron, membre de l'expédition.

Les voyages de la seconde moitié du XVIIIe siècle n'ont pas comme but premier la découverte des peuples. Néanmoins les escales nécessaires et obligatoires que doivent effectuer les navires les obligent à entrer en contact avec les populations indigènes. Comment se fait alors ce contact et dans quelles conditions. Comment réagissent les voyageurs et désirent-ils en savoir plus sur ces populations ? Quelle importance donnent-ils à ces rencontres ? Cherchent-ils à en conserver une trace ? Quel regard portent-ils sur les populations qu'ils rencontrent et pourquoi ? Dans quelle mesure leurs représentations mentales jouent-elles dans l'élaboration de leurs pensées ? Ces récits deviennent-ils des références pour les futurs voyageurs ?

Pour comprendre les récits de voyages des différentes expéditions, il faut s'attarder sur les hommes qui les ont écrits et sur les problèmes qu'ils ont pu rencontrer pour le faire. On observe au cours du XVIIIe siècle un renouveau des voyages, permis par l'amélioration des moyens techniques et des conditions de vie sur les navires. Une volonté d'aller à la rencontre de l'Autre apparaît. Ainsi, grâce aux récits des voyageurs il est possible de retracer leur parcours dans le Pacifique, océan à découvrir à cette époque. A travers les nombreuses descriptions qu'ont laissées les navigateurs, on a une vision d'ensemble des peuples de Pacifique à cette époque.

Partie 1
Les récits de voyages

Chapitre 1 – Les auteurs

Les explorateurs du XVIII^e siècle appartiennent le plus souvent à la marine royale. Ils sont envoyés par le roi dans un but précis, qu'il soit géographique, politique ou économique. Cependant, le but peut être caché par souci de conserver le secret sur les enjeux cachés de certaines expéditions. Pour comprendre le cheminement de chacune d'entre elles, il faut s'attarder sur le personnage principal qui relate l'expédition et sur les buts qu'elle avoue ou qu'elle cache. Longtemps réservé à une élite aristocratique, le voyage concerne peu à peu, au tournant des Lumières, une génération d'intellectuels et de savants. Les dates et supports des diverses publications de ces voyages permettent de comprendre l'atmosphère qui les entoure et leurs buts divers et variés.

Portrait des auteurs

Les auteurs ont des parcours variés. Certains explorateurs ont fait carrière dans la marine, d'autres sont plutôt des savants. On observe un éventail de personnages différents mais une seule volonté de découverte et d'observation. Les chefs d'expédition sont plutôt des hommes choisis pour leur expérience et leur habileté à mener des hommes. Cependant au sein des expéditions, les savants ont une place de plus en plus prégnante. D'autres voyageurs se caractérisent par leur caractère atypique et hors normes.

Des marins expérimentés

Le point commun qui existe entre Bougainville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, Rossel, Baudin et Freycinet est leur parcours professionnel remarquable. Ils ont tous les cinq fait une carrière dans la marine et se sont révélés lors de ces expéditions, qui ont été fatales pour certains d'entre eux.

Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811) est né à Paris. « Il fit ses études à l'Université de Paris et manifesta de bonne heure une rapidité de conception et une finesse de tact qui le firent réussir en même temps dans les genres les plus opposés⁶. » Il se faisait également remarquer par ses connaissances dans les langues anciennes et par ses progrès dans les sciences exactes. Il reçoit une formation d'avocat, puis se fait inscrire aux mousquetaires noirs, et n'interrompt pas ses travaux sur les mathématiques. On lui doit un *Traité de calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits du marquis de Lhopital*. L'histoire de sa vie étonne par la variété des occupations auxquelles il s'est livré, et par la multitude d'événements qui la remplissent. Entre 1753 et 1756, il continue sa carrière militaire, puis devient aide de camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada. Capitaine des dragons, émissaire de Montcalm à Paris, il demande des renforts au duc de Choiseul pour la campagne du

⁶ Rossel, « Louis-Antoine de Bougainville », in Michaud J. François, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Graz, Akademische Druck, Verlagsanstalt, 1966, tome V, p. 202-205.

Canada mais il essuie un refus. Remarqué par le roi, il est fait chevalier de Saint-Louis et nommé colonel. Après une carrière dans les armes, la paix sur terre et sur mer qui suit le prive des moyens de s'illustrer à nouveau. Bougainville avait eu des relations avec des navigateurs lors de ses voyages au Canada et il n'a pas de peine, après la perte de cette colonie, de les convaincre des avantages qu'ils pourraient retirer d'un établissement aux îles Malouines, situées à l'autre extrémité du continent de l'Amérique. Ils consentent à équiper des vaisseaux, et Bougainville se charge de former l'établissement lui-même. Le roi lui donne son agrément, le rang de capitaine de vaisseau, avec la permission de fonder à ses frais un établissement dans ces îles. Cependant les Espagnols, jaloux de cette colonie naissante qui venait de se former près de leurs grands établissements, ont fait valoir à la cour de France, leurs droits sur les îles qu'elle occupait et les ont réclamés. On a cru devoir souscrire à leurs réclamations et Bougainville a été chargé de remettre lui-même ces îles, à condition que la cour d'Espagne le dédommage de ses frais⁷. C'est ainsi que son voyage commence en 1766 pour se terminer en 1769⁸.

Dans l'équipage de Bougainville, un volontaire laisse un journal très intéressant que beaucoup considèrent comme le plus riche de tous ceux des compagnons de Bougainville. Charles-Félix Fesche (1745-1810) suit Bougainville depuis 1763, puisqu'il a participé aux trois campagnes des Malouines comme pilotin. En 1766, il a vingt et un ans et s'engage comme volontaire pour le tour du monde. Fesche termine le voyage à l'île de France en 1768 où il cherche vainement un emploi. Il sert ensuite dans l'armée de terre, revient à la navigation, passe sur des corsaires, devient maréchal des logis, fait la campagne du Rhin avec Custine, est nommé lieutenant de police. Il entre à la Maison national des Invalides, sa dernière affectation en 1802⁹. Lors de son voyage avec Bougainville, il tient un journal de bord précis et détaillé des escales qu'ils effectuent et des observations faites à bord. Ces notes permettent d'avoir un avis plus personnel puisqu'il n'écrit ni pour la marine, ni pour une société savante.

Contrairement à Bougainville, Jean-François Galaup de La Pérouse (1741-1788) n'a pas eu une carrière dans les armes aussi glorieuse. Néanmoins, il se destine très tôt à devenir marin. Sa première éducation le prépare de bonne heure à devenir un marin distingué et son inclination pour cette profession se fortifie à mesure que ses connaissances augmentent. Il est admis en qualité de garde de la marine. Il est promu au grade d'enseigne puis de lieutenant de vaisseau. L'intervalle de quatorze ans de paix (1764-1778), le met à même de se livrer tout entier à la navigation, il parcourt pendant ce temps les pays du globe les plus éloignés, d'abord en qualité de simple officier ; ensuite il commande plusieurs bâtiments du roi. Lors de la reprise des hostilités en 1778, il s'illustre par ses capacités de navigation, mais aussi militaire¹⁰. Grâce à ces épreuves et cette gloire nouvelle, il se voit confier la direction de la campagne de 1785. Celle-ci a fait sa renommée tout en mettant fin à sa carrière¹¹.

⁷ *Ibid.*

⁸ Carte 3.

⁹ Scemla Jean-Lo, *Le voyage en Polynésie, anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen*, Robert Laffont, collection Bouquins, 1994, p. 1153.

¹⁰ Rossel, Eyriès, « Jean-François Galaup de La Pérouse » in Michaud, *op.cit.*, tome XXXII, p. 513-521.

¹¹ Carte 4.

Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux (1739-1793) est né à Aix. Il était le fils d'un président du parlement de Provence. Il a fait ses premières études chez les jésuites.

Les dispositions qu'il manifesta et une solidité de jugement qui avait en lui devancé les années, le firent remarquer par cette société. Une grande justesse d'esprit, jointe à des vues très étendues, le rendaient propre à appliquer avec un égal succès, ses études à tous les objets ; et c'est par ces deux qualités qui distinguaient principalement son mérite, qu'il a paru avec tant d'éclat dans la marine, où il a toujours été autant considéré comme officier par ses talents, que chéri de ses égaux et de ses subordonnés pour ses vertus et une douceur dans le commerce de la vie qui ne s'est jamais démentie¹².

Son début dans la carrière militaire n'a rien de remarquable. Mais, en tant que commandant d'une frégate, il a réussi à sauver tous ses bâtiments face à deux corsaires dont les forces le surpassaient. Sa réputation était faite. « La bravoure froide et les talents dont il donna de nouvelles preuves le rangèrent dès lors au nombre des officiers les plus distingués. » Ses services n'ont pas eu moins d'utilité pendant la paix que pendant la guerre ; son esprit, soutenu par une application continuelle, avait embrassé toutes les parties de la théorie du métier de marin, et il les possédait toutes. Le commandement des forces navales dans l'Inde lui est confié en 1785, et lorsque le terme de ce commandement expire, il prolonge son séjour dans ces contrées par une marque de considération plus éclatante encore puisqu'il se fait nommer gouverneur de l'île de France. C'est pendant cette campagne dans l'Inde qu'il se rend en Chine, par le détroit de la Sonde et en passant à travers les îles de la Sonde et les Moluques. Il pénètre ensuite dans le grand océan d'Asie, et arrive à Canton après avoir contourné par l'est et par le nord les îles Mariannes et les Philippines. Les talents qu'il montre pendant cette navigation dangereuse le font choisir pour aller à la recherche de La Pérouse. En effet la route qu'il a suivie était nouvelle et la manière dont il s'était dirigé le désignait comme un des hommes les plus capables de commander une campagne de découverte¹³. Il part pour remplir cette glorieuse mission, au mois de septembre 1791 avec ordre de visiter toutes les côtes que La Pérouse devait parcourir après son départ de Botany-Bay, pour tâcher de découvrir quelque trace de cet infortuné navigateur et compléter les découvertes qui lui restaient à faire. Dès qu'il a terminé ses découvertes et un peu avant d'arriver à l'île de Java, il subit une attaque de scorbut et y succombe le 20 juillet 1793¹⁴. Malgré son parcours remarquable, d'Entrecasteaux n'a pas réussi à découvrir ce qui était arrivé à l'expédition La Pérouse.

Elisabeth-Paul-Edouard, chevalier de Rossel (1765-1829) reçoit sa première éducation au collège de la Flèche, où il a été placé comme élève du roi. Il n'a pas encore atteint sa quinzième année, lorsqu'en 1780, il entre dans les gardes de la marine. C'est en cette qualité qu'il fait les campagnes de 1780 à 1782 dans les Antilles. Attaché en 1785, à Entrecasteaux, commandant en chef des forces navales françaises dans l'Inde, Rossel se perfectionne dans les diverses parties de l'art nautique. En 1789, il est nommé lieutenant de vaisseau et participe avec Entrecasteaux à l'expédition à la recherche de La Pérouse. En 1793 d'Entrecasteaux meurt ainsi que Huon de Kermadec, commandant de

¹² Rossel, « Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux », in Michaud, *op.cit*, tome XII, p. 495.

¹³ Carte 5.

¹⁴ Rossel, « Joseph-Antoine Bruni d'Entrecasteaux », in Michaud, *op.cit*, tome XII, p. 495-497.

l'Espérance. D'Auribeau lui succède, Rossel prend le commandement de la *Recherche* en qualité de capitaine de pavillon. A la mort de d'Auribeau en 1794, Rossel devient chef de l'expédition¹⁵. L'expédition d'Entrecasteaux a subi de nombreuses pertes humaines. Dans ces conditions, il est difficile pour les commandants successifs de tenir correctement le journal de bord et de ne pas omettre certaines informations.

Nicolas Baudin (1750- 1803) est capitaine de vaisseau mais aussi botaniste. Il fait ses premières campagnes sur des bâtiments de commerce. En 1786, il devient sous lieutenant de vaisseau. Il commande alors dans l'Inde un navire expédié de Livourne, sous pavillon autrichien, par François II, pour faire des recherches sur l'histoire naturelle. Il fait également un voyage aux Antilles pour le même objet. Arrivé en France, il offre la collection qu'il avait formée pour l'Autriche au gouvernement français. En récompense il est nommé capitaine de vaisseau et en 1800 les deux corvettes le *Géographe* et le *Naturaliste* lui sont confiées pour aller reconnaître les côtes de la Nouvelle Hollande. Après deux ans de navigation, arrivé à l'île de France, Baudin est attaqué « d'une maladie occasionnée par les fatigues de sa longue navigation. » Il meurt le 16 septembre 1803 sans avoir recueilli le fruit de ses travaux. Péron, l'un des naturalistes qui l'accompagne dans son expédition et qui avait beaucoup à se plaindre de lui, a publié la relation d'une partie de ce voyage sous le titre de *Voyage aux Terres australes, par les frégates le Géographe et le Naturaliste*, Paris, 1807-1809. Le nom de Nicolas Baudin ne se trouve pas même cité une seule fois dans cette relation¹⁶. Les mauvaises relations qu'entretenait Baudin avec le reste de son équipage expliquent le manque de connaissance de cette expédition et de ses résultats. Les relations n'évoquent ni les résultats de l'étude de la faune et la flore, ni les rencontres avec les indigènes. Pour une expédition qui se voulait scientifique, les résultats sont minces.

Louis-Claude-Desaulles de Freycinet (1779-1842) a eu une bonne éducation. Son père, négociant recommandable et appréciant tous les avantages d'une bonne éducation, le fait élever sous ses yeux par d'habiles professeurs, ainsi que son frère aîné Louis. Il entre dans la carrière de la marine, y obtient les premiers grades jusqu'à celui de lieutenant de vaisseau en compagnie de son frère. Ils naviguent presque toujours sur les mêmes bâtiments et tous deux font partie de l'état-major du capitaine Baudin, dans son voyage de découverte aux terres australes et enfin ils se quittent pour ne plus se revoir qu'à de courts intervalles dans les derniers mois de 1805. A la fin de juillet 1800, ils reçoivent l'ordre de se rendre au Havre pour faire partie d'une expédition de découverte aux terres australes, qui a principalement pour objet la reconnaissance de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Cette importante expédition est placée sous le commandement du capitaine Baudin. Henri de Freycinet fait partie de l'état-major du *Géographe*, et Louis est embarqué sur le *Naturaliste*¹⁷. Le 15 mars 1801, ils arrivent à l'île de France où quelques officiers et plusieurs savants tombés malades ou croyant avoir à se plaindre des procédés du capitaine Baudin abandonnent l'expédition.

¹⁵ Dezos de la Roquette, « Elisabeth-Paul-Edouard, chevalier de Rossel » in Michaud, *op.cit*, tome XXXVI, p. 508-512.

¹⁶ Esménard, « Nicolas Baudin » in Michaud, *op.cit*, tome III, p. 278-279.

¹⁷ Péron, *Voyage de découverte aux terres australes*, Paris, 1812, in Michaud, *op.cit*, tome XV, p. 169.

Malgré son vif désir de s'instruire et de s'avancer dans une carrière qu'il aimait avec passion, Henri de Freycinet avait été tenté plusieurs fois, comme beaucoup d'officiers de son bord, de quitter le *Géographe*, si la raison et l'amour de son métier ne l'eussent emporté sur le dégoût et les tracasseries continues du capitaine Baudin¹⁸.

À l'arrivée à Sydney la décision est prise de renvoyer en France un bâtiment avec les collections d'histoire naturelle rassemblées sur le *Naturaliste*. Pour le remplacer une goélette de petit tonnage, la *Casuarina*, est achetée et Louis de Freycinet en reçoit le commandement¹⁹. Au regard des problèmes qu'a eu Freycinet avec le capitaine Baudin, il paraît évident que sa relation du voyage n'est pas totalement neutre. Dans ce contexte, connaître cette expédition et ses résultats n'est pas possible.

Ces voyageurs, hommes expérimentés, ont mis leur savoir au service de la découverte de nouvelles terres et de nouveaux peuples. Cependant, ils ne sont pas les seuls à voyager. De plus en plus, les bateaux se remplissent de savants désireux de faire de nouvelles découvertes.

Des savants voyageurs

Lors des expéditions dans le Pacifique, les savants sont invités à participer au voyage pour faire part de leurs découvertes et ramener en France les plantes et les objets qu'ils ont pu recueillir. Parmi ces savants Sonnerat et Commerson ont laissé des récits intéressants sur le Pacifique et ses îles.

Pierre Sonnerat (1745-1814) entre dans l'administration de la marine grâce à ses connaissances en histoire naturelle et à son don pour le dessin. Il part de Paris en 1768, pour l'île de France où Poivre, son parent exerce les fonctions d'intendant. Il trouve dans cette île son compatriote Commerson, qui le prend pour compagnon des courses qu'il fait pendant trois ans dans les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, etc. Poivre avait déjà envoyé dans les mers de Moluques une expédition chargée d'en rapporter des arbres à épices. Il en fait partir une autre en 1771, composée de la flûte *l'île de France* et de la corvette *le Nécessaire*. Sonnerat s'embarque sur le premier bâtiment. Il revient en France en 1774 rapportant une riche collection d'histoire naturelle qu'il dépose au cabinet du roi. Dans la même année il repart pour l'Inde avec le titre de commissaire de la marine et est chargé par le gouvernement de continuer ses recherches dans les pays qu'il va visiter²⁰. Sonnerat est un savant qui ne se préoccupe pas des résultats à fournir comme le ferait un chef d'expédition. Il se consacre à l'étudier de la faune et la flore des îles qu'il rencontre. Mais il s'intéresse avant tout à l'histoire naturelle et très peu aux insulaires qu'il rencontre.

¹⁸ Dezos de la Roquette, « Louis-Claude-Desaulces de Freycinet », in Michaud, *op.cit*, tome XV, p. 170.

¹⁹ *Ibid*, p. 168-181.

²⁰ Eyriès, « Pierre Sonnerat » in Michaud, *op.cit*, tome XXXIX, p. 610-612.

Philibert Commerson (1727-1773) est botaniste.

Ses études littéraires étant finies, il alla étudier la médecine à Montpellier en 1747, y fut reçu docteur et y passa quatre ans pour se livrer à l'étude de la botanique et de l'histoire naturelle. Il commença dès lors un herbier, qui a été le plus nombreux et le plus riche en espèces différentes qu'un seul homme ait pu former par lui-même. Linné lui écrit et l'engagea à faire la description et la collection des poissons les plus rares de la Méditerranée, pour la reine de Suède ; ce travail a formé une ichtyologie complète, qui était en état d'être publiée dès ce temps là. Cette commission lui procura les moyens de faire un grand nombre d'observations du plus grand intérêt²¹. [...]

En 1764, son ami Lalande le détermine à venir demeurer à Paris. Quelque temps après, il est choisi, comme savant naturaliste, pour faire le voyage autour du monde, dans l'expédition que devait commander Bougainville. Le ministre de la Marine lui demande une notice générale des observations d'histoire naturelle qu'il est possible de faire dans un voyage tel que celui des terres Australes. Commerson lui présente un projet qui paraît si complet et si bien conçu que l'on en fait des copies pour servir de guide à tous ceux que l'on voudrait charger de pareilles recherches. Il part au commencement de 1767. Le temps de faire sur l'*Étoile* la traversée jusqu'en Amérique du Sud suffit à l'irascible naturaliste pour se brouiller avec tous ses compagnons de bord. C'est un infatigable travailleur, qui va recueillir trois mille espèces nouvelles au cours du voyage. Dès l'escale brésilienne, il découvre une plante grimpante à la fleur d'un beau mauve rosé qu'il baptise : *Bougainvillea Glabra*, en l'honneur du commandant de l'expédition. C'est encore lui qui baptise en Chine l'*Hortensia* à laquelle il donne le nom d'Hortense de Nassau, la jeune sœur du prince, compagnon du voyage de Bougainville. A l'île de France, il dédie une nouvelle découverte asiatique à son ami Véron dont il pleure la mort prématurée²². Il arriva à l'île de France sur la fin de 1768. Commerson trouve dans cette colonie de voyageur Poivre, qui en est alors intendant. Commerson meurt à l'île de France en 1773. Le ministre fait venir à Paris ses papiers, ses dessins et ses collections, qui sont déposées au Jardin du roi²³. Lors de l'expédition de Bougainville, on découvre que le valet de Commerson est une femme, Jeanne Baret, première femme à effectuer un voyage de circumnavigation.

De l'île de France, il envoie son *Post-scriptum sur l'île de Tahiti*, à son ami Lalande, membre de l'Académie des sciences de Paris. Le texte circule d'abord dans les salons parisiens où l'on veut croire que l'austère savant a rencontré un peuple « sans vices », et qui ne « connaît pas d'autre dieu que l'Amour ». Le *Post-scriptum* de Commerson sera publié au Mercure de France de novembre 1769 sous le titre *Lettre de Monsieur de Commerson, docteur en médecine et médecin botaniste du Roi à l'Ilse de France, le 15 février 1769. Sur la découverte de la Nouvelle Cythère ou Tahiti*. Son *Post-scriptum*, très différent de celui de Bougainville montre combien les avis peuvent être divers concernant un même peuple et qu'il est important d'avoir plusieurs témoignages.

Au sein de l'expédition de Bougainville, le chirurgien de bord laisse lui aussi un témoignage de son voyage autour du monde. François Vives (1744-1828) est le fils d'un

²¹ Du Petit-Thouars, « Philippe Commerson » in Michaud, *op.cit*, tome VIII, p. 688.

²² Scemla, *op.cit*, p. 1138-1139.

²³ Du Petit-Thouars, « Philippe Commerson » in Michaud, *op.cit*, tome VIII, p. 688-689.

chirurgien de la Marine qui le fait embarquer à son bord à sept ans comme pilotin et élève chirurgien en 1756, il gravit tous les échelons jusqu'à sa nomination de major sur l'*Étoile*, l'un des deux navires de l'expédition de Bougainville. C'est un bon observateur qui s'efforce à la précision et l'honnête » et dont le témoignage est souvent divertissant. A noter, cependant et autant qu'il soit possible d'en juger par les extraits publiés par La Roncière, que son texte est identique à celui de Saint-Germain, jusqu'à l'escale de Tahiti comprise. L'explication serait selon l'historien Taillemite que les deux hommes ont travaillé sur le même texte durant une partie du voyage. C'est aussi le cas de Commerson et du jeune Pierre Duclos-Guyot. Vives sera promu chirurgien-major de vaisseau et participera à plusieurs campagnes dont la guerre d'Amérique et les combats des Saintes aux Antilles. Épuisé par toutes ces campagnes, il obtient une nomination au collège des chirurgiens de Rochefort. Premier officier de santé en 1801, il prend sa retraite en 1811²⁴. Son récit permet d'apporter un autre éclairage sur le voyage. Il reste simple et ses opinions se rapprochent de celles de ses compagnons.

Au-delà de ces savants voyageurs qui ont le désir de faire avancer les connaissances du monde, d'autres types de voyageurs retiennent l'attention. Ceux-ci n'ont pas le profil type de l'explorateur mais ont servi la science par leurs voyages et leurs écrits.

Des voyageurs atypiques

Les auteurs de relations ne sont pas toujours des marins ou des savants. Quelques-uns embarquent comme volontaire comme Fesche mais aussi le prince de Nassau Siegen. D'autres hommes aux ambitions différentes vont faire un voyage autour du monde, comme Etienne Marchand et François de Pagès.

Pierre-Marie-François, vicomte de Pagès (1748-1793) est né à Toulouse d'une famille noble. Il entre de bonne heure dans la marine royale, à l'âge de dix-neuf ans. Lors d'une escale, il déserte son poste et conçoit alors le projet d'un voyage autour du monde. Il prévoit de connaître les mers de l'Inde, et de s'y rendre par voie de l'ouest ; il se propose ensuite de traverser la Chine et de pénétrer par la Tartarie jusqu'aux côtes de la mer du Kamtchatka. Son récit intéresse parce qu'il narre avec un ton de franchise et de sincérité et que ses observations sont exposées sans prétention. Il n'emprunte rien à personne et ne parle que de ce qu'il a vu²⁵. Il n'a pas d'instruction à suivre et se trouve libre de visiter les pays qu'il désire. Son parcours est atypique et intéressant dans la manière dont il se déroule.

Charles-Henri-Nicolas-Othon, prince de Nassau-Siegen (1745-1805) est célèbre par sa vie aventureuse. Il appartient à la branche catholique de Siegen. Sa légitimité lui est contestée et le bruit qu'il devait faire dans le monde commença par un procès. En 1756, le parlement de Paris se déclare pour la légitimité alors que le conseil aulique a disposé en faveur d'un autre les biens de la maison de Nassau en Allemagne. La nécessité de se créer un état, lorsqu'on lui refuse celui auquel il a droit, lui fait chercher une gloire anticipée. Il est volontaire à quinze ans, puis aide de camp de la plus belle

²⁴ Scemla, *op.cit.*, p. 1190-1191.

²⁵ Eyriès, « Pierre-Marie-François de Pagès » in Michaud, *op.cit.*, tome XXXI, p. 612.

espérance, lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons. Il s'éloigne du champ de bataille pour suivre Bougainville dans son voyage autour du monde (1766-1769). Il se délasse, comme lui, dans les bras de la reine d'Otaïti, s'enfonce dans les déserts de l'Afrique avec le chevalier d'Oraison, compagnon de tous ses hasards et son combat avec un tigre ajouta à sa réputation d'intrépidité celle de dompteur de monstres²⁶. Le prince de Nassau-Siegen se lance dans ce voyage pour se créer une situation et par goût de l'aventure. Contrairement aux marins ou aux savants, il n'a pas de but précis et ne veut que partir vers l'inconnu.

Etienne Marchand (1755-1793) est né à l'île de Grenade. « Il avait reçu une éducation soignée, et joignait à l'instruction des talents agréables. Brave, généreux, sincère, sa douceur et sa bonté ne nuisaient pas à la fermeté nécessaire dans le commandement²⁷. » En 1788, il rencontre dans la rade de l'île Sainte-Hélène le capitaine Portlock, et reçoit de lui des renseignements précieux sur la traite des pelleteries à la côte nord-ouest d'Amérique. Marchand à son arrivée à Marseille communique ces informations à la maison Baux, qui, jalouse d'ouvrir à ses compatriotes une nouvelle voie à une extension de commerce et de navigation, n'hésite pas à courir la chance d'une première tentative. Marchand met à la voile de 14 décembre 1790 sur le navire *le Solide*, construit exprès pour cette expédition²⁸. Selon Fleurieu « Ce voyage est le second *autour du monde* qui ait été fait par les Français : jusqu'à présent Bougainville n'avait eu en France ni modèle ni imitateur²⁹... » Etienne Marchand se lance dans un voyage à but commercial. Lors de la traversée du Pacifique, il est contraint de faire escale pour se ravitailler. Il laisse alors une description détaillée des îles dans lesquelles il passe. Il pousse un peu son exploration mais est rattrapé par son but premier. Son voyage est un échec commercial mais une réussite d'un point de vue géographique et scientifique. Les parcours des voyageurs sont importants pour comprendre leurs décisions et leur état d'esprit au moment de leur découverte et même au moment de l'écriture de leurs journaux. Les écrits des navigateurs ne sont pas exclusivement des journaux. Les supports ainsi que leurs dates de publications permettent de remettre dans le contexte ces écrits et leur portée sur la société du XVIIIe siècle.

Diversité des supports et des écarts entre les dates d'écriture et de publication

Les récits des voyages ne sont pas tous arrivés jusqu'en France. Cependant certains voyageurs ont su protéger et conserver leurs journaux de bords, leurs divers écrits et les éléments rapportés des îles rencontrées. Différents cas de figure apparaissent. Il arrive que les chefs d'expédition ne publient pas eux-mêmes leurs journaux ou récits. Parfois certains le font à la demande du roi ou pour faire connaître aux savants concernés le fruit de leur expédition. Chacune des expéditions du XVIIIe siècle a ses caractéristiques. Les types de documents qui sont conservés de ces voyages

²⁶ Foisset aîné, « Charles-Henri-Nicolas-Othon de Nassau-Siegen » in Michaud, *op.cit*, tome XXX, p. 224-225.

²⁷ Eyriès, « Etienne Marchand » in Michaud, *op.cit*, tome XXVI, p. 475.

²⁸ Carte 6.

²⁹ Eyriès, « Etienne Marchand » in Michaud, *op.cit*, tome XXVI, p. 475-476.

sont de types différents. Selon la présentation des journaux de voyage de Bougainville, par Etienne Taillemite, il existe trois types de documents³⁰. D'abord, on a les journaux de navigation tenus au jour le jour et sur lesquels sont notés rigoureusement la route parcourue, les observations astronomiques et météorologiques et les divers accidents survenus. Ensuite, on a les récits de voyages, écrits d'après les journaux de bord et publiés après le voyage. Enfin, on a les notes à l'état brut. Tous les voyages répondent à cette typologie.

Des écrits réalisés par les voyageurs

Le voyage de Bougainville est celui pour lequel les journaux de bord sont les plus nombreux. Etienne Taillemite les a rassemblés dans son ouvrage *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769*. Les journaux de Bougainville, de Fesche, de Caro, de Commerson, du prince de Nassau-Siegen et du chirurgien Vivez sont assez précis. Si Bougainville n'est pas le seul à écrire un journal de bord c'est qu'il reçoit une seconde instruction relative à l'écriture des journaux de bord.

Il fera un journal exact de sa navigation dont il enverra à son retour une copie au Secrétaire d'Etat ayant le département de la Marine et aura soin que les officiers et pilotes embarqués avec lui fassent le leur pour être remis à leur retour au commandant du port où ils désarmeront conformément aux dispositions de l'Ordonnance de la Marine du 25 mars 1765³¹.

C'est pourquoi on compte plusieurs journaux de bord pour l'expédition de Bougainville. Les journaux de bord ont été écrits durant la traversée. On peut penser que leurs réactions et leurs commentaires sont spontanés et sans calculs de leur part. Il n'en est pas de même pour le *Voyage autour du monde par la frégate du roi la boudeuse et la flûte l'étoile 1766-1769* écrit par Bougainville. Dans ce récit qui a été écrit après la traversée, lors de son retour en France, Bougainville s'inspire de son journal de bord. Néanmoins, il en change certaines parties et en ajoute d'autres. Dans le *Voyage autour du monde*, il modère un enthousiasme jugé trop vif dans le *Journal*. Le *Journal* a été écrit pendant la traversée, sans réflexion, à vif tandis que le récit de voyage a été pensé. Il est moins virulent parce qu'il pense à la réaction de ceux qui vont le lire. Le journal concerne seulement la personne qui l'a écrit et le récit concerne tous les lecteurs. Il tempère les parties de son récit qui pourraient ne pas plaire au public concerné par son *Voyage*. Jean-Jo Scemla remarque dans son ouvrage que de son journal de bord à son *Voyage*, Bougainville a gommé les accents les plus lyriques et supprimé ses dithyrambes les plus euphoriques³² :

³⁰ Taillemite Etienne, « Présentation des journaux de voyage de Bougainville, in *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières : à propos du voyage de Bougainville*, Paris, Centre national de recherche scientifique, Table ronde du 8 et 9 décembre 1978, organisée par M. Mollat et E. Taillemite, Paris, C.N.R.S, 1982, p. 11-13.

³¹ Taillemite, *op.cit.*, p. 23-24.

³² Scemla, *op.cit.*, p. 1133.

Législateurs et philosophes, venez voir ici tout établi ce que votre imagination n'a pu même rêver ! [...] Le chef m'a proposé une de ses femmes jeunes et assez jolie et toute l'assemblée a chanté l'hyménée. Quel pays ! Quel peuple ! [...] Adieu peuple heureux et sages, soyez toujours ce que vous êtes. Je ne me rappellerai jamais sans délices le peu d'instant que j'ai passé au milieu de vous et tant que je vivrai, je célébrerai l'heureuse île de Cythère. C'est la véritable utopie³³.

Ces extraits du journal ont disparu de sa relation. Les discussions avec le Tahitien Aotourou ramené en France au sujet des sacrifices humains, l'autorité des prêtres et la rigoureuse hiérarchie réglant la société de Tahiti l'ont conduit à modérer ses emballements et adopter un ton plus serein, notamment dans un nouveau chapitre consacré à la description des mœurs tahitiennes. Le voyageur a été trompé par ses enthousiasmes premiers et ne s'en cache pas : « Nous les avons presque crus égaux entre eux ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais. La distinction des rangs est fort marquée à Tahiti et la disproportion cruelle³⁴. » Bougainville tient aussi à se démarquer des descriptions mièvres de Commerson. Enfin par rapport au journal, le *Voyage* contient de nouveaux développements : le dossier d'Aotourou, l'anecdote de la Tahitienne montée à bord de la *Boudeuse* lors du premier mouillage, la désapprobation silencieuse d'un vieillard vénérable à qui Bougainville prête la première formulation de l'idée du « contact fatal » et dont Diderot va s'inspirer pour son personnage d'Orou³⁵.

Le premier tirage de mille exemplaires du *Voyage* est vite épuisé. Il faut le rééditer aussitôt, pendant qu'à Londres, Leipzig, Dordrecht et Neuchâtel l'on prépare des traductions. L'impact du livre va au-delà du cercle philosophique. Il s'étend aussi à ce qu'on a appelé les « basses lumières », c'est-à-dire toute cette masse de libelles et pamphlets où, à partir du thème tahitien, les mœurs européennes peuvent être contestées. Mais ce succès a son revers pour Bougainville qui voit les hommes de science et les marins, qu'il voulait précisément séduire, prendre leurs distances par rapport à lui.

Le voyage de Pierre Sonnerat est bien différent. Bien qu'appartenant à l'administration de la marine, il est avant tout un savant. Son récit a été écrit après son voyage, certainement à partir de notes. Il met surtout l'accent sur ses découvertes et ses explorations. Malgré les descriptions des lieux et des indigènes rencontrés, son journal de bord est surtout porté sur la faune et la flore. Son récit est complété de cent vingt figures, surtout de plantes, qui illustre leur importance pour lui.

Après les journaux de bord des chefs d'expéditions qui ne sont pas toujours publiés, on a aussi les récits inspirés cette fois-ci des journaux de bord des capitaines et écrits par une tierce personne.

³³ Bougainville, *Journal de la Campagne commencée le 15 novembre sur la frégate du Roi La Boudeuse que je commandois comme capitaine de vaisseau avec lettres de service*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 1, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 327-320-328.

³⁴ Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate du roi la boudeuse et la flûte l'étoile 1766-1769*, 2e éd, Paris, Saillant, Nyon, 1772, p. 108.

³⁵ Scemla, *op.cit.*, p. 1133 à 1137.

Des récits inspirés des journaux de bords des capitaines

Certains récits n'ont pu être réalisés par le chef de l'expédition lui-même. La raison principale est une disparition précoce de ces hommes, lors de la traversée ou arrivé en France, épuisés par des années en mer. La Pérouse, lors de son voyage a tenu un journal de bord, comme devait le faire tous les officiers de marine. Lors de son escale au Kamtschatka (Russie) et à Botany-Bay, il envoie les journaux de bord en France. C'est Barthélemy De Lesseps, membre de l'expédition en qualité d'interprète, qui descend à terre et emmène avec lui tous les journaux et les cartes qui vont être publiées ensuite. La disparition de l'expédition de La Pérouse implique l'inexistence d'un récit écrit par le navigateur lui-même. Néanmoins, grâce aux journaux de bord qui ont été sauvés, des récits de ce voyage existent, comme celui écrit par M. L. A. Milet-Mureau, *Voyage de La Pérouse autour du monde, publié conformément au décret du 22 avril 1791*. Ce récit reprend le journal de La Pérouse jusqu'à Botany Bay, ensuite vient un épilogue avec ce qui se serait passé.

D'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de la Pérouse va connaître, lui aussi, un sort tragique. Son journal de bord a été conservé par le chevalier de Rossel. Cependant, ce chevalier est fait prisonnier par les Anglais et conduit à Londres en 1795. Il aurait pu rentrer dans sa patrie mais ne le fera qu'à l'époque de la paix d'Amiens en 1802. Il y rapporte les documents hydrographiques du voyage, dépôt précieux qu'il a eu beaucoup de peine à sauver. Pendant les sept années que de Rossel passe en Angleterre, il s'occupe exclusivement du soin de recueillir et de mettre en ordre les matériaux du voyage et de conserver par écrit la trace de ses souvenirs. D'Entrecasteaux avait tenu un journal exact des événements survenus jusqu'à l'époque où les frégates avaient quitté la côte de la Nouvelle-Bretagne pour se rendre aux Moluques, c'est-à-dire onze jours avant sa mort. Rossel qui a continué ce journal jusqu'au moment où l'expédition mouille dans la baie de Sourabaya, fait paraître en 1808, la relation qui lui avait été demandée sous le titre de *Voyage de d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de la Pérouse*, Paris, imprimerie impériale, 1808. C'est aussi Rossel qui a rédigé toutes les instructions pour les principales expéditions scientifiques qui ont été faites depuis quinze ans sous les ordres de Freycinet, de Duperrey, de Bougainville, de Dumont d'Urville, etc... et qui a été chargé d'en rendre compte à l'Académie des sciences.

L'expédition de Baudin est elle aussi particulière. Elle est mal connue. Ce voyage aux terres Australes aurait dû faire partie des voyages les plus instructifs mais ce n'est pas le cas puisqu'il ne reste que peu de documents. Il est impossible d'avoir une idée exacte de l'expédition Baudin, de ses origines et de ses caractères, de la personnalité et du rôle du chef, car c'est l'un des voyages de cette époque pour lesquels la discordance est la plus criante entre ce qui a été écrit et ce qui a été officiellement publié. « Ce vice initial tient au fait que les rédacteurs furent des ennemis de Baudin, alors que celui-ci n'était plus là pour se défendre. » Il est également possible qu'après un accueil mitigé à leur retour en France, « malgré les rapports favorables de l'Institut et du Muséum, ils cherchèrent à se défendre en rejetant sur leur chef disparu la responsabilité d'un demi-échec³⁶. » Le chef de l'expédition est mort à son arrivée en France. Il n'a donc pas eu le

temps d'écrire le récit de son voyage. Comme il ne s'entendait pas avec les membres de l'expédition, lorsque Freycinet écrit le récit de voyage, il ne cite pratiquement pas son capitaine. Le premier récit de cette expédition est écrit par François Péron (1775 1810) en collaboration avec Louis de Freycinet (1779 1842), Charles Alexandre Lesueur (1778 1846) et Nicolas Martin Petit. Il s'intitule *Voyage de découvertes aux terres Australes, exécuté sur les corvettes le Géographe, le Naturaliste, et la goëlette le Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, & 1804; sous le commandement du capitaine de vaisseau N. Baudin. Navigation et géographie. Publié par ordre de Son Excellence le ministre de la marine et des colonies*, Paris, Imprimerie royale, 1812-1815. Ce récit comme celui publié ensuite par Freycinet n'apporte pas de précision sur les travaux de Baudin. L'expédition est connue sur un plan géographique et nautique mais pas scientifique. Les récits publiés à partir des journaux de bord des capitaines permettent de faire connaître ces voyages au public. Néanmoins certains récits ont été oubliés pendant un moment et édités bien après le voyage.

Des récits oubliés et réédités

Le voyage de Pagès est le plus atypique de ces voyages. Le cas de ce chevalier est différent. Il n'a pas de flotte. Il embarque sur des bateaux divers, de nationalités différentes à chaque port. Il fait escale dans chaque pays et il visite aussi par voie de terre. Il traverse le Pacifique sur le galion de Manille, après divers arrêts dans les îles de l'archipel, il débarque à Manille. C'est une nouvelle manière de voyager et d'explorer. Il vit avec les peuples indigènes pour les connaître. Ainsi son récit est très différent des récits très cadrés des navigateurs envoyés par le roi³⁷. Son voyage dure quatre ans. Son récit a été écrit après le voyage, certainement à partir de notes qu'il avait prises. La première édition du *Voyage de Pagès*, date de 1782, co-écrite avec Moutard, qui en est aussi l'imprimeur, soit onze ans après la fin du voyage.

Le voyage d'Etienne Marchand était surtout d'ordre économique et il n'avait pas l'obligation de tenir un journal de bord. Cependant, il prend des notes tout au long de son voyage. Ces notes sont surtout d'ordre nautique et économique. En 1798, soit six ans après la fin du voyage, Claret de Fleurieu, alors ministre de la Marine, donne une relation remarquée du *Voyage* de Marchand qu'il établit à partir du journal de Prosper Chanal, l'officier en second et des observations du chirurgien du *Solide*, Claude Roblet. Le ministre confronte leurs résultats avec ceux des expéditions précédentes, réalisant un gros travail de compilation, mais il ignore l'existence de l'élégant récit de Marchand que la bibliothèque municipale de Marseille recevra de ses héritiers à partir de 1843³⁸. Ces récits sont moins connus mais aussi importants pour la compréhension de la navigation et de l'exploration des terres au XVIIIe siècle. Ces divers voyages, dont les chefs d'expéditions ont des origines et des formations différentes ont également des buts divers.

³⁶ Faivre Jean-Paul, *L'expansion française dans le Pacifique de 1800 à 1842*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1953, p. 101.

³⁷ Numa Broc, « Un anti Bougainville? Le chevalier de Pages », in *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières : à propos du voyage de Bougainville*, op.cit, p. 109-121.

³⁸ Scemla, op.cit, p. 1168.

Buts des voyages

Les divers voyages dans le Pacifique ont des buts et des visées diverses et variées. La vague des voyages de la seconde moitié du XVIII^e siècle a des visées multiples. Plusieurs mystères existent encore comme le continent austral ou le passage au nord. Ces voyages ont quelques fois pour but d'explorer les terres et d'y découvrir de nouvelles plantes et de nouvelles populations. Certaines fois un voyage qui se voulait de recherche ou de soutien d'un navire disparu permet d'obtenir autant d'informations qu'un voyage d'exploration scientifique.

Voyages d'exploration

Les voyages de Bougainville, La Pérouse et Baudin ont des buts d'exploration et de découvertes de nouvelles terres.

Ainsi Bougainville commence son voyage avec un premier objectif, celui de rendre les îles Malouines aux Espagnols. Bougainville, lorsqu'il prend la mer a des objectifs bien précis à respecter. Sa mission peut se résumer par trois objectifs principaux. Il doit découvrir des terres dans lesquelles il serait possible de créer des établissements coloniaux qui remplaceraient ceux que la guerre récente venait de faire perdre à la France. Ensuite il faut qu'il ouvre une route nouvelle vers la Chine de manière à développer le commerce avec ce pays et à compenser la réduction de celui de l'Inde. Enfin, il doit rechercher les fameux plants d'épices qu'il s'agissait d'acclimater à l'île de France³⁹. Il n'atteindra aucun de ces buts et son voyage sera connu essentiellement grâce à son escale à Tahiti.

L'expédition de La Pérouse commence par les instructions de Louis XVI, rédigées par Fleurieu. Il prépare ainsi les moyens d'exécution des projets du roi. Jamais les intentions bienfaisantes d'un monarque n'ont été secondées avec plus de zèle et de lumières. Tous les savants ont été invités à faire connaître les thèmes de recherches les plus propres à hâter les progrès des connaissances humaines et plusieurs d'entre eux se sont embarqués sur les bâtiments de La Pérouse avec la mission expresse de s'occuper de celles qui avaient été désignées.

Le projet d'une campagne de découverte rédigé en vue de la mission de la Pérouse l'affirme expressément : "l'entreprise de commerce n'est ici que l'accessoire" par rapport au programme géographique et scientifique que développent en détail les instructions copiées de la main même du roi, précisant à l'intention du navigateur les régions à explorer dans le Pacifique et le long des côtes américaines et asiatique, et à l'usage des savants, naturalistes, médecins et astronomes, la liste de leurs tâches⁴⁰.

Les prémices de l'expédition de Baudin datent de 1797. C'est à la fin de cette année que le projet d'un voyage d'exploration scientifique est proposé au Directoire par Louis-Antoine de Bougainville, membre de la section Géographie de l'Institut national. Bougainville tente de convaincre le gouvernement d'organiser un voyage autour du

³⁹ Taillemite, *op.cit*, p. 96.

⁴⁰ Bourguet Marie-Noëlle, « Explorateur », in Vovelle, *op.cit*, p. 291.

monde sur le modèle des grandes expéditions maritimes du XVIII^e siècle dont il reste, après sa participation au voyage autour du monde, l'un des plus célèbres représentants français⁴¹. Le projet est rejeté par le gouvernement. En 1798, le projet est repris par les savants du Muséum national d'histoire naturelle. Nommé capitaine de vaisseau à son retour d'une mission en Amérique centrale (1796-1798) grâce à laquelle les collections du Muséum se sont enrichies de près de mille cinq cents nouvelles plantes, le capitaine Baudin est désigné par les naturalistes du Muséum pour défendre le projet d'une expédition autour du monde auprès des autorités publiques. En 1799, le Directoire annule l'expédition pour des difficultés financières et diplomatiques. Cependant, le 17 ventôse an VIII (8 mars 1800), Baudin présente un nouveau *plan de voyage autour du monde* devant les trois Classes de l'Institut national. Parmi les membres de cette commission il y a Bougainville, le géographe Fleurieu, les naturalistes Jussieu et Lacépède. Cette commission propose, face aux difficultés d'un voyage autour du monde, de s'en tenir à une expédition vers les terres australes. Baudin est choisi pour diriger l'expédition. « Alors que tous les domaines du savoir doivent être embrassés, les membres de la Société des Observateurs de l'homme sont spécialement chargés de rédiger les instructions touchant à l'étude de l'homme, domaine dont ils se voient le statut de spécialistes⁴². » Les membres de la Société des Observateurs de l'homme sont spécialement chargés de rédiger les instructions touchant à l'étude de l'homme : Cuvier, le président de la société, qui oriente alors ses travaux vers l'anatomie comparée entend saisir l'occasion qui lui est donnée pour élargir son réseau de collecteurs et enrichir sa collection de matériaux anatomiques, en particulier des crânes humains. La place essentielle des antiquaires et des spécialistes des langues anciennes et orientales dans le personnel et les activités de la Société des Observateurs de l'homme a été laissée dans l'ombre, voire délibérément ignorée, par l'histoire « officielle » de l'anthropologie française, qui, depuis la fin du XIX^e siècle a privilégié les représentants de l'anthropologie « physique ». En prairial an VIII, Jussieu charge la Société des Observateurs de l'homme de rédiger les instructions de voyage destinées aux membres de l'expédition maritime du capitaine Baudin. Ces mémoires doivent avoir pour objet l'étude physique et morale de l'homme. Les Observateurs glissent alors vers un terrain nouveau : l'étude des sociétés et des peuples sauvages. La Société nomme des commissions dont font partie C. Hallé, Cuvier, Sicard, de Gérando⁴³. Les mémoires rédigés par les membres de la Société des Observateurs à l'occasion de la préparation théorique de l'expédition Baudin sont considérés depuis la fin du XIX^e siècle, comme des textes canoniques de l'anthropologie française et les nombreuses lectures et interprétations qui en sont données ont largement mis en valeur leur caractère novateur et original, au risque parfois d'en masquer certains aspects essentiels et d'en détourner la signification. On observe que le but essentiel de cette expédition est surtout d'ordre anthropologique. Elle est la première de cet ordre et avec un but aussi explicite basé sur la connaissance de l'homme. Ces voyages scientifiques ne sont pas les seuls. Certains ont pour but d'aller à la recherche d'un navire comme l'expédition d'Entrecasteaux.

⁴¹ Chappéy Jean-Luc, *La société des observateurs de l'homme (1799-1804) : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002, p. 162.

⁴² *Ibid.*, p. 164.

⁴³ *Ibid.*, p. 256.

Voyages de recherche ou de soutien

L'expédition d'Entrecasteaux a surtout comme but de retrouver des traces de La Pérouse et de son équipage. On peut signaler aussi que l'amiral Du Petit Thouars et Etienne Marchand ont aussi été envoyés à la recherche de La Pérouse. Etienne Marchand reste au sein du triangle polynésien. Il ne veut pas perdre de temps autour de ces îles. Son but est le commerce et n'étant pas aux ordres du roi mais d'un marchand, il préfère écourter ses recherches et se consacrer à son dessein principal. Du Petit Thouars a laissé une *Histoire des végétaux recueillis sur les îles de France, La Réunion Bourbon et Madagascar*. Cependant, cet ouvrage ne concerne que les plantes recueillies pendant le voyage et ne concerne pas l'anthropologie.

L'expédition d'Entrecasteaux a pour but de rechercher des traces de l'expédition de La Pérouse et de comprendre ce qui lui est arrivé. Elle ne percera pas le mystère de la disparition de l'expédition La Pérouse. Le 19 mai 1793, celle-ci découvre une île nouvelle que d'Entrecasteaux baptise l'île de La Recherche. Or c'est sur cette île, également appelée Vanikoro, que les survivants de l'expédition La Pérouse avaient trouvé refuge. D'Entrecasteaux n'aborde pas l'île et la reconnaît de loin, de ce fait, il ne voit pas les épaves de l'*Astrolabe* et la *Boussole*. Il faut attendre 1826-1827 pour que le capitaine marchand Peter Dillon découvre les restes du naufrage à Vanikoro, Îles Santa Cruz (Îles Salomon), au nord du Vanuatu.

Après les voyages d'exploration ou à la recherche d'une expédition, des voyages dans le Pacifique existent dont les buts sont autres que ceux-ci.

Autres Voyages

Les voyages de Pierre Sonnerat, Etienne Marchand et François de Pagès ont des buts différents. Comme ils ne sont pas envoyés avec un ordre de mission par le roi, leur cas diffère des précédents. Sonnerat fait surtout une description de la faune et la flore, avec de nombreux croquis. Il se lance dans ce voyage parce qu'il est un parent de Poivre et qu'il désire le rejoindre et participer à ses recherches dans l'Océan Indien.

Le capitaine Marchand ne voyage pas dans un but géographique ou anthropologique, ni dans une dynamique de découverte. Il est mandaté par un commerçant dans un but purement commercial et financier. Le commerce des peaux commence à attirer les marchands et il part en éclaireur pour tenter de percer dans ce commerce.

François de Pagès n'est pas un navigateur comme les autres. Malgré des intentions assez vagues, son voyage semble être motivé par la curiosité de l'ailleurs. Il désire connaître les autres cultures. Il s'intéresse vraiment à elles et à leurs mœurs différentes de celles des Occidentaux. Contrairement aux savants, il ne correspond pas avec une académie ou un groupe scientifique auquel il rapporterait des éléments de son voyage. La particularité de son voyage réside dans le fait qu'il effectue des escales et des séjours assez longs dans les pays qu'il visite. Il réside plus de sept mois aux Philippines, quatre mois à Batavia, six mois aux Indes et plus d'une année au Liban. Il est seul et, même lorsqu'il revient en France, ses amis ne le reconnaissent pas avec sa barbe, son teint halé et ses vêtements turcs.

Ces voyageurs malgré leurs but différents à la base se retrouvent tous dans des îles exotiques qui les enthousiasme beaucoup. Ils sont curieux et veulent s'y attarder pour découvrir des peuples qui les fascinent.

Les navigateurs français qui ont tenté la traversé du Pacifique sont d'origines diverses. Ces différences permettent d'avoir des récits qui ne se ressemblant pas. Comprendre leurs parcours met en lumière les raisons qui les ont poussés à effectuer un tel voyage et le pourquoi de leur but. On remarque que les voyages au XVIIIe siècle concernent de plus en plus les scientifiques qui sont présents dans les bateaux en bon nombre. Les voyageurs sont tenus de suivre les volontés du commanditaire de leur voyage. Pour cela, les capitaines essentiellement doivent tenir un journal de bord et y inscrire au jour le jour le déroulement de l'expédition. Malgré les parcours variés, tous écrivent et surtout décrivent les îles et les peuples qu'ils voient. Cette constance montre à quel point les voyageurs sont intéressés par les hommes et leurs cultures. Ces écrits sont réalisés sans préparation préalable. Les savants et quelques membres d'expédition tiennent eux aussi un journal où on peut remarquer les problèmes que posent l'écriture, surtout si elle peut faire polémique.

Chapitre 2 – Les difficultés du récit

Un des traits communs à tous les voyageurs, c'est l'inclination, à une époque où le voyage restait l'apanage d'un petit nombre, à livrer au public une somme d'observations, d'aventures hors du commun qui les distinguent précisément des autres membres de leur communauté. Ce qu'on accorde au voyageur, avant même la reconnaissance de ses qualités personnelles, c'est le privilège du statut. Or, ce privilège est considérable dans la mesure où non seulement il autorise mais encourage la transmission du témoignage. Les voyageurs ont presque le monopole du récit de voyage.

Écrire un récit de voyage n'est pas chose facile. Bien que les chefs d'expéditions, chargés d'écrire un journal de bord aient de l'instruction, de nombreux problèmes se posent à eux. En ce qui concerne les journaux des membres des diverses expéditions, seuls ont été retenus ceux dont l'auteur est avéré et qui concernent mon terrain d'étude. Les difficultés des narrateurs sont de divers ordres. Il faut dans un premier temps faire attention à la véracité du récit mais aussi à la censure. De plus c'est à ce moment que l'on remarque les prémices de l'écriture anthropologique.

La véracité du récit

Les récits de voyage datant du XVIIIe siècle sont nombreux mais écrits de diverses manières. Certains récits sont écrits d'après des lectures des auteurs sur des contrées inconnues. D'autres inventent leurs récits sans même s'appuyer sur un véritable voyage et d'autres pour plaire au public déforment ce qu'ils ont vu et ont entendu. Des problèmes se posent lors de l'écriture des récits de voyage. On peut remarquer que ces voyageurs n'ont aucune formation à l'écriture qui leur est demandée.

Les problèmes de l'écriture.

Pour les chefs d'expédition l'écriture est une obligation. Pour les savants ce serait plutôt un devoir de mémoire, un moyen d'accumuler tout un savoir scientifique et anthropologique. Numa Broc dans son ouvrage *La géographie des philosophes* résume les reproches adressés généralement aux voyageurs : « imprécision, contradiction, erreurs, exagérations, qui sont la rançon d'un manque de culture ou le résultat d'observations trop précipitées. Mais il y a plus grave : rares sont les voyageurs qui font preuve d'esprit « philosophique⁴⁴. » Selon son ouvrage, il manque aux navigateurs l'aptitude à la critique, à la comparaison et à la généralisation. Ce jugement semble sévère mais les difficultés des voyageurs sont réelles.

La difficulté première est de rendre compte de tout ce qui se passe lors du voyage. Souvent, des éléments qui paraissent sans intérêt sont omis consciemment ou non. Comme on peut le souligner avec l'expédition de Bougainville, certains journaux évoquent des événements qui ne sont pas ou si peu cités dans d'autres. De même, selon

⁴⁴ Broc Numa, *La Géographie des philosophes : Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Ophrys, 1975, p. 191.

l'engagement des personnes dans l'anecdote, celle-ci peut être narrés tout à fait autrement. « L'écart est donc double entre le voyage réel et sa relation, et entre le voyage réel ou pas, investi par l'imaginaire du lecteur et son procès réel de lecture de la narration⁴⁵ ». Il reste donc beaucoup d'inénarrable. On ne peut pas tout rapporter parce qu'il faut également tenir compte de la mémoire qui sélectionne.

De même, les commandants de bord avaient tendance à considérer ces journaux comme leur propriété personnelle, ainsi nombreux sont les journaux de bord qui n'ont pas été restitués au commandement de la marine mais conservés par leur auteur et redécouverts plus tard. C'est le cas du journal d'Etienne Marchand, ce navigateur, même s'il n'appartient par au corps de la marine, a écrit un journal intéressant. L'existence de son journal est ignorée jusqu'en 1843, lorsque ses héritiers le donnèrent à la bibliothèque municipale de Marseille.

Les écrivains doivent faire face au problème de l'honnêteté de leur récit. Très souvent, face à des peuples étrangers, il est difficile de connaître la part de fiction présent dans le récit. Pendant tout le XVIIIe siècle, la description des peuples étrangers, spécialement de ceux qu'on appelait "sauvages", a conservé un statut incertain. Les limites sont parfois difficiles à établir entre le récit de voyage, l'utopie, voire la fiction pure et simple. Selon Roger Mercier, « le récit de voyage du XVIIIe siècle trouve de même son unité et son intérêt moins dans l'information géographique et ethnologique qu'il véhicule que dans la recherche, par le voyageur, de sa propre identité, dans le contact avec les peuples étrangers qu'il est amené à comparer à lui-même⁴⁶. » C'est cette comparaison que font les voyageurs entre eux et les peuples étrangers qui pose des problèmes dans les récits. Pour amener les peuples à ressembler à leur idéal, les voyageurs peuvent modifier la réalité sans s'en rendre réellement compte.

Les voyages nécessitent des travaux préparatoires dont la relecture des récits antérieurs pour voir si la situation a changé. Pour écrire son récit, le voyageur peut disposer de ses observations personnelles, des témoignages recueillis sur place et de ceux des voyageurs précédents. Ainsi la Pérouse fait référence à Cook dans son journal, de même Etienne Marchand ou Bougainville citent leurs prédécesseurs. Il est évident que l'auteur travaille essentiellement sur ses notes, quelle que soit la forme donnée au texte définitif. « Cette matière primitive restitue les impressions directes dont la fraîcheur est un gage d'exactitude, par rapport au contenu aléatoire et plus subjectif des souvenirs⁴⁷. » Selon Jean-Luc Chappey, « l'apparition, puis l'utilisation de plus en plus systématique, des notes infra-paginales renvoyant à d'autres récits de voyage ou aux travaux des savants sédentaires marquent à l'intérieur même du récit la transformation majeure du statut du voyageur⁴⁸. » Cette façon plus méthodique de travailler répond aux critiques de plus en plus vives portées contre les voyageurs « dilettantes ».

Les problèmes des navigateurs face à l'écriture s'expliquent par le manque de formation à l'écrit dont ils souffrent. Ils ne peuvent pas rédiger des récits sans une certaine connaissance de cet art qu'est l'écriture.

⁴⁵ Affergan Francis, *Exotisme et Altérité*, Paris, PUF, 1987, p. 122.

⁴⁶ Mercier Roger, « Image de l'autre et image de soi dans le discours ethnologique au XVIIIe siècle », in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 154, Oxford, Voltaire Foundation, 1976, p. 1435.

⁴⁷ Hafid-Martin Nicole, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières : 1780-1820*, Oxford, Voltaire foundation, 1995, p. 66.

⁴⁸ Chappey, *op.cit.*, p. 250.

Le manque de formation à l'écrit

Les voyageurs concernés par l'écriture et les récits de voyages sont le plus souvent des hommes ayant de l'instruction. Ils ont reçu une éducation mais celle-ci ne suffit pas à les préparer à leur rôle de narrateur. Lors des expéditions, ils ont la lourde tâche de retranscrire ce qui se passe, leurs impressions et leurs théories concernant les peuples rencontrés. Roger Mercier dans son ouvrage sur l'image de l'autre développe une idée selon laquelle ce manque de préparation des voyageurs les amène à déformer ce qu'ils voient.

L'image des peuples étrangers donnée dans les récits de voyage ou dans la description ethnographique est déformée une première fois au niveau même de la vision de l'observateur. L'observateur ne voit dans la réalité que ce que sa formation et son milieu culturel et social l'ont préparé à voir, et il interprète ce qu'il voit à travers le verre déformant que constituent les catégories de sa pensée. De manière générale les hommes condamnent ce qu'ils ne comprennent pas comme marque d'une déviation par rapport à la norme de la nature humaine⁴⁹.

Ainsi, les voyageurs, malgré leur volonté de retranscrire ce qu'ils découvrent, de parts leur formation, ont tendance à défigurer la réalité et à la transformer selon leurs principes. Ce manque de formation à l'observation fidèle des autres cultures revient souvent dans les discours concernant les récits de voyages. Roger Mercier précise que l'une des critiques les plus fréquentes concernant la formation et les desseins des voyageurs, est que ceux-ci ne les disposent guère à comprendre les populations avec lesquelles ils entrent en contact. De plus, ils les prennent pour instruments de leur action plutôt que pour objet de leurs études⁵⁰. Au milieu du XVIIe siècle, les voyages n'ont pas véritablement un but anthropologique, c'est pourquoi les voyageurs ne considèrent pas les peuples étrangers comme objet de leur étude. A travers les écrits on observe deux doctrines qui émergent et qui sont mises en évidence : « la supériorité de la civilisation européenne, avec ses implications sociales, morales et religieuses, et l'éloge de la vie sauvage⁵¹. »

La Rochefoucauld-Liancourt a tracé le portrait du voyageur ignorant :

Le voyageur lui-même manque très ordinairement des connaissances qu'il devrait avoir pour bien questionner, quelques fois il voit avec préjugé, avec ce qu'on appelle système, il dirige toutes ses questions, selon son opinion dominante, il veut y assortir toutes les réponses. Si l'on joint à ces difficultés essentielles, celles qui naissent de la situation du voyageur, de ses dispositions momentanées, de la prévention qu'il peut involontairement éprouver lorsqu'il questionne, on verra combien il est difficile de remplir le récit d'un long voyage d'informations suffisamment détaillées et absolument vraies⁵².

Même les contemporains des voyageurs mettent en évidence cette faille qu'est la formation des voyageurs. Ils ne peuvent pas observer correctement les nouveautés qui se présentent à eux sans l'organisation nécessaire. Si l'on suit le raisonnement de La Rochefoucauld-Liancourt, tous les récits de voyage contiennent des informations plus ou

⁴⁹ Mercier, *op.cit.*, p. 1427.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 1417.

⁵¹ *Ibid.*, p. 1431.

⁵² Moravia Sergio, « Philosophie et géographe au XVIIIe siècle » in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 57, Genève, Publication de l'Institut et Musée Voltaire, 1967, p. 966.

moins fausses ou erronées, ou encore dictée par la façon de voir les choses du voyageur. Ainsi malgré la formation qu'ils ont les voyageurs ont tendance à ne pas être fidèles à leurs observations et à interpréter ce qu'ils voient.

Le problème de la véracité est le premier que posent les récits de voyage. Pour étudier les relations et les matériaux fournis par les géographes et les voyageurs, il faut effectuer une rigoureuse sélection, pour éliminer tous les aspects et les affirmations absurdes, invraisemblables, contradictoires ou inutiles. Pour Sergio Moravia, il s'agissait d'abord « d'élaborer une précise méthodologie d'observation et d'analyse géographique, anthropologique et ethnologique, susceptible de mettre un terme à un type de travail encore trop lié au goût individuel ou à des préoccupations de caractère extrascientifique⁵³. » Il se focalise sur ce qui est de l'ordre du scientifique et pas seulement de la relation de voyage distrayante. Il faut former les voyageurs mais aussi définir une méthodologie que tous, voyageurs et scientifiques pourraient suivre pour faire avancer la découverte des terres. Face aux problèmes d'écriture des voyageurs, un autre se pose, celui de la censure qui touche leurs écrits et eux-mêmes.

La censure

Les relations des voyageurs ne sont pas totalement libres. Les écrits sont destinés pour certains à être lu du grand public, ils doivent ainsi respecter les règles induites par la société. Les relations de voyages doivent obéir à des règles générales mais on observe également une auto censure de la part des voyageurs.

L'image dictée par le public

Même si les relations ne doivent pas suivre une trame fixée par le gouvernement, on remarque certaines ressemblances entre les récits. Les voyageurs évitent certains sujets qui pourraient faire polémique. Pour Francis Affergan, « le récit de voyage, en même temps qu'il rend possible l'anthropologie, lui interdira de parler de l'altérité pour la confiner dans l'étude théorique des différences⁵⁴. » Seul le récit de voyage et de découverte joue le double rôle d'une narration d'une aventure conquérante et d'une description des peuples découverts. Il utilise la narration et la description.

Il est évident que si l'auteur veut avoir du succès auprès du public avec son ouvrage, il doit éliminer ou atténuer ce qui pourrait paraître invraisemblable à ses lecteurs, mais en évitant de tomber dans la banalité qui leur ferait dire qu'il était inutile d'aller si loin pour retrouver ce qu'ils voyaient quotidiennement autour d'eux⁵⁵.

La publication du *Voyage autour du monde* de Louis-Antoine Bougainville a reçu en 1771 un écho particulièrement favorable de la part des Encyclopédistes. « Contrairement à la plupart de ses devanciers, Bougainville semble avoir cherché, en construisant son récit, à se conformer aux attentes des milieux scientifiques et philosophiques⁵⁶. » Il privilégie dans son *Journal* les descriptions scientifiques, en

⁵³ *Ibid*, p. 948.

⁵⁴ Affergan, *op.cit*, p. 124.

⁵⁵ Mercier, *op.cit*, p. 1419.

⁵⁶ Chappéy, *op.cit*, p. 251.

hydrologie, géographie et géodésie, domaines qui renvoient à sa formation de mathématicien et qui intéressent particulièrement le monde scientifique. « De même, la description qu'il donne des peuples sauvages paraît s'écarter de la recherche de merveilleux pour présenter un récit fondé sur les observations réalisées au fil de ses rencontres avec les membres de ces peuples⁵⁷. » Le récit de Bougainville s'inscrit dans les attentes des philosophes. Il modifie ce qu'il a pu écrire dans son *Journal* pour aller dans le sens qui plaira au plus grand nombre. Ainsi Bougainville se censure pour coller à l'image que la société recherche. Le plus souvent, comme c'est le cas avec Bougainville, les auteurs s'autocensure pour ne pas choquer ou déranger la société avec des éléments inattendus. Ils cherchent la reconnaissance du public et écrivent leur récit en conséquence.

L'auto censure des auteurs

Les voyageurs ne révèlent pas tout de leurs voyages. Ils conservent une certaine retenue que l'on peut qualifier d'auto censure. Cette auto censure peut être dû au fait que le voyageur désire garder des informations secrètes mais d'une manière générale, elle est due au public auquel il s'adresse. Pour ne pas surprendre le public, pour rester dans l'image qu'il attend du voyage et de ses découvertes, les explorateurs taisent certains faits ou les enjolivent. Cette transformation des faits touche tous les voyages amenés à être publiés. L'exemple le plus significatif est les relations du voyage de Bougainville. Hafid-Martin compare le *Journal* de Bougainville et son *Voyage autour du monde*. Il perçoit dans ce dernier « des dissonances dont l'origine tient à la confrontation des faits et des structures de réception du public français⁵⁸. » Ainsi, Bougainville adapte au public français son *Journal* qui devient pour le grand public son *Voyage autour du monde*. Comme l'écrit Robert Mauzi, si Bougainville adoucit dans la version publique son jugement sur les Tahitiens, « c'est pour répondre à une demande collective⁵⁹ ». L'influence des philosophes sur les mentalités a bien pesé sur certaines relations de voyage. « Entre les mythes et la réalité des voyageurs, l'écart se creuse pour laisser place à l'observation critique. Il ne suffit plus de prétendre à l'objectivité : on doit instamment l'imposer comme signe d'une démarche authentiquement spécifique⁶⁰. » C'est cette démarche, qui se veut authentique, qui peu à peu fera place aux prémices de l'anthropologie.

Les débuts de l'écriture anthropologique

Les récits de voyages n'ont pas vraiment de vues anthropologiques au début du XVIIIe siècle. Au milieu du XVIIIe siècle, le mot anthropologie appartient encore au vocabulaire de l'anatomie. On peut lire dans l'article « Anatomie » de l'*Encyclopédie* : « L'anatomie humaine qui est absolument et proprement appelée anatomie, a pour objet

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ Hafid-Martin, *op.cit.*, p. 62.

⁵⁹ Robert Mauzi, « La représentation du Paradis sous les tropiques » in *L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières : à propos du voyage de Bougainville*, *op.cit.*, p. 174.

⁶⁰ Hafid-Martin, *op.cit.*, p. 62.

ou, si l'on aime mieux, pour sujet le corps humain. C'est l'art que plusieurs appellent Anthropologie⁶¹. » Dans l'article « Anthropologie » il est précisé que « dans l'économie animale, c'est un traité de l'homme⁶². » Le concept d'*économie animale* signifie que l'on considère l'homme comme un tout et c'est sur lui que repose la distinction entre l'anthropologie qui est « description de l'homme », et l'*anthropologie*, discours qui prend l'homme comme « objet » et non comme « sujet », ce que fait de préférence l'anatomie⁶³. Ainsi, l'étude de l'individu se développe, on s'intéresse à l'Autre en tant qu'objet d'étude.

Étudier l'Autre

Le voyage a une nouvelle fonction, l'étude suite à une expérience sur le terrain. « Ce genre d'études et de mémoires découlant d'une expérience directe de terres et de populations lointaines était trop liée au développement des connaissances géographiques pour qu'on pût continuer à le négliger d'un point de vue scientifique⁶⁴. » Dans les programmes des grands voyages de découverte comme celui de Bougainville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, la partie géographique et hydrographique y est beaucoup plus développée que la partie anthropologique. C'est à la fin du siècle avec la mission de Baudin aux Terres Australes cet aspect est développé.

Cependant, le précurseur des voyages anthropologiques est un autre navigateur, François de Pagès qui est parti autour du monde sans bateau et avec peu de moyen,. Entre 1767 et 1771, il effectue un voyage autour du monde seul et par ses propres moyens. Il voyage avec les bateaux qui veulent bien le prendre et visite le monde par la mer mais aussi par la terre. Ce qui est marquant dans son voyage c'est le fait qu'il soit resté au sein des peuples qu'il visitait plusieurs mois en vivant avec eux et en travaillant avec eux. Il a appris leur langue et s'est imprégné de leur façon de vivre. Cette manière d'opérer lui a été dictée aussi par son manque de moyens financiers, néanmoins, on peut dire que François de Pagès est le premier anthropologue au sens où on l'entend au XIXe et XXe siècle⁶⁵.

« On trouve aussi des récits dans lesquels le voyage et le séjour dans des terres lointaines servent en premier lieu à une étude rationnelle et systématique des caractéristiques géographiques, naturelles et ethnologiques de ces terres⁶⁶. » C'est le cas des voyages de Bougainville et de La Pérouse où les voyageurs décrivent consciencieusement les peuples qu'ils rencontrent et tentent de comprendre leur manière de vivre. Ils décrivent aussi les paysages, la faune et la flore ainsi que les caractéristiques géographiques qu'ils observent.

Selon Francis Affergan, qui décrit l'altérité, autrui du fait qu'il est imaginé avant

⁶¹ « Anatomie » in Diderot, d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers par une société de gens de lettres*, Paris, AUFELF, 1995, reprod. de l'édition de Paris, Briasson, David l'aîné, Le Breton, Durand, 1754, tome premier, p. 416.

⁶² *Ibid.*, p. 497.

⁶³ Duchet Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, postface de Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel, 1995, p. 234.

⁶⁴ Moravia, *op.cit.*, p. 959.

⁶⁵ Pagès, *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer pendant les années 1767-1771*, présenté par Numa Broc, Paris, Impr. nationale, 1991, p. 22-23.

⁶⁶ Moravia, *op.cit.*, p. 961.

d'être perçu, est déduit de deux valeurs essentielles, le lointain et le merveilleux. Le lointain est « lié à l'état de la géographie et de la cartographie d'une part, à la pratique de la curiosité et de la vue d'autre part. » Le merveilleux se décrit à travers ses deux valeurs fondamentales : « le monstrueux d'une part, la bonté paradisiaque d'autre part. » Ces deux valeurs de l'altérité vont forger les symboles emblématiques sous lesquels l'Autre sera aperçu et conçu. « L'Autre est toujours exotique puisqu'il provient d'un ailleurs par définition inconnu⁶⁷. » De ce fait l'Autre est un personnage lointain et insaisissable, à la fois monstrueux et merveilleux. L'étudier avec la forte symbolique qu'il dégage paraît ardu et nécessite une forte volonté. Selon Philippe Pottier, « cet étonnement devant l'autre absolu qu'est le polynésien et plus généralement l'habitant du Pacifique sud, polynésien, mélanésien et aborigène va nourrir tout le XIXe siècle et fournir des axes de réflexion aux deux disciplines naissantes: la sociologie et la psychanalyse⁶⁸. » Ces réflexions vont déboucher sur les essais de Durkheim, de Mauss sur le mana et le don et Freud sur "Totem et tabou".

Les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* (1800) de De Gérando tentent de normaliser l'étude « morale » des peuples sauvages. Il s'agit de poser les fondements de l'étude de tout ce qui concerne l'étude des mœurs, des coutumes des sociétés anciennes. Tous les aspects de la vie en société sont érigés en matériaux de savoir, que ce soit le langage, le mariage, les phénomènes collectifs... « Pour De Gérando, il s'agit ainsi de donner à l'étude culturelle des sociétés sauvages –ethnographique dirons-nous aujourd'hui- le statut d'une véritable science⁶⁹. » Le souhait de De Gérando est surtout de faire reconnaître comme une science la connaissance des mœurs et coutumes des peuples.

La pratique d'observation des mœurs et des coutumes doit en effet désormais se plier aux exigences et aux normes des méthodes médicales et naturalistes. L'observation, la classification, la comparaison et l'analyse sont érigées en règles de la connaissance du "moral" des peuples et des sociétés lointaines⁷⁰.

Pour De Gérando, le voyageur est un collecteur qui a pour mission de rapporter des matériaux de connaissances susceptibles d'être utilisés par le savant. Il faut donc que ces matériaux soient ordonnés, classés, et hiérarchisés. « Si De Gérando invite les voyageurs à convaincre certains membres des populations sauvages à les suivre jusqu'en France, il sait néanmoins que l'essentiel des observations des voyageurs sera rapporté par écrit⁷¹. » Selon lui, le voyageur a d'abord une mission civilisatrice, qu'il doit effectuer de manière pacifique et en amis s'il veut bénéficier de « la gloire dont sont auréolés tous les amis de l'humanité⁷². » Il souhaite que les voyageurs ramènent le plus d'informations possible mais sans oublier de faire partager leurs savoirs à des populations qualifiées de sauvages. En aucun cas il ne pose la question de la pertinence d'introduire la civilisation européenne au sein d'îles encore coupées du monde et vivant semble-t-il parfaitement en autarcie.

⁶⁷ Affergan, *op.cit.*, p. 27.

⁶⁸ Pottier Philippe, « De l'indien au tahitien : toujours l'autre, encore nous » in Affergan, *op.cit.*, p. 7.

⁶⁹ Chappey, *op.cit.*, p. 262.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 269.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*, p. 279.

Un autre membre de la Société des observateurs de l'homme, L-F Jauffret, dans son *Introduction aux Mémoires de la Société des Observateurs de l'homme* tente de définir l'anthropologie. Il précise la liste des différents savoirs qui doivent composer l'anthropologie. « Affirmant que chaque aspect de la nature humaine doit faire l'objet d'approches particulières, il distingue nettement l'« étude physique » et l'« étude morale et intellectuelle » de l'homme⁷³. » L'étude physique concerne l'anatomie comparée, la physiologie et l'hygiène. L'étude morale et intellectuelle s'intéresse à l'idéologie et l'histoire philosophique de l'esprit humain, les voyages et la géographie, l'histoire et les antiquités, la législation, la morale, la philosophie, l'étymologie et l'étude des langues anciennes, modernes et orientales. Pour résumer les caractéristiques de l'étude de l'autre, il est possible de dire ceci :

L'altérité est tellement dérangeante qu'on tente toujours de la réduire. Pour ce faire on peut la présenter comme un aboutissement de ce qu'on avait prévu: ce n'est pas autre chose, c'était prévu. On peut à l'inverse, ce qui revient au même, en faire le repoussoir qui démontre qu'on a bien raison d'être comme l'on est⁷⁴.

L'étude de l'Autre n'est pas chose facile. Les voyageurs doivent mettre les résultats de leurs observations par écrit pour les savants restés en France. Leurs écrits doivent rester aussi neutres que possible mais la tâche est difficile et nombreux sont les récits qui ne le sont pas.

Écrire sans préjugés

Pour écrire leurs relations de voyages, les explorateurs doivent essayer de ne pas se laisser emporter par leurs préjugés et rester neutres face aux nouveaux peuples qu'ils rencontrent. Il arrive que les relations ne soient pas totalement vraies et certaines transformations se remarquent. « Les comptes rendus qui avaient été faits semblaient consister, le plus souvent, en relations plus ou moins déformées de choses vues ou d'impressions reçues. » Deux idées préconçues ou fondements idéologiques reviennent le plus souvent dans ces œuvres. Dans un premier temps, on retient l'idée qui concourt plus ou moins délibérément à créer le mythe de la pureté des mœurs de certaines populations lointaines, de la perfection de telles sociétés primitives. Dans un second temps, une idée qui est peut être d'une portée encore plus générale, celle du bon sauvage, amène les voyageurs à voir une impression de douceur et de bonhomie en ces hommes, sans s'inquiéter de ce qui pourrait arriver⁷⁵.

Certains voyageurs deviennent désormais plus réalistes, plus concrets, plus précis dans l'étude des pays et des peuples exotiques. Quelques esprits critiquent telle description qui déforme la réalité et crée des images fausses. « De même qu'autrefois des relations avaient servi à construire des mythes, de même aujourd'hui d'autres relations servent à les détruire⁷⁶. » Les relations donnent une image de l'autre qui influence la perception du public. A travers les anecdotes qu'ils racontent dans leurs

⁷³ *Ibid*, p. 299.

⁷⁴ Philippe Pottier, « De l'indien au tahitien : toujours l'autre, encore nous » in Affergan, *op.cit*, p. 6.

⁷⁵ Moravia, *op.cit*, p. 962.

⁷⁶ *Ibid*, p. 963.

récits, les voyageurs modifient la perception qu'a le public d'un peuple. Ainsi, La Pérouse critique amèrement les philosophes qui louent les populations sauvages sans les connaître et les avoir vu. Son opinion tranche par rapport à celle de Bougainville. « Mon opinion sur les peuples incivilisés, écrit La Pérouse à Fleurieu, était fixée depuis longtemps, mon voyage n'a pu que m'y affermir. » « Je suis cependant mille fois plus en colère contre les philosophes qui exaltent tant les sauvages, que contre les sauvages eux-mêmes. Ce malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me disait, la veille de sa mort, que ces hommes valent mieux que nous⁷⁷. » La réalité vécue est opposée à une réalité déformée par des idées préconçues ou par des conceptions idéologiques. Ce sont ces conceptions qui ont abusé certains navigateurs et ont causé la mort de plusieurs d'entre eux comme Marion Dufresne et ses hommes, massacrés par les Maoris en 1773.

Malgré les préjugés qui les habitent on peut penser que les voyageurs qu'ils soient philosophes ou savants, théologiens ou anthropologues, au lieu de s'abandonner aux impressions et aux images, mettent leurs perceptions et leurs idées à l'épreuve de l'étude, de l'examen, de l'analyse.

Ils ne fléchissent pas sous la charge insolite de la fascination, ils réfléchissent sur l'homme qui en est tantôt le siège tantôt le réceptacle, et sur la diversité des hommes, et sur l'altération de leur altérité. [...] si honnête qu'ils soient, ils ne sont pas exempts de préjugés, d'idées reçues, de partis pris involontaires ou concertés⁷⁸...

Les voyageurs tentent de ne pas se laisser aller à leurs préjugés et d'analyser ce qu'ils voient avant de l'écrire. Leurs écrits ont beaucoup d'importance puisqu'ils vont servir aux savants pour comprendre les peuples du Pacifique. Les voyageurs doivent faire attention à quelques erreurs qui sont souvent faites et qui dénaturent leurs observations.

Le principal écueil à éviter

La principale faute à éviter pour les relations de voyage est l'ethnocentrisme, critiquée dès la fin du XVIIIe siècle. Cette valeur ou ligne de pensée empêche le voyageur de découvrir et explorer ce qui est nouveau. Il continue de penser avec un schéma qui l'enferme dans une pensée uniforme.

L'ethnocentrisme consiste à ériger, de manière indue, les valeurs propres à la société à laquelle on appartient en valeurs universelles. L'ethnocentrisme part d'un particulier, qu'il s'emploie ensuite à généraliser, et ce particulier doit forcément lui être familier, c'est-à-dire en pratique se trouver dans sa culture⁷⁹.

Nous devons le premier document proprement anthropologique dans la tradition française à Joseph-Marie De Gérando, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre*

⁷⁷ Moravia, *op.cit.*, p. 963.

⁷⁸ Chevalier Jean-Louis, Colin Mariella et Thomson Ann, *Barbares & sauvages, images et reflets dans la culture occidentale : actes du colloque de Caen, 26-27 février 1993*, Centre de recherche de littérature et civilisation des pays de langue anglaise et le Centre de recherche en langues romanes, Caen, Presses universitaires de Caen, 1994, p. 9.

⁷⁹ Todorov Tzvetan, *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 19.

dans l'observation des peuples sauvages. (1800) De Gérando s'attaque au grand travers des observations antérieures.

Rien n'est plus ordinaire, par exemple, que de juger les mœurs des sauvages par des analogies tirées de nos propres mœurs, qui ont cependant si peu de rapports avec elles. (...) Ils font raisonner le sauvage à notre manière, lorsque le sauvage ne leur explique pas lui-même ses raisonnements⁸⁰.

Il faut se méfier de cette projection inconsciente de soi sur les autres. Pas plus qu'il ne faut les assimiler à nous, il ne faut assimiler les sauvages les uns aux autres. « Nous n'avons pas l'idée de parler du sauvage *en général*, ni de rappeler tous les peuples sauvages à un même type commun, ce qui serait absurde⁸¹. »

Diderot aborde la question de l'universel et du relatif dans son *Supplément au voyage de Bougainville*. A travers des discussions exotiques, il s'attaque à un problème grave : « celui du fondement de l'éthique face à la pluralité des civilisations et donc en fin de compte, celui des normes morales⁸². » Il met en avant la tendance des voyageurs à comparer les usages des insulaires aux leurs. « Tu n'accuseras pas les mœurs de l'Europe par celles de Tahiti, ni par conséquent celles de Tahiti par celles de ton pays⁸³... » Malgré le ton un peu badin des dialogues, Diderot montre les défauts d'observation des voyageurs. Ceux-ci ont tendance à comparer les cultures indigènes aux leurs. Ils doivent rester neutre et ne pas faire intervenir leurs considérations dans leur travail d'observation.

Les auteurs de récits de voyages ont des formations diverses qui les ont emmené à effectuer des voyages aux buts variés. Le point commun à ces déplacements est leur zone géographique. Les voyageurs ont laissé une trace écrite de leurs voyages sous des formes différentes, publiés plus tard pour certaines. La formation des voyageurs guide leur façon d'écrire. Tout dépend du destinataire des écrits, s'il reste privé ou s'il doit être publié, la manière d'écrire est moins libre. Les voyageurs ont quelques fois du mal à écrire leurs relations de voyage. Ces relations sont parfois destinées aux savants qui doivent les étudier. Elles sont alors importantes puisqu'elles sont parfois les seules traces d'un voyage. Il est donc primordial qu'elles reflètent la réalité et qu'elles soient le plus impartiales possibles. Cependant les voyageurs conservent une certaine vision de l'autre qui dénature leurs propos. Ces voyages dans la seconde moitié du XVIIIe siècle concordent avec une dynamique de redécouverte, une volonté d'aller à la rencontre de l'inconnu. Les progrès de la navigation ont facilité ce dynamisme. De plus, les idées des européens concernant l'altérité et l'exotisme les ont motivés à rechercher ces images à travers leurs voyages. Ainsi les premières expéditions qui se lancèrent avaient avec elles une certaine idée utopique des peuples qu'ils allaient rencontrer.

⁸⁰ Joseph-Marie de Gérando, *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages.* (1800), p. 135.

⁸¹ *Ibid.*, p. 146.

⁸² Todorov, *op.cit.*, p. 31.

⁸³ Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, présentation et notes par Paul-Édouard Levayer, Paris, Librairie générale française, 1995, p. 73.

Partie 2
La recherche du lointain et de nouveaux exploits

Chapitre 3 – La reprise des voyages à partir de Bougainville

Durant les deux premiers tiers du XVIII^e siècle, les connaissances des Européens sur le Pacifique n'ont guère évolué. « Du fait de la distance, de l'effrayante mortalité causée par le scorbut au cours de longs séjours en mer, de l'imprécision de la navigation à l'estime, ces régions restent, jusqu'aux années 1760, quasiment inaccessibles⁸⁴. » En quelques mots, Marie Noëlle Bourguet résume parfaitement les problèmes qui entravent l'exploration du Pacifique. Cependant la période d'immobilisme qui précède le Traité de Paris a permis de résoudre les problèmes qui obsédaient les géographes depuis longtemps. Le problème de la définition de la longitude et donc du point sur une carte et les techniques pour le mesurer ont été améliorées. Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, les voyages autour du monde bénéficient des avancées techniques et des conceptions nouvelles qui ont été réalisées durant la période précédente.

Des voyages plus aisés à mettre en place

Les voyages dans la seconde moitié du XVIII^e siècle sont mieux organisés que les précédents. Chaque voyage permet d'ajouter des connaissances et d'acquérir de l'expérience en ce qui concerne la traversée du Pacifique. La coordination des voyages est mieux faite. De plus, on note une nette amélioration des conditions de vie sur les bateaux qui naviguent souvent plusieurs années avant de retrouver leur port d'origine.

Meilleure coordination des voyages

Après 1764, on observe que les voyages de circumnavigation cessent d'être des tentatives hasardeuses et deviennent des expéditions soigneusement organisées, avec des instructions précises et de l'équipement plus perfectionné. Dans un premier temps, on observe une préparation plus minutieuse des voyages. Les capitaines reçoivent des instructions précises des itinéraires à suivre et des objectifs à atteindre. Dans le cas du voyage de Bougainville, ses objectifs sont clairs et précis mais il ne les atteindra pas. Il devait découvrir des terres dans lesquelles il serait possible de créer des établissements coloniaux qui remplaceraient ceux que la guerre récente venait de faire perdre à la France. Ensuite il fallait qu'il ouvre une route nouvelle vers la Chine de manière à développer le commerce avec ce pays. Enfin, il était nécessaire qu'il conquît les fameux plants d'épices qu'il s'agissait d'acclimater à l'île de France⁸⁵. Le roi laisse ses instructions à Bougainville à travers un mémoire où il définit les objectifs à atteindre, la route à emprunter et l'attitude à avoir envers les bateaux étrangers qu'il peut croiser sur sa route. Les instructions concernant la route à prendre sont claires et explicites tout en étant assez souples du fait des difficultés de la traversée.

⁸⁴ Vovelle, *op.cit*, p. 299.

⁸⁵ Taillemite, *op.cit*, p. 96.

En traversant pour se rendre en Chine, il reconnoitra dans l'Océan Pacifique autant et du mieux qui lui sera possible les terres gissantes entre les Indes et la côte occidentale de l'Amérique dont les différentes parties ont été aperçues par des navigateurs et nommées Terre de Diemen, Nouvelle Hollande, Carpentarie, Terre du St-Esprit, Nouvelle-Guinée etc⁸⁶.

En ayant ainsi un itinéraire précis, le chef d'expédition se doit de le respecter et de le suivre à la lettre. Bien entendu avec les difficultés de la traversée, le changement d'itinéraire n'est pas à exclure mais les instructions définissent mieux les objectifs et les possibilités qui s'offrent à l'expédition.

Dans le cas de La Pérouse, les instructions sont dictées par le Roi Louis XVI et rédigées par Fleurieu⁸⁷. Elles sont reprises pour le voyage d'Entrecasteaux. Celui-ci est un voyage à la recherche de La Pérouse mais il possède d'autres buts. « Le principal objet du voyage est de rechercher les bâtiments du sieur de La Pérouse, dont le sort est ignoré depuis le 10 mars 1788, qu'ils ont quitté Botany-Bay⁸⁸. » L'instruction est divisée en plusieurs parties :

La première contiendra l'itinéraire présumé. La seconde traitera des opérations relatives à l'astronomie, à la géographie, à la navigation, à la physique, et aux différentes branches de l'histoire naturelle. La troisième précisera au sieur d'Entrecasteaux la conduite qu'il devra tenir avec les peuples sauvages et les naturels du pays qu'il aura occasion de visiter ou de reconnaître. La quatrième enfin lui indiquera les précautions qu'il devra prendre pour conserver la santé des équipages⁸⁹.

A part la première partie le reste de l'instruction est la même que celle donnée à La Pérouse. Le fait que l'instruction soit reprise pour le voyage d'Entrecasteaux montre l'importance de ses objectifs pour le roi. Les expéditions, peu nombreuses dans le Pacifique ont une grande importance et leurs résultats sont attendus avec impatience. Ils doivent permettre de concurrencer l'Espagne qui détient un espace outre mer conséquent.

Les voyageurs accrédités par un souverain avaient l'obligation de suivre les instructions précises qui leur sont donnés. Etienne Marchand est aussi dans ce cas, bien qu'il ne soit pas envoyé par un souverain mais par un particulier, il doit suivre les instructions qui lui ont été données et dont le but principal est le commerce des fourrures entre la côte nord-ouest de l'Amérique et la Chine. Il suit ses instructions avec précisions et ne s'écarte pas de son itinéraire même lorsqu'il aperçoit une île dans l'archipel des Marquises et qu'il désire aller la reconnaître. Ne voulant pas prendre du retard sur son parcours, il y renonce : « car étant chargé d'une mission pour le succès de laquelle je me trouvais déjà trop tard dans ces parages, je ne voulus pas m'exposer aux reproches d'avoir sacrifié les intérêts de mes commettants, à des découvertes dont je n'étais pas

⁸⁶ *Mémoire du Roy pour servir d'instruction au s. de Bougainville, colonel d'infanterie et capitaine de vaisseau pour la campagne, sur les opérations qu'il va faire*, (arch. Nat. Colonies, A 10, f° 144) in Taillemite, *op.cit.*, p. 21-22.

⁸⁷ Illustration 1.

⁸⁸ *Mémoire du roi, pour servir d'Instruction particulière au sieur Bruny d'Entrecasteaux, chef de division des Armées navales, commandant les frégates la Recherche et l'Espérance*, in Rossel, *Voyage de Bruny d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse rédigé par M. de Rossel*, Paris, imprimerie Impériale, 1808, t. 1, p. xix.

⁸⁹ *Ibid*, p. xx.

chargé⁹⁰. » Ainsi les navigateurs se lancent dans l'exploration du Pacifique avec des indications précises mais pas toujours faciles à respecter du fait des aléas de la navigation.

Le navire est également un élément essentiel dans la préparation d'un voyage. De plus en plus, depuis le milieu du XVIII^e siècle, les navires sont mieux préparés et mieux choisis. A partir de 1750, les navires sont de plus en plus solides, de plus en plus spacieux, grâce aux progrès de la construction navale. On supprime toute trace de luxe inutile pour alléger le bateau et avoir plus de place pour l'équipage et le matériel. Bougainville fait enlever les derniers ornements qui figurent à l'avant et à l'arrière des bateaux⁹¹. La Grande Bretagne commence en 1750 à couvrir la quille de plaques de cuivre, afin de la protéger contre les tarets, mais le doublage est adopté en France qu'à la fin du siècle. On pratiquait également le mailletage, qui consistait à recouvrir le bois de clous. Malheureusement ces procédés nuisaient à la qualité de la marche. « Dans les cales, le lest de pierres et de sable avait été remplacé par du fer ou du plomb, ce qui donnait une meilleure stabilité au bâtiment et en dégagait les soutes. De plus, ce fer que convoitaient les populations visitées, servit souvent de monnaie d'échange⁹². » Marchand veille à la préparation de ses navires. « Je fis mettre toutes les chevilles de la quille, de l'étrave et de l'étambot de ce métal ainsi que tous les clous du petit fond, de là aux préceintes on les mit moitié cuivre et moitié fer⁹³. » Sur les navires de Bougainville, il n'y a pas encore de doublage de cuivre. Le doublage est tout simplement en bois appliqué sur la carène comme cela était courant à l'époque. Une phrase du journal dissipe toute équivoque à cet égard. Lors du petit carénage auquel il fut procédé à l'île de France, Bougainville déclare avoir constaté que « ce doublage est vermoulu, mais le francbord est aussi sain qu'en sortant du chantier⁹⁴. » Ce qui prouve également que ce doublage de bois avait parfaitement rempli son office de protection contre les parasites. On note à travers les préparatifs de l'expédition l'importance qu'apporte le capitaine à la préparation du navire. En effet, les bâtiments doivent pouvoir supporter une navigation de plusieurs années ainsi qu'un nombre conséquent de marins à son bord. Le capitaine surveille cette préparation avec minutie même si parfois le matériel à leur disposition n'est pas de la meilleure qualité.

Il est vrai que les navires, mis à disposition des grandes expéditions étaient rarement neufs et avaient souvent de graves défauts, beaucoup de navigateurs eurent à s'en plaindre. Cependant cette entreprise était risquée et on ne pouvait donc pas leur donner les meilleures flottes puisque le risque de perte était grand. Les navires, « pas très bien assortis dans le cas de Bougainville où la flûte l'Étoile avait peine à suivre la frégate la Boudeuse, » sont beaucoup mieux adaptés aux longs périple dans celui des voyages de Cook. « Celui-ci choisit en effet de lourdes barques charbonnières, médiocres marcheuses mais solides, ventruées et ayant donc une grande capacité pour les

⁹⁰ Marchand Etienne, *Journal de bord d'Etienne Marchand, le voyage du "Solide" autour du monde, 1790-1792*, édition établie et présentée par Odile Gannier et Cécile Picquoin, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005, p. 301.

⁹¹ Taillemite, *op.cit.*, p. 34.

⁹² Brosse Jacques, *Les tours du monde des explorateurs. Les grands voyages maritimes 1764-1843*, Paris, Larousse Bordas, 1983, p. 19.

⁹³ Marchand, *op.cit.*, p. 127.

⁹⁴ Bougainville, *Journal*, p. 437.

vivres, l'eau, le matériel et les échantillons scientifiques⁹⁵. » Bien qu'une importance croissante soit donnée aux expéditions dans le Pacifique, les moyens matériels à leur disposition manque de qualité. Suite à la guerre de Sept Ans, les caisses royales manquent probablement d'argent et hésitent à dépenser une fortune dans des explorations si risquées. Les voyages dès la seconde moitié du XVIIIe siècle bénéficient d'une meilleure organisation mais aussi d'une meilleure préparation des navires. Il en est de même en ce qui concerne les conditions de vie sur ces navires appelés à rester en mer plusieurs années.

Progrès des conditions de vie

Les conditions de vie sur les bateaux s'améliorent peu à peu. Il reste difficile de cohabiter avec autant de personnes et de matériel sur des bateaux pas toujours très adaptés mais des progrès sont visibles. Des améliorations sont faites concernant la conservation des aliments et de l'eau.

Les navires regroupent tout ce qui est nécessaire à une navigation de plusieurs années en mer avec peu d'escales. L'espace est donc très réduit. Seul de commandant disposait d'une cabine particulière. Les officiers et les savants étaient groupés par deux ou trois. « Ils disposaient d'un espace toujours insuffisant pour leurs travaux et étaient obligés de faire sécher leur récolte sur le pont, au risque de voir ces « saletés » jetées par-dessus bord par les matelots⁹⁶. » L'un des principaux problèmes était l'entretien d'un grand nombre d'hommes dans un espace réduit. D'ailleurs le pont était encombré non seulement d'ustensiles divers, mais des bœufs, vaches, chèvres, moutons et volailles qui constituaient la réserve de viande fraîche, et encore par les cages et volières où les naturalistes plaçaient leurs trouvailles. Le problème que pose cette cohabitation entre hommes, animaux, vivres et objets en tous genres est d'abord sanitaire.

Sur le bateau les règles élémentaires de l'hygiène ne pouvaient guère être respectées. Aussi la maladie était une menace constante surtout sous les tropiques. Le fléau le plus redouté était le scorbut. Bougainville, le 1^{er} avril 1768 écrit dans son *Journal* : « Pluie presque continuelle, le pauvre matelot ne peut se sécher, et comme l'humidité est le principe le plus actif du scorbut, nous ne tarderons pas à en être infectés⁹⁷. » Pendant longtemps, on a rendu responsable l'air marin, c'est seulement lorsqu'on s'est aperçu qu'il était causé par le manque d'aliments frais que l'on a pu le prévenir. Il est vrai que lors de ces longs voyages, il était indispensable d'équilibrer la nourriture entre provisions sèches et fraîches. Pour éviter le scorbut la plupart des navires embarquaient des vivres frais et des animaux. Mais l'épuisement et le manque de vitamine C n'empêchaient pas le développement de carences et les maladies. Pour éviter le scorbut il était indispensable d'effectuer des escales régulières pour se ravitailler en eau et en vivres frais. L'immensité du Pacifique pose un problème pour les escales. Connaissant cet état de fait, Marchand prévoit également des escales dans le but de lutter contre le scorbut.

⁹⁵ Huetz de Lempis Christian, « du mythe de continent austral au mythe du bon sauvage » in Association des historiens modernistes des universités, *Les Européens et les espaces océaniques au XVIIIe siècle*, actes du colloque de 1997, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997, p. 69.

⁹⁶ Brosse, *op.cit.*, p. 20.

⁹⁷ Bougainville, *Journal*, p. 310.

Tout le monde sait que le scorbut se manifeste principalement entre les Tropiques, surtout après une longue navigation ; j'espérais prévenir les effets de cette cruelle maladie, par l'eau fraîche et les rafraîchissements que je pourrais me procurer dans cette relâche⁹⁸.

Trouver une île et pouvoir l'aborder n'est pas facile. Les îles sont petites et assez plates, ce qui ajoute à la difficulté de les trouver dans l'immensité de l'Océan. Cependant, malgré les problèmes que pose le ravitaillement en vivre frais on note une nette amélioration de ce côté avec la quasi disparition de la mortalité ayant pour cause le scorbut. Bougainville, à la fin de sa traversée écrit « j'entrai dans le port de Saint-Malo le 16 mars 1769 n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans et quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes⁹⁹. » Parmi les sept hommes perdus, deux seulement sont morts du scorbut. Marchand lors de son voyage de vingt mois n'a perdu qu'un seul homme sur cinquante, mort d'une attaque d'apoplexie. Il n'a eu que très peu de scorbutiques durant le voyage¹⁰⁰. A travers les récits, on note une récurrence de ce problème et des moyens mis en place pour le contrer. Le chef d'expédition ne doit pas seulement s'occuper de la navigation mais également de l'équipage.

Néanmoins, le scorbut n'est pas le seul élément qui pose problème aux marins. Lors des maladies sur les bateaux, les moyens pour soigner les infections sont rudimentaires. « Il y a depuis 15 jours beaucoup de maux de gorge, comme on les attribue aux eaux nébuleuses du détroit, on met tous les jours deux boulets rouges dans le charnier et une pinte de vinaigre¹⁰¹. » Les remèdes sont dérisoires mais de manière générale les maladies ne sont pas nombreuses. Les hommes embarqués sont choisis pour leur bonne santé et leur vigueur. Le chef d'expédition et les médecins espèrent ainsi limiter les malades et les pertes sur les bateaux. Mais la médecine encore beaucoup de progrès à faire et les malades le plus souvent n'en réchappent pas.

Un des éléments récurrents de ces voyages est l'état de disette continue dont souffrent les marins. La longue traversée de l'océan, avec les aléas de la navigation, le hasard des escales et la faible quantité de vivres que l'on peut emporter sont les causes de cette disette. L'hygiène en est alors à ses débuts et on n'a pas la moindre idée du confort le plus élémentaire et de l'adaptation du régime et de l'habillement à adapter aux divers climats¹⁰². En ce qui concerne l'hygiène, les commandants tentent de la conserver en faisant aérer et nettoyer le navire dès que possible. Ils tentent également d'entretenir le moral des marins par des fêtes, danses et jeux. Le capitaine Marchand note dans son journal les précautions qu'il prend pour conserver la bonne santé de son équipage.

Régulièrement on mettait dans la soupe de la choucroute ou des herbes préparés au vinaigre ; deux fois par semaine on donnait du café, et l'équipage buvait presque à discrétion de la bière que je faisais brasser à bord. Quant à la propreté, qui est une des principales précautions à prendre contre cette funeste maladie, qui est sur certains vaisseaux, a plus enlevé de monde que le combat le plus opiniâtre, nous ne laissons pas passer un seul beau jour sans faire branle-bas général, afin d'aérer, de balayer, et de parfumer l'entrepont¹⁰³.

⁹⁸ Marchand, *op.cit*, p. 242.

⁹⁹ Bougainville, *Voyage*, p. 412.

¹⁰⁰ Marchand, *op.cit*, p. 576.

¹⁰¹ Bougainville, *Journal*, p. 296.

¹⁰² Faivre, *op.cit*, p. 55.

¹⁰³ Marchand, *op.cit*, p. 395.

Le capitaine accorde beaucoup d'importance à l'hygiène car elle garanti la bonne santé de son équipage et ainsi la bonne marche du bateau.

Pour les vivres, la survie des équipages repose sur trois impératifs, qualité, quantité et équilibre. Mais pour un voyage autour du monde, il est impossible de prévoir la durée du voyage. De plus, il faut compter avec les aléas de la mer qui entraînaient fréquemment des dégâts importants dans les vivres et de l'eau dans les cales. Bougainville est obligé de rationner l'eau et la nourriture.

Depuis le 14 nous continuons à prendre assez de poisson pour en donner au moins au tiers de l'équipage. On a ce matin réglé l'eau à un pot à l'homme par jour dont moitié pour la chaudière. Depuis la sortie du détroit on a pris plus de 200 rats. Je fais donner 3sols par chacun de ceux qu'on prend¹⁰⁴.

Lors de la traversée du Pacifique, le problème auquel sont confrontées les expéditions est le manque de nourriture. Le capitaine doit alors prendre des mesures pour tenter d'économiser les vivres. Bougainville décrit les conséquences au bout de sept semaines de navigation sans escale entre Tahiti et la Nouvelle Guinée :

Les vivres qui nous restaient étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse que les moments les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces aliments dégoûtants et malsains. Quelle nourriture, Bon Dieu, est la nôtre ! Du pain gâté et en petite dose, et de la viande dont les plus intrépides ne peuvent supporter l'odeur lorsqu'on la dessale¹⁰⁵.

Ainsi l'un des impératifs des expéditions est principalement les vivres. C'est pourquoi le gouvernement français cherche une île où les bateaux pourraient faire escale lors des longues traversées.

L'un des autres problèmes est la conservation de l'eau. L'eau devient vite insalubre malgré les efforts pour la conserver. Bougainville, lors de son voyage autour du monde, utilise la « cucurbité » inventée par Pierre Isaac Poissonnier, inspecteur général des hôpitaux de la marine pour distiller l'eau de mer¹⁰⁶. A cette époque les moyens pour conserver l'eau sont minces. Certains y plongeant un boulet rougi qui est censé la purifier. Dans la plupart des cas, assez rapidement l'eau devient putride, les réserves se gâtent et le bétail périt. La Pérouse écrit dans son *Journal* que « M. l'abbé Tessier, de l'Académie des Sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption¹⁰⁷ », sans en préciser la méthode. Il faut attendre 1809 avec le procédé de Appert qui permet de conserver les aliments et en 1817 d'emporter des conserves pour voir une plus grande amélioration de l'alimentation sur les bateaux. Au XIXe siècle, on utilise des caissons de fer pour conserver l'eau sans qu'elle se corrompe¹⁰⁸. Les voyages sont mieux organisés et préparés et la vie sur les bateaux commence à s'améliorer. Une des améliorations les plus attendue par les marins est technique, celle qui leur permettra de naviguer avec plus de précision et d'efficacité.

¹⁰⁴ Bougainville, *Journal*, p. 299.

¹⁰⁵ *Ibid*, p. 385.

¹⁰⁶ *Ibid*, p. 491.

¹⁰⁷ Jean-François de Galaup de La Pérouse, *Voyage de Lapérouse autour du monde : pendant les années 1785, 1786, 1787 et 1788*, Évreux, le Cercle du bibliophile, 1970, p. 25.

¹⁰⁸ Brosse, *op.cit*, p. 20.

Une navigation plus précise

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la navigation reste assez imprécise et approximative. Durant la période de relatif immobilisme qui a précédé la Traité de Paris, les savants ont travaillé à améliorer les techniques de navigation et à chercher de nouveaux instruments plus précis. Pour dessiner une carte du Pacifique, il est indispensable d'avoir les instruments adaptés à ces grandes navigations.

Les instruments de navigations

Les navigateurs du milieu du XVIII^e siècle ne bénéficient que de peu d'instruments de navigation. La navigation reste imprécise et ne permet pas de retrouver les îles découvertes. « Bougainville et Cook avaient à leur bord, un arsenal scientifique, mais il leur manquait encore une machine pour déterminer la longitude, si longue et observée occasionnellement par les moyens astronomiques¹⁰⁹. » Sans longitude connue, on ne sait où l'on est, sans point fixé astronomiquement sur les cartes, on ne sait où l'on va. Il ne servait à rien d'explorer les étendues de l'Océan pour y découvrir des îles fortunées, puisqu'il était pratiquement impossible ensuite de les retrouver.

Il est évident que les progrès spectaculaires de la science nautique sont à la base de la réussite des grands voyages maritimes de la seconde moitié du siècle. Les nouvelles méthodes de calcul des longitudes sont importantes et le problème du point est capital. Pour indiquer l'heure, il n'y a que des sabliers à bord mais le problème de la conservation de l'heure du méridien d'origine se pose. Lorsqu'on quitte les routes connues et suivies jusqu'alors, il n'existe aucune carte fiable. L'octant puis le sextant permettent de calculer la distance par rapport à l'Équateur et d'établir la distance suivie. Il est impossible jusqu'à la fin du XVIII^e siècle de fixer avec quelque certitude la distance parcourue vers l'est ou l'ouest à partir du point de départ c'est-à-dire calculer la longitude¹¹⁰. Ainsi Bougainville qui voyage en 1766, embarque du personnel qualifié comme « le jeune Véron, premier pilote et astronome du roi et le chevalier Du Bouchage, enseigne de vaisseau et des instruments convenables. L'expédition est munie « d'un octant à réflexion et d'un quart de cercle¹¹¹. » Ils avaient sans doute des pendules mais pas de chronomètre. Ils utilisent la méthode des distances lunaires. Il paraît impossible d'explorer le Pacifique sans moyen pour connaître exactement la position où l'on se trouve. Les découvertes qui sont faites sont alors précaires puisqu'il est impossible de les retrouver. Dans ces conditions établir une carte du Pacifique semble infaisable.

Peu à peu des réalisations vont améliorer grandement la navigation durant le milieu du XVIII^e siècle, c'est ce que P.J. Charliat appelle « la contre-attaque des chronomètres¹¹². » En 1766, le français Leroy met au point une horloge marine et reçoit ainsi le prix de l'Académie des sciences. En 1768, le suisse Berthoud invente une montre supérieure à celle de Leroy. L'Anglais Harrison réalise en 1775 un

¹⁰⁹ Charliat, « Le temps des grands voiliers » in Parias Louis-Henri, *Histoire universelle des explorations*, tome 3, préf. de Lucien Febvre, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1955-1956, p. 187.

¹¹⁰ Brosse, *op.cit.*, p. 19.

¹¹¹ Bougainville, *Journal*, p. 38.

¹¹² Charliat, *op.cit.*, p. 185.

chronomètre¹¹³ permettant le calcul des longitudes¹¹⁴. Ce n'est pas un hasard si la mise au point des pendules de Harrison ou de Berthoud est à peu près contemporaine des voyages de Cook et de Bougainville. Cependant, malgré la mise au point de ces chronomètres, peu de navires peuvent l'utiliser pour leur circumnavigation. Se les procurer reste difficile et coûteux. Il faut attendre l'expédition de La Pérouse pour que ces montres soient utilisées sur les bateaux. Cependant, il semblerait que le capitaine Marchand ait une montre marine puisqu'il la cite quelques fois. « Nous primes des hauteurs pour régler la montre¹¹⁵. » Cependant, il ne précise pas sa provenance. La Pérouse, lors de son expédition a reçu « une boussole d'inclinaison » faite par M. le Dru ainsi que « deux boussoles d'inclinaison qui » lui « furent prêtées par les commissions du Bureau des Longitudes de Londres¹¹⁶ » et qui étaient celles utilisées par Cook. Il avait également des horloges astronomiques qui devaient servir à « vérifier dans les relâches les mouvements journaliers des horloges marines¹¹⁷. » Catherine Gaziello précise dans son ouvrage consacré à La Pérouse que Berthoud lui donne « cinq montres construites par lui pour le roi, qu'il gardait en dépôt. » Il confie également à l'expédition La Pérouse « deux horloges à poids, une montre à ressort et deux petites horloges à ressort¹¹⁸. » Obtenir des montres marines permet à l'expédition de mieux se repérer dans l'immensité du Pacifique. Les découvertes faites alors sont plus précises et permettent de clarifier la carte de cet océan. L'expédition d'Entrecasteaux emporte avec elle le même assortiment dans les deux frégates c'est-à-dire un cercle astronomique répéteur de Borda, exécuté par M. Le Noir, plusieurs cercles à réflexion du même artiste, un compas azimuthal, une boussole d'inclinaison, inventée par Borda, et construite de manière à donner l'inclinaison de l'aiguille aimantée et à faire des expériences sur la durée des oscillations, une montre marine de M. Louis Berthoud et une lunette astronomique pour observer les éclipses des satellites de Jupiter¹¹⁹. L'expédition de Baudin peut compter sur des « baromètre, thermomètre, hygromètre¹²⁰ » qui donnent le degré d'humidité ainsi que sur des « cercle de réflexion, octant, sextant et cercle répéteur¹²¹ ». Baudin ne pris que deux montres de Berthoud¹²². Au sein des journaux de bord des différentes expéditions, une grande place est donnée aux relevés nautiques. Plusieurs relevés sont faits dans la journée pour tenter de définir la position du bateau ou des îles rencontrées. Le problème du point est résolu même si ces montres marines ne sont pas accessibles à tous et difficiles à utiliser. L'amélioration des instruments de navigations a pour conséquence naturelle l'élaboration de cartes plus précises.

¹¹³ Illustration 2.

¹¹⁴ Charliat, *op.cit.*, p. 188.

¹¹⁵ Marchand, *op.cit.*, p. 181.

¹¹⁶ La Pérouse, *op.cit.*, p. 25.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 27.

¹¹⁸ Gaziello Catherine, *L'Expédition de Lapérouse : 1785-1788 : réplique française aux voyages de Cook*, Paris, 1984, p. 153.

¹¹⁹ Rossel, *op.cit.*, p. 2.

¹²⁰ Freycinet Louis-Claude De Saulces de, *Voyage de découvertes aux terres Australes, exécuté sur les corvettes le Géographe, le Naturaliste, et la goélette le Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, & 1804, sous le commandement du capitaine de vaisseau N. Baudin : navigation et géographie*, publié par ordre de Son Excellence le ministre de la marine et des colonies, Paris, Imprimerie royale, 1815, p. 352.

¹²¹ *Ibid.*, p. 359.

¹²² *Ibid.*

De nouvelles cartes

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, Colbert fait remplacer peu à peu les cartes de distance par les cartes à point carré. Au tracé des aires de vent sur lesquelles on portait les distances, malgré parfois un quadrillage plaqué et sans rapport avec l'établissement de la carte, succède le canevas rectangulaire par méridien et parallèles¹²³.

Au début du XVIII^e siècle, on note un manque de coordination flagrant qui contribue à aggraver la confusion géographique. Fleurieu a fait remarquer que cette confusion est due aux « navigateurs anglais et français, y compris Cook » qui « redécouvrent et rebaptisent les terres mélanésiennes vues aux siècles précédents par les Espagnols et les Hollandais et multiplient ainsi une nomenclature déjà embrouillée¹²⁴. » Il est vrai que le manque de coordination du début du XVIII^e siècle a eu pour conséquence l'apparition de nombreuses îles fantômes ainsi que l'appellation par plusieurs noms différents d'une même île. Grâce aux progrès faits par les astronomes et les mathématiciens dans la détermination des distances lunaires et par les horlogers dans la confection de montres assez régulières pour garder à bord la mesure du temps, la navigation astronomique s'impose enfin et permet un calcul exact de la position en longitude¹²⁵. A partir du moment où la longitude a pu être calculée avec précision, toutes les cartes sont refaites, mais ce travail sera à peine terminé au XIX^e siècle.

Bougainville lors de son voyage est muni de deux cartes, celle de Bellin et celle de Halley¹²⁶. Il utilise aussi pour certaines régions, les cartes de d'Anville et d'Après de Manneville, mais Bellin demeure son document de base. Etienne Marchand utilise également la carte de M. Bellin. Il précise qu'il « est étonnant que nous n'ayons pas une carte de l'océan Pacifique, dressée d'après les nouvelles découvertes, nous qui nous sommes toujours piqués d'avoir et qui avons réellement les meilleures cartes des autres mers. »¹²⁷ Il se réfère également à l'atlas de Cook, « L'île *Bird* qu'on trouve marquée sur la carte de M. Robert (atlas de Cook) par¹²⁸... » et y compare ses observations. Il évoque également la carte de M. John Hamilton Moore¹²⁹. Il effectue plusieurs relevés aux îles Marquises qui permettront de clarifier cette partie du Pacifique et de marquer plus précisément ces îles. L'expédition de La Pérouse bénéficie des cartes que Fleurieu dressa lui-même et « qui devaient nous servir pendant le voyage, il y joignit un volume entier de notes les plus savantes et des discussions sur les différents voyageurs¹³⁰. » On note ici un vrai manque pour la navigation. Aucune carte précise de l'océan Pacifique n'existe au XVIII^e siècle. Les expéditions doivent se contenter de cartes approximatives voire fausses avec de nombreuses îles fantômes. Dans ces conditions découvrir une île dans laquelle faire escale ou même tenter d'en trouver de nouvelles relève du hasard. Alors le travail scientifique ou anthropologique devient difficile à mettre en place puisqu'il n'est pas possible de retrouver les îles anciennement découvertes.

¹²³ Mauro Frédéric, *L'Expansion européenne : 1600-1870*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 111.

¹²⁴ Fleurieu Claret de, *Découverte des Français en 1768 et 1769 dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée*, Paris, imp. roy., 1790, Remarques, § VIII, 257, in Faivre, *op.cit.*, p. 64.

¹²⁵ Vovelle, *op.cit.*, p. 299.

¹²⁶ Bougainville, *Journal*, p. 192.

¹²⁷ Marchand, *op.cit.*, p. 256.

¹²⁸ *Ibid*, p. 396.

¹²⁹ *Ibid*, p. 176.

¹³⁰ La Pérouse, *op.cit.*, p. 26.

Des voyages scientifiques avant tout

Le grand tournant se situe entre 1760 et 1770. C'est au cours de cette décennie que l'on passe des expéditions purement commerciales et coloniales aux voyages scientifiques et parallèlement de l'exploration hasardeuse et superficielle à la découverte systématique. Cette découverte qui se voulait essentiellement géographique et scientifique se fait petit à petit anthropologique.

Des manuels scientifiques

Lors de l'expédition de la Pérouse, de nombreux savants sont présents au sein de l'expédition. Pour les détails de leur mission, ils doivent se référer aux mémoires rédigés à leur intention par les membres de l'Académie des sciences et de la Société de médecine. On aurait pu se contenter de ces directives, cependant on y ajoute des programmes d'études à peu près dans tous les domaines scientifiques et pour cela, on s'en remet aux sociétés savantes. Les expéditions antérieures à celles de La Pérouse ont toutes rapporté nombre de mémoires sur le climat, l'histoire naturelle, la population des terres visitées. L'expédition de La Pérouse se devait d'en faire autant et même plus et mieux, « puisqu'elle emmène un contingent inusité de savants aux spécialités diverses¹³¹. » La foule des instructions remises aux savants achève de donner cette image de voyage au but totalement scientifique et désintéressé. La Pérouse précise que « l'Académie des Sciences, la Société de Médecine adressèrent chacune un mémoire à M. le Maréchal de Castries sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne¹³². » A partir de La Pérouse, les expéditions de manière générale, accordent plus d'importance à l'étude scientifique et les manuels dévolus à cet usage sont plus nombreux, ainsi que le nombre de savants à s'embarquer sur les navires. Les savants qui écrivent les manuels attendent des expéditions qu'elles leur ramènent du matériel sur lequel ils pourront travailler. Ils ne se déplacent que très peu eux même et ne vont pas directement faire leurs recherches sur le terrain. Ils restent à Paris et attendent le retour des voyageurs. Petit à petit les savants vont être plus nombreux à se déplacer et les expéditions vont en compter de plus en plus.

Des savants toujours plus nombreux

Le voyage de Bougainville présente entre autre originalité celle d'avoir été la première entreprise de ce genre menée avec le concours d'une équipe scientifique. Cette équipe était très modeste en comparaison à celles des voyages suivants mais elle marquait néanmoins, au-delà des préoccupations commerciales et coloniales, une volonté de recherche dans divers domaines.

Au sein de l'expédition de La Pérouse, les savants et artistes sont assez nombreux. On compte deux naturalistes, deux botanistes, deux astronomes, un ingénieur géographe, deux dessinateurs pour la botanique et un en figures et paysages, un physicien, minéralogiste et météorologue, un ingénieur, un armurier-horloger et Lesseps, interprète

¹³¹ Gaziello, *op.cit*, p. 61.

¹³² La Pérouse, *op.cit*, p. 25.

russe qui ramène les journaux de bord en France¹³³. Ainsi il y a quatorze savants et artistes dans cette expédition. Pour sa part, le voyage d'Entrecasteaux, qui doit reprendre les intentions scientifiques de l'expédition la Pérouse compte dix savants et artistes. On note la présence d'un ingénieur hydrographe et d'un ingénieur géographe, d'un astronome, de quatre naturaliste, de deux dessinateurs et d'un jardinier botaniste¹³⁴. L'expédition de Baudin bat tous les records par le nombre de savants participants au voyage. L'expédition compte deux astronomes, un ingénieur hydrographe et un ingénieur géographe, trois botanistes, cinq zoologistes, deux minéralogistes, deux peintres de genre, un peintre d'histoire naturelle et un de paysage, un dessinateur architecte et trois jardiniers¹³⁵. Soit en tout vingt et un savants et artistes qui vont avoir assez de mal à cohabiter du fait de leur nombre et du peu de place accordé à leurs outils, livres et collections d'objets. Les savants présents sur les bateaux étudient la géographie et la navigation, la faune et la flore. Les thèmes sont récurrents mais sur les bateaux ils ne sont pas toujours acceptés. Les marins ne comprennent pas toujours leur utilité, de plus ils emmènent avec eux une multitude d'objets nécessaires à leur étude et encombrant le bâtiment. Ils ont du mal à se faire une place et on a du mal à imaginer que la côté scientifique ait vraiment de l'importance lorsqu'on voit le peu de temps qui leur est donné lors des escales pour leurs études. A une certaine volonté de découverte scientifique il faut ajouter les prémices de l'observation anthropologique.

Une volonté de découverte scientifique et anthropologique

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la France veut avant tout découvrir des îles nouvelles dans le Pacifique qui permettrait aux bateaux de se ravitailler lors de la traversée vers la Chine. A cela s'ajoute des vus plus commerciales et politiques que les souverains préfèrent taire. Lorsque Sonnerat effectue son voyage en Nouvelle Guinée, il se concentre surtout sur l'aspect scientifique. Il s'intéresse plus particulièrement à l'histoire naturelle. Son ouvrage est enrichi de cent vingt figures en taille douce mais essentiellement de végétaux et d'animaux, mais par contre il s'arrête peu sur les insulaires qu'il rencontre.

Dans les instructions du Roi à Bougainville, le côté scientifique à apporter à l'expédition ressort mieux, ainsi que le désir de trouver des îles où relâcher.

C'est dans ces climats que l'on trouve les métaux riches et les épiceries. Le s. de Bougainville en examinera les terres, les arbres et les principales productions ; il rapportera des échantillons et des dessins de tout ce qu'il jugera pouvoir mériter attention. Il remarquera autant qu'il lui sera possible tous les endroits qui pourroient servir de relâche aux vaisseaux et tout ce qui peut intéresser la navigation¹³⁶.

Dans cette instruction, le côté scientifique est celui qui ressort le plus. Au fur et à mesure les instructions vont s'intéresser de plus en plus aux populations insulaires et à leur

¹³³ La Pérouse, *op.cit.*, p. 24-25.

¹³⁴ Rossel, *op.cit.*, p. xlvii-xlviii.

¹³⁵ Freycinet, *op.cit.*, p. xii-xv.

¹³⁶ *Mémoire du Roy pour servir d'instruction au s. de Bougainville, colonel d'infanterie et capitaine de vaisseau pour la campagne, sur les opérations qu'il va faire.* (arch. Nat. Colonies, A 10, f° 144) in Taillemite, *op.cit.*, p. 21-22.

étude. Le *Mémoire du roi pour l'instruction des voyages de La Pérouse et d'Entrecasteaux* sont en partie les mêmes. Là, le côté anthropologique est plus nettement mis en valeur.

Il étudiera le climat et les productions en tout genre des pays où il abordera ; il cherchera à connaître les mœurs et les usages, leur culte, la forme de leur gouvernement, leur manière de faire la guerre, leurs armes, leurs bâtiments de mer, le caractère de chaque nation, ce qu'elle peut avoir de commun avec d'autres nations sauvages et avec les peuples civilisés et principalement ce que chacune offre de particulier et de caractéristique¹³⁷.

Les instructions s'intéressent aux populations des différentes îles et on observe une volonté d'analyse et de comparaison de ces peuples entre eux mais également avec la société européenne. Il y a une volonté de connaître l'autre sans pour autant que tous les moyens soient mis en œuvre. L'autre intéresse mais seulement s'il a une particularité ou une ressource qui nous intéresse. A travers cette instruction on note les prémices des études anthropologiques. Cependant, les voyageurs vont à la rencontre des insulaires avec un certain bagage mental qui conditionne leur manière de penser et modifie leur vision des choses.

¹³⁷ *Mémoire du roi, pour servir d'Instruction particulière au sieur Bruny d'Entrecasteaux, chef de division des Armées navales, commandant les frégates la Recherche et l'Espérance*, in Rossel, *op.cit.*, p. xli-xlii.

Chapitre 4 – Le bagage mental à disposition des français pour penser l'altérité exotique ou lointaine

Au XVIII^e siècle, l'exotisme est de plus en plus présent que ce soit dans les arts ou les lettres. Cette curiosité pour l'Autre est renforcée par les mythes véhiculés et entretenus par les divers récits de voyages réels ou fictifs.

Le mythe de l'Eden

Ce mythe est un récit fondateur, un récit biblique. Pour un Occidental c'est son anthropogénèse, d'où vient l'humanité, le couple, la peine du travail, la souffrance et la mort. Ce mythe est le commencement de notre histoire. Ce mythe est universel, chaque société le retrouve dans ses représentations. Il est aussi repris lors des grandes explorations du XVIII^e siècle comme une référence.

Un mythe universel

Il faut remarquer dans un premier temps que ce sont les lecteurs modernes des vieilles épopées cosmogoniques qui donnent arbitrairement leurs noms aux plus vieux âges d'or du monde. « Ils leur donnent soit « le nom du dieu, soit celui du lieu : en Égypte, le "mythe de Rê et Isis", en Israël, le "mythe de l'Eden", en Grèce, le "mythe de Cronos", bien qu'il existe aussi des "paradis"¹³⁸. » Ces mythes concernent l'Age d'or qui est le mythe universel pour désigner celui plus particulier de l'Eden repris par les catholiques. Adam en est une figure mythique. « D'abord un corps parfait, unissant force et beauté, (...), le beau mâle épanoui, héros du naturisme et du naturalisme¹³⁹. » Il représente l'homme parfait tel qu'il était au commencement. C'est la figure du premier homme ayant tous les atouts nécessaires. C'est cet homme parfait que les navigateurs cherchent et espèrent trouver lorsqu'ils arrivent sur des îles inconnues et verdoyantes tel un Eden. « Eve est une autre Vénus mais plus proche de nous, plus familière, une Vénus épouse et mère, qui connaîtrait notre sort tragique. Eve naît et s'offre nue aux regards de son époux, du poète, du lecteur¹⁴⁰. » Eve est la femme nue plus célèbre que Vénus. Elle représente la femme par excellence. Les navigateurs, lors de leur arrivée dans les îles comparent les femmes nues qu'ils voient à Eve. L'environnement les pousse à cette comparaison avec l'Eden et son mythe.

L'Age d'or est le plus représentatif des grands mythes de l'humanité. Ce thème est sans cesse repris et transformé pour offrir à l'imagination une image renouvelée du bonheur humain total. Ce mythe est le plus repris par les peuples. Il représente un idéal que recherchent les peuples de siècles en siècles. Cette représentation du bonheur varie au cours du temps mais le symbole du mythe reste entier. Cet idéal est représentatif de

¹³⁸ Bénéjam-Bontems Marie-Josette, « Age d'or », in Brunel, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Editions de Rocher, 1988, p. 53.

¹³⁹ Couffignal Robert, « Eden », in Brunel, *op.cit*, p. 548.

¹⁴⁰ *Ibid*, p. 549.

ce que recherche la société. C'est pour cela que lorsque les navigateurs arrivent sur des terres inconnues où vivent des hommes et des femmes qui paraissent en accord avec la nature et en paix avec elle, ils se représentent un nouvel Age d'or. Marie-Josette Bénéjam-Bontems précise que « chaque fois que la paix, l'abondance et la justice se trouvent ensemble réalisées par les dieux pour les hommes dans un ordre à la fois naturel et divin, le mythe de l'Age d'or est présent¹⁴¹. » Cette image montre bien les raisons pour lesquelles les voyageurs ont été tentés de voir en ces îles un nouvel Age d'or. Le mythe est représenté dans ces îles par les trois éléments de la triade paix-abondance-justice. Au premier abord, la paix est présente dans les îles du Pacifique aux yeux des voyageurs. Ce n'est que petit à petit, en tentant de mieux connaître les insulaires qu'ils se rendent compte de leur erreur. Cependant, la première impression de paix et de félicité demeure difficile à changer. L'abondance est illustrée par l'image de l'île qui représente la fertilité de la terre sous forme de fruits, fleurs, arbres et plantes, près d'eaux courantes. Il paraît évident que les navigateurs en arrivant dans des îles verdoyantes et aux richesses abondantes n'ont pu s'empêcher de faire la relation avec le jardin d'Eden. Le troisième élément de la triade, la justice n'intervient pas directement dans la vision qu'ont les navigateurs des insulaires mais ils la recherchent en quelque sorte puisqu'ils voient dans l'attitude des indigènes que certains semblent avoir plus d'autorité que d'autres. De plus, lors des vols perpétrés lors des escales, les objets importants sont rendus aux voyageurs. Tous les éléments de ce mythe universel se retrouvent dans les récits des voyageurs concernant Tahiti, ou plutôt les voyageurs l'amplifient pour donner plus d'attraits à leur récit.

L'exemple type : Tahiti

Ce sont la curiosité et l'intérêt commercial et politique qui attirent les Européens vers ces régions. La philosophie les attire aussi, car la découverte de ces terres des antipodes permettra de résoudre l'énigme de l'origine de l'homme : « quelle espèce d'hommes y rencontreront les navigateurs, et quel état de société ? Les philosophes des Lumières ont l'espoir de découvrir un peuple échappé à l'histoire, vivant encore dans l'Etat de nature et qui, peut être, prouverait la bonté originelle de l'homme¹⁴². »

L'exemple qui illustre le mieux le mythe de l'Eden est Tahiti. Quand Wallis, Bougainville et Cook arrivent sur l'île, ils ont un sentiment de "déjà-vu", « la certitude d'avoir découvert l'île de l'Age d'or, chère aux Anciens. La littérature de ce point de vue, avait, en quelque sorte, précédé la connaissance objective de Tahiti, archétype régénéré de l'île paradisiaque¹⁴³. » Bougainville fait de multiples parallèles entre Tahiti et l'Age d'or. « Je me croyais transporté dans le jardin d'Eden¹⁴⁴... » Il utilise tout un champ lexical qui rappelle l'Eden et son mythe. On observe un traitement à l'antique avec des références à Vénus et au berger phrygien :

¹⁴¹ Bénéjam-Bontems Marie-Josette, « Age d'or » in Brunel, *op.cit*, p. 52.

¹⁴² Vovelle, *op.cit*, p. 300.

¹⁴³ Dauphiné James, « Tahiti », in Brunel, *op.cit*, p. 1336.

¹⁴⁴ Bougainville, *Voyage*, p. 235.

Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une écouteille [...]. La jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait et parut aux yeux de tous telle que Vénus se fit voir au berger phrygien : elle en avait la forme céleste. Nos soins réussissent cependant à contenir ces hommes ensorcellés¹⁴⁵...

Les références à l'antique continuent puisque Bougainville évoque des nymphes, « la plupart de ces nymphes étaient nues¹⁴⁶ » lorsqu'il parle des Tahitiennes¹⁴⁷. Il compare même directement ces îles au pays de l'Age d'or, « les pays où règne encore la franchise de l'Age d'or¹⁴⁸. » Il multiplie les allusions à l'Age d'or et son mythe. Pour Bougainville, la découverte et la description de la Nouvelle Cythère est une aubaine qui lui permet surtout de faire oublier l'échec de son voyage. En insistant que le côté mythique et paradisiaque de cette île et de ses habitants, il tente de camoufler le fait qu'il n'ait fait aucune découverte importante.

« Pour le siècle des Lumières, Tahiti a été compris comme une autre possibilité de la civilisation, ou plus justement comme un représentant de l'état initial des choses humaines. » C'est cet état initial que recherchaient les navigateurs et ils l'ont trouvé en Tahiti. Dans le cas du Capitaine Marchand, c'est aux îles Marquises qu'il a trouvé son Eden. Il écrit dans son journal de bord :

Les habitants semblables aux premiers hommes qu'on nous dit avoir habité la terre durant l'Age d'or, jouissent tranquillement des dons de la nature, sans ambition, sans crainte et sans soucis, ne connaissant ni qui nous étions, ni quels étaient nos desseins. Ils vinrent cependant au-devant de nos messieurs avec confiance, preuve presque certaine qu'ils n'avaient jamais entendu parler des Européens ni des vexations qu'ils ont commises sur cette mer, ni de leurs armes redoutables¹⁴⁹.

Sa description reprend les éléments les plus représentatifs de ce mythe avec des hommes bons et sans mauvaises intentions qui jouissent de tous les bienfaits de la nature. Commerson dans son *Post-scriptum*, désire rétablir la vérité sur les Tahitiens dont les mœurs ont été quelques fois décriées. « Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre féconde sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des rois, ils ne connaissent d'autre dieu que l'Amour¹⁵⁰. » Il souhaite spécifier que leur attitude est due à leur "état de nature" et non à des mœurs dépravées. Ce passage reprend les éléments du mythe de l'Age d'or, même si le lyrisme de Commerson sera critiqué par Bougainville. Contrairement à Bougainville, Commerson ne juge pas les Tahitiens, il tente de les comprendre sans comparer leurs mœurs aux siennes. Il n'est cependant pas tout à fait neutre car au fil de son texte on arrive à un éloge des Tahitiens et de leurs mœurs et non à une observation objective.

Néanmoins, Tahiti n'est pas seulement une île paradisiaque, elle sert aussi de prétexte pour critiquer l'Europe. Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville* accomplit une critique en règle de l'Europe, des préjugés occidentaux tout en valorisant l'image de Tahiti en tant que modèle où demeure préservé l'état de nature.

¹⁴⁵ *Ibid*, p. 123.

¹⁴⁶ *Ibid*, p 122.

¹⁴⁷ Illustration 3.

¹⁴⁸ Bougainville, *Voyage*, p .30.

¹⁴⁹ Marchand, *op.cit*, p. 294.

¹⁵⁰ Commerson Philibert, *Post Scriptum sur l'isle de la Nouvelle-Cythère au Tayti*, in Taillemite, *op.cit*, p. 506.

Dans son ouvrage, Diderot évoque le Paradis perdu. Tout au long de son discours, le personnage du vieillard évoque la nostalgie d'un passé heureux que les navigateurs viennent troubler. On y retrouve certains éléments de l'Eden biblique avant le péché d'Adam et Eve : la nudité sans honte, l'innocence des mœurs, la parfaite félicité. Il tente de montrer toute l'horreur de la déchéance apportée par les Européens. Il utilise des images pour décrire la dégradation des siens en terme de contamination, au sens propre comme au figuré. Au XVIII^e siècle, les nombreux récits de voyage fictifs sur des destinations exotiques ont pour but de critiquer l'Europe ou la France en contournant la censure. Le mythe de l'Eden représente la vie rêvée, idéale que recherchent les Européens. Un autre mythe, tout aussi représentatif que celui de l'Eden reste présent dans l'imaginaire collectif, celui du bon sauvage.

Le mythe du bon sauvage

Le mythe du bon sauvage ne s'impose qu'après 1760. Le XVIII^e siècle est, par excellence, celui où la légende du bon sauvage prend toute son importance. Lors des voyages en Amérique, ce mythe est longuement évoqué pour parler des Indiens rencontrés. Les voyageurs connaissent bien ce mythe et vont beaucoup s'en imprégner lors de leurs voyages.

L'origine du mythe

Au XVIII^e siècle, nombreux sont les ouvrages qui parlent de ce mythe et qui le mettent en valeur. Il attire le public pour lequel les mots de nature et état de nature sont plein de charme, tandis qu'il se met à déprécier sa propre civilisation.

Beaucoup d'éléments participent à l'élaboration du mythe du bon sauvage. Le culte de l'amitié spontanée, la fraternité, la beauté généreuse des femmes, leur absence de pudeur "civilisée", la sexualité dévoilée au grand jour, libre et offerte et le désir sont les éléments principaux qui constituent ce mythe¹⁵¹. Tzvetan Todorov analyse le rapport que nous avons à l'Autre. Il ne pense pas que ces peuples appartiennent à un mythe comme celui de l'Age d'or parce qu'ils sont réels et mieux que tout ce qu'on a pu imaginer. « L'explication de ce jugement est simple : à l'origine, l'homme était naturel ; au cours de son histoire, il est devenu de plus en plus artificiel. Les sauvages actuels sont semblables aux hommes des premiers âges, et du coup sont plus proches que nous de la nature¹⁵². » Il cite *L'histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* de Jean de Léry : « Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent¹⁵³. » Ils nous sont donc supérieurs : voilà comment se construit le mythe du bon sauvage. Ainsi le bon sauvage est un homme proche de la nature et sans besoins artificiels, en opposition aux Européens. Ce mythe s'illustre particulièrement à travers la vision qu'ont les navigateurs des indigènes.

¹⁵¹ Vibart Eric, *Tahiti : naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p. 85-86.

¹⁵² Todorov, *op.cit.*, p. 302.

¹⁵³ Jean de Léry, *L'histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil*, T.I, chap. 31, p. 208.

L'utilisation du mythe par les voyageurs

Les voyageurs aristocrates recherchent et s'enthousiasment pour des valeurs de leur propre monde décelées chez les sauvages. Ils cherchent ce qui pourrait rapprocher ces hommes de leurs valeurs. « Cela conduit à amoindrir la distance entre civilisés et sauvages, à rendre les sauvages plus accessibles par le dénominateur commun des valeurs aristocratiques. Les voyageurs recherchent les chefs, princes ou roi comme interlocuteurs¹⁵⁴. » Ils cherchent à établir des relations avec les politiques ou les personnes de haute classe. Ils n'ont pas de considération pour les indigènes des classes inférieures. De même dans leurs descriptions ils établissent un ordre social. Vivez oppose dans sa relation d'un côté « tous ces chefs » et de l'autre « tous les autres esclaves »¹⁵⁵. Les voyageurs reproduisent leur schéma de pensée, leur vision des choses à travers ces peuples sans pour autant être sur qu'il existe des esclaves dans cette société insulaire. Ils ne font pas escale assez longtemps pour pouvoir s'en rendre compte.

Bougainville raconte que quand il arrive à Tahiti, une jeune fille monte à bord, se dévêtis et s'offre à eux, « la jeune fille laissa tomber négligemment un pagne qui la couvrait¹⁵⁶... ». Cette anecdote a une valeur symbolique. Elle symbolise le mythe du bon sauvage puisqu'on y retrouve tous les éléments caractéristiques ce mythe, c'est-à-dire l'amitié spontanée, la fraternité, la beauté des femmes, leur absence de pudeur, la sexualité dévoilée au grand jour et le désir. Cette anecdote est la plus représentative de l'attachement des voyageurs aux valeurs du mythe du bon sauvage.

D'après Eric Vibart, « le récit de Bougainville n'est qu'une suite d'anecdotes pittoresques qui renforcent le mythe¹⁵⁷. » On peut également souligner que le vocabulaire de Bougainville est hérité des colonies, il parle d'Indiens, de cacique. Son récit est émaillé d'anecdotes voulant décrire ce peuple mais ayant comme conséquence de renforcer sa propre vision des choses, c'est-à-dire des hommes bons, habitant un Eden. Son récit consolide sa vision première des insulaires, ce n'est que dans son *Voyage* qu'il nuancera son récit, après avoir bavardé pendant la traversée avec Aotourou, le Tahitien qu'il ramène avec lui.

De même, Marchand, dans son récit évoque les insulaires avec des termes illustrant le mythe du bon sauvage.

Le bon sauvage sortait des mains de la Nature ; on pouvait le rencontrer encore, tel qu'il était au commencement du monde, dans des régions difficilement accessibles où de jour en jour, on voulait, hélas ! lui imposer les coutumes absurdes des Européens¹⁵⁸.

Les navigateurs voient les insulaires à travers le mythe du bon sauvage et véhiculent cette vision à travers leurs récits. Ainsi elle est propagée de récits en récits et restent dans l'imaginaire des voyageurs et de ce qu'ils attendent en visitant ces îles. A la fin du XVIIIe siècle, se développe « une autre tendance capable d'éclipser le "mythe du bon

¹⁵⁴ Vibart, *op.cit.*, p. 130.

¹⁵⁵ Vivez, *Journal*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 241.

¹⁵⁶ Bougainville, *Voyage*, p. 122.

¹⁵⁷ Vibard, *op.cit.*, p. 87.

¹⁵⁸ Marchant, *op.cit.*, p. 358.

sauvage"¹⁵⁹ ». Avec le succès de la Révolution américaine, il ne paraît plus indispensable de retourner à l'état primitif pour retrouver la pureté et le bonheur. Cette Révolution montre qu'il est possible de « rénover les nations civilisées¹⁶⁰ ». Les débuts de ce nouveau pays ne font que renforcer « cette opinion qui permettait de concilier à la fois la conscience de l'insuffisance de la civilisation européenne et les doutes que l'on pouvait éprouver en voyant les pauvres moyens des peuples sauvages¹⁶¹. » Bien que la civilisation européenne soit critiquée, la vie des peuples sauvages ne paraît pas être la meilleure qui soit, comme on le pensait précédemment. Les voyageurs s'interrogent sur cet état de nature qui aurait dû être la situation idéale mais qui montre la pauvreté des moyens de certains peuples et leurs difficultés à se nourrir. La situation du bon sauvage ne semble alors pas la meilleure. L'un des autres mythes qui concerne le Pacifique est celui de la terre australe.

Le mythe de la terre australe

C'est dans le Pacifique au début du XVIIIe siècle que résident les énigmes géographiques les plus irritantes. Trois ouvrages français développent avec succès l'idée au milieu du siècle d'un continent austral qui serait le contrepoint de l'Asie: *La Théorie de la terre* de Buffon (1749), la *Lettre sur le progrès des sciences* à Frédéric II (1752), de Maupertuis (1698-1759) président de l'Académie des sciences de Berlin à partir de 1745, et *l'Histoire des navigations aux terres australes*, du président de Brosses (1756). « La théorie des terres australes est issue des spéculations des géographes de l'Antiquité sur l'*Antichtone*, vaste continent de l'hémisphère sud faisant contrepoint aux terres boréales¹⁶². » Peu à peu avec les découvertes qui se succèdent et la connaissance plus grande de l'Océan Pacifique, ce mythe s'amenuise.

Les trois principaux ouvrages

La controverse du continent austral suscite les réactions des meilleurs naturalistes et géographes, Buffon, Maupertuis et le président de Brosses formeront vers le milieu du XVIIIe siècle, une véritable « école polaire » dont les travaux n'auront pas une mince influence sur les grandes circumnavigations de la période suivante.

La théorie de Buffon

Buffon écrit sa *Théorie de la Terre* en 1749. Le fait que l'inventaire géographique du monde soit encore inachevé le choque.

¹⁵⁹ Richard Hélène, *Le Voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse, une grande expédition scientifique au temps de la Révolution française*, préf. de Michel Mollat du Jourdin, Paris, CTHS, 1986, p. 134.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² Broc, *op.cit.*, p. 173.

Presque toutes les terres qui sont du côté du pôle antarctique, nous sont inconnues : on sait seulement qu'il y en a, et qu'elles sont séparées de tous les autres continents par l'océan... La découverte de ces terres australes serait un grand objet de curiosité et pourrait être utile... et il est fâcheux que les navigateurs qui ont voulu tenter cette découverte en différents temps, aient presque toujours été arrêtés par les glaces¹⁶³.

Il préconise de passer par la mer Pacifique en partant de la côte du Chili et de traverser cette mer sous le 50° degré de latitude sud. Ce qui reste à connaître « du côté du pôle austral est si considérable qu'on peut, sans se tromper, l'évaluer à plus d'un quart de la superficie du globe, en sorte qu'il peut y avoir dans ces climats un continent terrestre aussi grand que l'Europe, l'Asie et l'Afrique prises toutes trois ensemble¹⁶⁴. » Buffon est intrigué par la dissymétrie climatique entre les deux hémisphères et par l'extension des glaces marines. Il va inciter les expéditions à rechercher le passage par la côte du Chili et à bien entendu des traces du continent austral.

L'une des autres spéculations de Buffon concerne les populations vivantes sur cette terre australe. Il affirme que « dans l'intérieur des terres australes on trouverait des hommes réunis en société dans les contrées élevées, d'où ces grands fleuves qui amènent à la mer ces glaces prodigieuses tirent leur source¹⁶⁵. » Selon Roland Mousnier, Buffon crée l'anthropologie et la géographie humaine¹⁶⁶. Les spéculations qu'il émet concernant les populations des terres australes l'amène à étudier l'homme comme une espèce et non comme un individu. Dans son *Histoire naturelle de l'homme*, il affirme l'unité de l'espèce humaine. « Deux espèces différentes donnent des rejetons stériles ; or, tous les rejetons humains sont féconds. Donc, l'homme forme une espèce qui a des variétés, les races, différentes à cause du climat, de la nourriture, de la manière de vivre¹⁶⁷. » Selon sa théorie, l'homme blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, rouge en Amérique n'est que le même homme teint de la couleur du climat. L'œuvre de Buffon incite les voyageurs à sillonner l'océan à la recherche de la terre australe. Ils ne vont pas découvrir le continent austral mais des îles peuplées d'individus divers. Sa théorie sur les populations en tant qu'espèces montre un changement dans l'étude des hommes. Peu à peu la vision de l'homme change ainsi que la manière de l'étudier, on observe les débuts de l'anthropologie qui met l'homme au centre de l'étude.

La vision de Maupertuis

Maupertuis dresse un catalogue des énigmes à résoudre, depuis l'existence des géants patagons jusqu'à la connaissance de l'intérieur de l'Afrique. Découvertes de terres nouvelles, commerce des épices, recherche ethnologique, Maupertuis trace le programme que Bougainville s'efforcera de réaliser. Pourtant, le problème qui lui paraît le plus urgent à résoudre est celui du continent austral et son corollaire, le passage du Nord-Ouest. « Comme la plupart de ses contemporains, comme Buffon notamment,

¹⁶³ Buffon Georges-Louis Leclerc, comte de, *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, impr. royale, 1749-1789, p. 212-213.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 213.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 220.

¹⁶⁶ Mousnier Roland, *Le XVIIIe siècle : l'époque des Lumières : 1715-1815*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, p. 58.

¹⁶⁷ *Ibid.*

Maupertuis croit à l'existence d'une mer libre au pôle nord, et affirme : « ce serait par le pôle même qu'il faudrait tenter le passage¹⁶⁸. »

En résumant les navigations faites dans l'hémisphère sud depuis Gonneville jusqu'à Lozier-Bouvet, Maupertuis conclut à l'existence d'un cinquième continent plus étendu que les quatre autres. Selon lui si on ne l'a point encore trouvé, c'est qu'on le rechercherait entre l'Amérique et l'Afrique alors qu'il est situé de toute évidence à l'est du Cap de Bonne-Espérance. Là encore, il encourage les voyageurs à rechercher le passage au nord qui vérifierait sa théorie.

Les idées du président de Brosses

Selon Jean-Etienne Martin-Allanic, de Brosses s'inspire de Maupertuis pour exposer la question du continent austral et de son utilité à l'Europe¹⁶⁹. Dans son *Histoire des Navigations aux Terres Australes*(1756), le président de Brosses donne une définition que ce qu'il entend par terres australes en s'appuyant sur les théories de Buffon et Maupertuis.

J'appelle Terres Australes tout ce qui est au-delà des trois pointes méridionales du monde connu... c'est-à-dire au-delà du Cap de Bonne Espérance, des îles Moluques et Célèbes et du Détroit de Magellan... Il n'est pas possible qu'il n'y ait dans une si vaste plage quelque immense continent de terre solide...capable de tenir le globe en équilibre sans sa rotation et de servir de contrepoids à la masse d'Asie Septentrionale¹⁷⁰.

Le mythe scientifique d'un continent faisant contrepoids aux terres de l'hémisphère nord et s'alignant sur celles situées au sud de l'équateur n'était pas sans crédit auprès d'une communauté de « savants ». De Brosses reprend alors le raisonnement de Buffon et de Buache : « L'eau des glaces que l'on trouve en mer est douce », donc ces glaces sont apportées par des cours d'eau et « ces vastes fleuves supposent eux-mêmes un vaste continent qu'ils ont parcouru avant de se rendre à la mer¹⁷¹... » De Brosses propose également de diviser le monde austral en trois parties :

L'une dans l'Océan des Indes, au sud de l'Asie, que j'appellerai pour cette raison Australasie, L'autre dans la mer du Nord (Atlantique) que je nommerai Magellanique... Je comprends dans la troisième tout ce que contient le vaste Océan Pacifique, et je donnerai à celle-ci le nom de Polynésie¹⁷².

De Brosses s'inspire de Maupertuis et cherche à intéresser les souverains. Il recommandait de doter les expéditions d'une équipe scientifique comprenant :

¹⁶⁸ Broc, *op.cit.*, p. 179.

¹⁶⁹ Martin-Allanic Jean-Etienne, *Bougainville, navigateur et les découvertes de son temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 49.

¹⁷⁰ Brosses Charles de, *Histoire des navigations aux terres australes. contenant ce qu'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour*, Paris, Durand, 1756, tome I, p. 13.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 61.

¹⁷² *Ibid.*, p. 80.

Quelques personnes capables de lever des cartes géographiques, d'observer les éclipses, de mesurer avec le baromètre la hauteur de la cime des montagnes sur le niveau de la mer, de connaître les plantes, de peindre les objets d'histoire naturelle ou même d'empailler et de faire sécher les oiseaux, animaux, les feuilles et les fleurs¹⁷³.

Il met en avant une ébauche de programme scientifique et montre l'importance de la présence de tels spécialistes sur les bateaux. On retrouve des similitudes entre ces trois ouvrages, d'ailleurs écrits par trois personnes se connaissant et entretenant des liens d'amitié. Ces ouvrages font état des deux grandes préoccupations géographiques de la seconde moitié du XVIIIe siècle, le passage au nord et le continent austral. Les voyageurs vont sillonner le Pacifique à la recherche de cette terre.

La fin du continent austral

Les Terres Australes dont tout le monde parle et que personne n'a vu échauffent particulièrement les imaginations. « Le délire imaginatif atteint son point culminant avec la *Terre Australe connue* de Gabriel de Foigny (1676), qui devient en 1705 les *Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la Terre Australe*, et sera réédité jusqu'à la fin du XVIIIe siècle¹⁷⁴. »

L'hémisphère sud est sur les cartes occupées par un immense continent aux contours dessinés à traits hâtifs, à partir de quelques côtes aperçues. « L'océan Pacifique est peuplé d'îles innombrables, une fois repérées et jamais retrouvées ou plusieurs fois découvertes sous une position et un nom différent. Il fallait pour que soit possible l'exploration géographique des mers australes, de radicales innovations¹⁷⁵. » Les navigateurs des mers du Sud sont en quête d'un vaste continent. Plus il y aura d'îles, plus ce continent aura quelque chance d'être découvert. C'est comme si l'addition des îles conquises, par leur nombre, devait nécessairement témoigner pour l'unité d'un continent ignoré. Les preuves de l'existence d'un continent austral s'amenuisent au fil des documents rapportés des différentes missions. Le fait de quadriller l'océan Pacifique et de découvrir les diverses îles réduit l'espoir de découvrir la terre australe. « La chasse au continent donnait naissance au continent par défaut des îles, un continent de mer, une Océanie, une Micronésie. Parcelles et présages, les îles sont le détachement du continent invisible¹⁷⁶. » Le mythe du continent austral s'effondre à la découverte des multiples îles et des peuples aux origines divers qui les habitent. Malgré la déception de ne pas rapporter la possession de terres nouvelles, les explorateurs ramènent « une moisson de graines et de plantes, une image achevée du globe et la fin de quelques mythes – celui des terres australes et celui du bon sauvages¹⁷⁷. » La fin du continent austral ne signifie pas la fin des explorations. Les buts vont être différents et concerner la faune, la flore, le peuplement des îles et leurs ressources.

¹⁷³ *Ibid*, p. 392.

¹⁷⁴ *Ibid*, p. 259.

¹⁷⁵ Vovelle, *op.cit*, p. 299.

¹⁷⁶ Fougère, *op.cit*, p. 158.

¹⁷⁷ Vovelle, *op.cit*, p. 285.

Les navigateurs, lorsqu'ils abordent les îles du Pacifique ont en tête un schéma de pensée spécifique. Ils connaissent les théories et les pensées des Lumières. Parmi elles, trois principaux mythes existent et influencent le comportement des navigateurs. Que ce soit le mythe de l'Eden, du bon sauvage ou du continent austral, ils vont tous être détruits au fur et à mesure des voyages à travers le Pacifique. Les premières expéditions étaient assez utopiques et nouvelles mais plus elles se multiplient et plus le sentiment envers les îles et leurs populations changent pour devenir plus méfiante et réaliste.

Chapitre 5 – l’utopie des premières expéditions

Lors de la reprise des expéditions au milieu du XVIII^e siècle, les navigateurs sont à la recherche de l’Eden, du bon sauvage et du continent austral. C’est avec ces idées que les voyageurs vont explorer le Pacifique. Ils vont tenter de conforter leurs utopies à leurs découvertes malgré une réalité bien différente. Les expéditions de Pierre Sonnerat et de Bougainville sont les premières de cette époque et on y décèle une certaine utopie qui aura disparu après.

L’expédition de Sonnerat

Pierre Sonnerat se rend à l’île de France en 1768 pour rejoindre Poivre qui exerce les fonctions d’intendant. Il y retrouve Commerson, avec qui il va voyager pendant trois ans dans les îles de France, de Bourbon, de Madagascar, etc. Poivre fait partir dans les mers de Moluques une expédition chargée d’en rapporter des arbres à épices. Sonnerat participe à cette expédition et revient en France en 1774.

Une expédition scientifique

Pierre Sonnerat décrit son expédition dans l’ouvrage *Voyage à la Nouvelle Guinée*, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l’histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal qui date de 1776. Comme l’intitulé l’indique, ce naturaliste, neveu de Pierre Poivre, s’attache surtout à décrire la faune et la flore qu’il rencontre au cours de son voyage, notamment aux Moluques et à Manille. Il laisse de nombreux croquis, environ cent vingt figures représentant pour la plupart la flore et la faune encore peu connue voire inconnue de ces îles. Dans son ouvrage, il met l’accent sur ses découvertes et ses explorations. Son journal de bord est surtout porté sur la faune et la flore, malgré quelques éléments concernant les indigènes qu’il rencontre. Sonnerat revient en France en 1774 rapportant une riche collection d’histoire naturelle qu’il dépose au cabinet du roi. Son expédition date de 1769-1772 et il n’en évoque pas la préparation. N’étant pas le chef de cette expédition il n’accorde pas beaucoup d’intérêt aux préparatifs matériels et ne les cite pas. Il rappelle surtout la partie qui l’intéresse directement pour son étude c’est à dire l’histoire naturelle. Ce naturaliste s’intéresse surtout aux plantes et animaux qu’il rencontre mais on observe les débuts d’un mouvement qui s’amplifiera par la suite, la découverte des populations. Même si les insulaires ne constituent pas sa priorité, il décrit les indigènes de Nouvelle-Guinée et donne son opinion.

Les prémices de l’anthropologie

Pierre Sonnerat de par sa formation de naturaliste ne s’attache pas forcément à décrire les populations qu’il rencontre et à essayer de les comprendre. Cependant, on remarque les débuts de ce que sera l’anthropologie à travers son ouvrage. Il fait des

remarques sur les Papous, qui habitent les îles voisines de la Nouvelle Guinée et la Nouvelle Guinée même. Il emploie des termes assez négatifs tels que « hideux » ou « effrayant ». Sa description reste assez brève, une page à peu près, si on la compare aux longues descriptions que fera Bougainville ou La Pérouse. Il n'essaye pas d'être neutre mais apporte un jugement dans sa description.

Qu'on se représente des hommes robustes, d'un noir luisant, et dont la peau est cependant âpre et rude, la plupart défigurés par des taches à la peau, [...] qu'on se les peigne avec des yeux fort grands, un nez écrasé, une bouche excessivement fendue, les lèvres, surtout la supérieure, très renflée, les cheveux crépus, d'un noir brillant ou d'un roux ardent. Le caractère de ces sauvages répond à leur extérieur ; ils sont braves, ils aiment la guerre, ils sont cruels, méfiants, de mauvaise foi¹⁷⁸.

Cette description met en avant les aspects spécifiques de ce peuple dans un registre assez négatif. Ce qui retient spécialement l'attention de Sonnerat est l'abondance et la variété des plantes que les indigènes lui proposent, « la nature a placé les productions les plus rares, les plus précieuses, les plus singulières, les plus brillantes, à en juger par le petit nombre de celles que ces mêmes hommes nous offriront¹⁷⁹. » Malgré quelques descriptions des insulaires, on remarque que ce n'est pas l'essentiel de son étude. Il s'intéresse surtout à la flore et la faune, son principal objet d'étude.

Lors de son passage aux Moluques, il procède de même, il propose une courte description des caractéristiques physiques des Moluquois pour passer ensuite à son sujet de prédilection la nature : « le terrain qu'ils habitent paraît fertile, mais ils ne le cultivent pas, et ne vivent que de sagou, ils le recueillent dans deux des îles de leur archipel, dans lesquelles l'arbre dont ils le tirent croit en grande quantité, et sans culture¹⁸⁰. » Il est vrai que son sujet de prédilection est la nature, mais en ce qui concerne les Moluquois, ses remarques sont plus complètes. Il expose ce qu'il pense avoir compris de la religion des insulaires et de leurs habitudes vestimentaires. Cependant, il est étonnant qu'il ait pu en venir à de telles conclusions aussi rapidement et pendant un passage aussi court dans ces îles.

La religion des Moluquois est un mélange de Mahométisme et de la Loi des Brahmanes. [...] Il n'y a que les femmes et les prêtres qui portent des vêtements. Les hommes ne se couvrent que la tête avec un chapeau peint de diverses couleurs, et fait de feuilles de latanier ; ils ont d'ailleurs tout le corps nu ; ils portent cependant une pagne étroite par pudeur, et des manilles aux bras pour ornements¹⁸¹.

Un autre domaine important attire son attention, l'armement des indigènes. « Leurs armes sont l'arc et les flèches, le carquois et le bouclier¹⁸². » Il indique les matériaux utilisés pour les fabriquer. Son raisonnement est celui d'un amateur d'histoire naturelle qui s'intéresse également aux populations et à leur existence. Il les décrit physiquement, tente de comprendre leur religion et leurs règles vestimentaires. Enfin, il s'intéresse à

¹⁷⁸ Sonnerat Pierre, *Voyage à la Nouvelle Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal...enrichi de 120 figures en taille douce*, Paris, Ruault, 1776, p. 153.

¹⁷⁹ *Ibid.*

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 185.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 185-186.

¹⁸² *Ibid.*, p. 186.

leurs moyens de défense et d'attaque. Avec un passage sur leur art de la navigation, il a pratiquement fait le tour de ce qu'il pouvait savoir de ce peuple. Sonnerat, lors de son expédition en Nouvelle-Guinée effectue un voyage scientifique avant mais il ne peut s'empêcher de s'intéresser aux populations qu'il voit et une part est donnée à l'anthropologie. On remarque les prémices de cette science à travers sa description des populations et de leurs habitudes. Cependant, ses observations sont partiales et manquent de neutralité. Dans le cas de Bougainville, les mêmes traits reviennent.

L'expédition de Bougainville

L'expédition de Bougainville se déroule de 1766 à 1769. Son expédition avait divers buts qu'il ne réussira pas à atteindre. Ainsi, lors de la découverte de la Nouvelle Cythère, Bougainville tente de se rattraper en amassant le plus de connaissances possible sur ce peuple et son île.

La découverte d'une île paradisiaque

L'île d'Akiaki est la première île polynésienne côtoyée par Bougainville. L'île est d'abord vue comme un rafraîchissement après des semaines en mer sans escale. Lorsque Bougainville arrive à Tahiti, l'équipage est fatigué et le manque d'eau et de nourriture saine commence à se faire sentir. La vue de cette île arrive à point pour ces hommes fatigués et affamés. Ainsi, le long des récits, on note la sorte d'euphorie qui les entoure lorsqu'ils découvrent l'île, ses habitants et surtout ses ressources. Bougainville utilise des termes assez représentatifs de son admiration pour cette île et ses habitants. Il est dans le registre mythologique avec cette scène pastorale.

Un Indien couché sous un arbre nous a offert le gazon qui lui servoit de siège, s'est penché vers nous et d'un air tendre, aux accords d'une flûte à trois trous dans laquelle un autre indien souffloit avec le nez, il nous a chanté lentement une chanson sans doute anacréontique, scène charmante et digne du pinceau de Boucher¹⁸³.

Il semble décrire un monde idyllique. Bougainville fait des références à Vénus, il compare les femmes à des déesses. Il est dans l'utopie jusqu'au nom, Nouvelle Cythère, qu'il donne à cette île. C'est ainsi qu'il dit lorsqu'il quitte cette île : « Je ne me rappellerai jamais sans délices le peu d'instans que j'ai passé au milieu de vous et, tant que je vivrai, je célébrerai l'heureuse ilse de Cythère. C'est la véritable *Eutopie*¹⁸⁴. » Bougainville ne cesse de voir en Tahiti, un paradis. Il lui rend hommage à plusieurs reprises. « Je ne sourois quitter cette île fortunée sans renouveler ici les éloges que j'en ai déjà faits. La nature l'a placée dans le plus beau climat de l'univers, embellie des plus riants aspects, enrichie de tous ses dons, couverte d'habitants beaux, grands forts¹⁸⁵. » Le fait d'avoir été en mer de longs mois sans rencontrer une île accueillante où ils pouvaient s'arrêter assez longtemps pour faire leurs provisions et se reposer a faussé leur

¹⁸³ Bougainville, *Journal*, p. 316.

¹⁸⁴ *Ibid*, p. 328.

¹⁸⁵ *Ibid*, p. 326.

représentation. De ce fait, les navigateurs ont vu en Tahiti un endroit paradisiaque. Ils n'en ont vu que le côté édénique et non la réalité qui pouvait faire écrouler leur mythe et sa portée.

Les auteurs des diverses relations s'attachent à décrire les Polynésiens et on retrouve le même sentiment utopique. La plupart mentionnent leur attitude hostile à l'exception de Nassau-Siegen qui décrit des "Indiens" de pastorale. Il écrit rétrospectivement et est manifestement influencés par le souvenir de Tahiti. Il y a en effet, dans les relations "tardives" écrites après le voyage, des tentatives d'interprétation de l'attitude des insulaires. On y décèle l'influence rétrospective de l'escale tahitienne et de ce fait une divergence avec les récits des autres auteurs. La réécriture de Bougainville n'échappe pas non plus à l'éblouissement tahitien, même si cela ne va pas jusqu'à "pacifier" les sauvages. « L'épisode d'Akiaki a peut être jeté le ferment de l'idéalisation de Tahiti¹⁸⁶. » Bougainville et Caro s'étonnaient qu'une si petite île soit peuplée. On observe un questionnement sur le peuplement de ces îles. Akiaki n'est pas nécessairement le foyer d'une humanité native mais un des lieux de passage des humains. La petitesse de l'île qui ne semble pas viable rend impossible l'émergence d'une humanité. L'hypothèse envisagée est la robinsonnade, qui expliquerait que le peuple Tahitien ressemble autant aux Européens. Les voyageurs pensent à cette hypothèse car elle leur permettrait d'expliquer la ressemblance des Tahitiens aux Européens. Ils ont du mal à imaginer qu'un peuple aussi proche des Européens n'ait pas les mêmes origines qu'eux. Les premiers échanges avec les indigènes montrent bien à quel point l'aspect mythique est présent dans les représentations des voyageurs.

Les premiers échanges avec le « bon sauvage »

Les premiers échanges avec les indigènes sont positifs pour tous les navigateurs. Bougainville et ses marins sont accueillis chaleureusement par les indigènes. « Plus de cent pirogues, de grandeurs différentes mais toutes à balancier, sont venues autour des navires. Plusieurs ont mis à bord avec des démonstrations d'amitié, portant toutes des branches d'arbres, symbole de paix¹⁸⁷. » Ils sont accueillis avec des messages de paix et d'amitié. Ils pensent donc être dans une relative sécurité face aux insulaires. Les premiers échanges qu'ils ont avec les indigènes concernent la plupart du temps des échanges alimentaires. Les insulaires s'approchent des vaisseaux avec leurs pirogues et échangent des animaux ou des fruits contre des bagatelles.

Une des grandes pirogues, qui nous a abordé à la voile et à la rame, contenant douze hommes dont un remarquable par sa chevelure énorme hérissée en rayon, nous a présenté un petit cochon avec plusieurs fruits, savoir cocos et bananes. On les a troqués pour des bagatelles¹⁸⁸.

Bougainville remarque que les insulaires sont de fins commerçants et de bonne foi. Il précise que ceux-ci ne sont pas étonnés de les voir. L'attitude des indigènes habitués au commerce, leurs geste d'amitié ainsi que leur confiance à approcher des bateaux montre

¹⁸⁶ Le Goff Jean Pascal, « Les fleurs d'Akiaki : un épisode du journal de Bougainville » in *Dix-Huitième siècle, Voyager, explorer*, n°22, 1990, p. 176.

¹⁸⁷ *Ibid*, p. 311.

¹⁸⁸ *Ibid*.

bien que ce n'est pas la première fois qu'ils voient des Européens et qu'ils échangent avec eux. Ce que Bougainville ignore c'est que dix mois plus tôt Wallis a séjourné sur cette île et que Mendana, Quiros, Le Maire et Schouten, Roggewen ont déjà touchés certaines îles des Tuamotu. Ainsi l'accueil des indigènes vient du fait qu'ils ont déjà été dans cette situation et savent comment se comporter.

Une des autres particularités de l'accueil des insulaires, qui a fait la renommée de Tahiti est le fait que certaines femmes échangeaient des clous contre certaines faveurs. « Il est venu dans une des pirogues une jeune et jolie fille presque nue, qui montait son sexe pour des petits clouds¹⁸⁹. » Ce genre d'échanges cités par Bougainville ou ses compagnons mérite d'être nuancé. On peut se demander quelle est la part de vérité dans ces anecdotes et dans quelle mesure les représentations symboliques des voyageurs contribuent à forger cette image. Malgré un premier contact encourageant, les voyageurs doivent faire face à quelques problèmes qui nuancent l'aura mythique qui entoure cette escale.

Des contacts quelques fois plus difficiles à établir

Les navigateurs ont eu un premier contact assez favorable avec les indigènes, néanmoins ces contacts heureux sont à nuancer. Lorsque les navigateurs s'approchent de l'île d'Akiaki, ils la croient inhabitée, mais désirent s'y arrêter pour chercher du bois, quelques fruits et peut être de l'eau. Devant l'impossibilité de mouiller, ils continuent leur route, lorsqu'ils remarquent des indigènes sur l'île. « Les hommes étoient rentrés dans le bois et bientôt après, ils en sont sortis au nombre de 15 avec de très longs bâtons à la main qu'ils sont venus brandiller au bord de la mer et après cette parade ils se sont retirés sous les arbres où de l'Étoile, on a distingué quelques cabanes¹⁹⁰. » Ces hommes contrairement aux Tahitiens ne sont pas venus les accueillir avec des vivres mais avec des armes. Ils ne se sont donc pas plus approchés de cette île inhospitalière. On peut penser que ces hommes leur ont fait des signes hostiles en brandissant leurs armes mais on peut également formuler l'hypothèse qu'ils voulaient se montrer et faisaient juste des signes pour se faire voir ou pour leur dire de s'approcher. A la distance où se trouvaient les bateaux, leur jugement ne peut être sans appel. La possibilité qu'ils se soient trompé sur les intentions de ces hommes existe.

Aux Nouvelles Hébrides, l'expédition doit faire face à la méfiance des insulaires. Les voyageurs vont à terre faire des provisions et les insulaires tentent de les en empêcher. « M. le chevalier de Kervé qui commandoit la descente m'a dit qu'un grand nombre d'insulaires, l'arc bandé et la flèche présentée, avoient voulu s'opposer au débarquement. Il l'a exécuté malgré leurs menaces et a pris poste à l'entrée du bois¹⁹¹. » On remarque que les Indiens ne sont pas difficiles et sont conciliants car Bougainville continue ainsi : « pour des morceaux d'étoffe rouge, les Indiens ont aidé à porter le bois dans les bateaux. Un détachement a été aussi chargé des fruits¹⁹². » Les indigènes qui ne connaissent pas les intentions des marins peuvent se montrer réfractaires mais de manière générale ils coopèrent avec les voyageurs. Les voyageurs s'attendent à être reçu

¹⁸⁹ *Ibid.*

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 305.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 344.

¹⁹² *Ibid.*

par les indigènes et ne pensent pas qu'ils peuvent être vu comme une menace. Ils ne se mettent pas à la place des indigènes pour tenter de comprendre leur méfiance et leur hésitation.

Le lieutenant de vaisseau Caro relate également une anecdote sur une attaque des indigènes qu'ils ont subi. Il cherche à montrer la férocité des insulaires qu'il nomme Sauvages.

Quand les Sauvages se sont trouvés assez près pour attaquer nos bateaux, ils se sont mis à faire des hurlements horribles et leurs jeter des flèches et des pierres. Aussitôt nos bateaux ont fait feu de leurs espingolle et fusils. Au premier feu, ils se sont tous mis en déroute et se sont jetés de leurs pirogues dans la mer. Nos bateaux les voyant tous en désordre leur ont donné la chasse et les ont obligé d'abandonner leurs pirogues. [...] On a trouvé dans une des pirogues une mâchoire d'homme garnie de beaucoup de coquillages que l'on croit un fétiche. Je crois que ces sauvages sont anthropophages¹⁹³.

Caro à travers cette anecdote émet l'hypothèse que ces sauvages soient anthropophages. Il n'a pratiquement rien pour l'affirmer mais tente de comprendre le comportement de ces insulaires et d'analyser leur attitude. Il pense avoir trouvé l'explication en indiquant qu'ils sont anthropophages. Ce genre de jugement hâtif contribue à véhiculer des idées fausses qui peuvent induire en erreur les futurs voyageurs s'ils lisent ce récit pour se préparer. Les voyageurs se basent sur peu de renseignement pour émettre leurs hypothèses et ainsi peuvent émettre des idées fausses.

D'autres incidents plus importants se produisent. Lors de son passage dans les îles Salomon, une expédition à terre est attaquée. Près de 150 hommes armés de lances, d'arcs, de flèches et de boucliers sur des pirogues ont investi les deux bateaux. Les marins ont tiré pour leur faire peur.

Les Indiens ont fait bonne contenance quelques instants mais bientôt la déroute a été complète, plusieurs se jettant à la mer pour se sauver dans les bois. Leur audace, l'usage de porter des armes offensives et défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Il est donc de la constitution de l'homme de naître ennemi de son semblable. Au reste nous observons que les nègres sont beaucoup plus méchants que les Indiens dont la couleur approche de la blanche. On a trouvé dans un des canots de ceux-ci, une mâchoire d'homme à demi grillée¹⁹⁴.

Bougainville ne suggère pas contrairement à Caro qu'ils sont anthropophages mais sa phrase semble rester en suspend. Il le suppose sans le dire. Il évoque également une différence entre les races. Les voyageurs d'identifie plus facilement aux Tahitiens du fait de leur ressemblance avec les Européens. Les premières expéditions donnent le "la" pour les expéditions qui vont leur succéder. Les récits de ces voyages vont faire connaître à l'Europe le mythe de Tahiti et vont encourager la découverte de l'Autre.

¹⁹³ Caro Louis, *Journal du Voyage de tour du monde fait par le S. Caro, lieutenant des vaisseaux de la Compagnie des Indes, embarqué sur la flûte du roi l'Etoile, commandée par M/ Giraudais, capitaine de brulot sous les ordres de M. de Bougainville, commandant de la flutte le Boudeuse, in Taillemite Etienne, Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 344.*

¹⁹⁴ Bougainville, *Journal*, p. 367.

Les conséquences de ces expéditions

Les premières expéditions dans le Pacifique ont eu des répercussions sur la perception des îles par les Européens. Mais les conséquences se font également sentir au sein des peuples de ces îles.

Création du mythe de Tahiti

C'est suite au voyage de Bougainville que le mythe de Tahiti se crée. Il prend son essor avec la lecture de son *Voyage* qui vante les mérites de ce peuple vivant en parfaite harmonie. L'un des éléments qui permet au mythe de se créer est l'aspect physique des Tahitiens. Contrairement aux peuples mélanésiens, les Tahitiens ressemblent aux Européens, ils ont la peau blanche comme eux. Le physique des Tahitiens intrigue, ils répondent aux physiques greco-romain¹⁹⁵. Les Européens ne pouvaient s'identifier qu'à un peuple proche d'eux physiquement et non à un peuple de race noire. D'ailleurs, le mythe est beaucoup moins présent au sein des autres îles du Pacifique.

Le fait que les Tahitiens n'aient pas peur de s'approcher des navires et même d'y monter apporte encore au mythe. Une des anecdotes qui marque le plus l'imaginaire européens commence de cette façon. Fesche décrit le premier contact avec les insulaires à Tahiti, « une des insulaires monte à bord accompagné d'un vieillard et de plusieurs de ses compatriotes¹⁹⁶. » Cette anecdote renferme tous les symboles qui ont participé à l'élaboration du mythe de Tahiti. On peut faire un parallèle entre la mythologie païenne avec l'épisode d'Ulysse aux prises avec les Sirènes¹⁹⁷, et la situation de Bougainville qui doit « contenir ces hommes ensorcelés¹⁹⁸. » Fesche décrit la scène où une jeune insulaire monte sur le bateau. Elle surprend par sa beauté et est qualifiée de « divinité ». C'est cette même scène qui a fait la renommée du *Voyage* de Bougainville.

Plusieurs français gourmet et à qui un jeûne forcé de plusieurs mois donnoit un appétit dévorant s'approchent, regardent, admirent, touchent. Bientôt le voile qui déroboit à leurs yeux les appas qu'une pudeur blâmable sans doute ordonne de cacher, ce voile dis-je est bientôt levé, plus promptement il est vrai par la divinité indienne elle même que par eux, elle suivoit les usages de son pays, usages hélas que la corruption de nos mœurs a détruit chez nous¹⁹⁹.

On peut s'imaginer ce qu'ont dû penser les Français devant à cette jeune fille qui se dévoile à eux. L'absence de « pudeur civilisée²⁰⁰ » pour reprendre les termes d'Eric

¹⁹⁵ Vibart, *op.cit.*, p. 143-144.

¹⁹⁶ Fesche Charles-Félix, *Journal de navigation pour servir à moi Charles-Pierre-Félix Fresche, volontaire sur la frégate du Roy la Boudeuse, commandée par M. le chevalier de Bougainville, capitaine de vaisseaux, armé en partie à Nantes, en partie à Brest dans l'année 1766, ladite frégate montant 26 pièces de canon de 12 et 220 hommes d'équipage destiné pour faire le tour du monde commencé le 4 octobre 1766*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 80.

¹⁹⁷ Fougère Eric, *Les Voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'âge classique et aux lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 166.

¹⁹⁸ Bougainville, *Voyage*, p. 123.

¹⁹⁹ Fesche, *op.cit.*, p. 80.

²⁰⁰ Vibart, *op.cit.*, p. 85-86.

Vibart ajoute à l'aspect mythique de ces insulaires, associés à la figure du « bon sauvage ». Dans les descriptions des femmes nues, on peut voir la situation d'un état de nature innocent, ou un côté mythique où la nudité signale la pureté. Les relations de voyage insistent sur cet aspect de nature innocente. On peut se demander s'ils préfèrent cacher ce qui s'est passé ou le transformer pour ne pas heurter la sensibilité des lecteurs ou par pudeur et honte.

De même, Commerson loue la beauté des Tahitiennes en les plaçant comme « les rivales des Géorgiennes en beauté, et les sœurs des Grâces toutes nues. Là, ni la honte, ni la pudeur n'exercent point leur tyrannie²⁰¹. » Ainsi, il admire l'absence de pudeur des Tahitiens. Cette pudeur leur permet de conserver leur statut de « bon sauvage » et ajoute à leur aspect mythique. Cet aspect est amplifié par Commerson qui avait donné au départ à Tahiti « le nom d'*Utopie* que Thomas More avait donné à sa république idéale en 1516²⁰². » Il se rend bien compte que c'est la pudeur et la honte qui entravent ses compagnons et les amènent à critiquer les insulaires et à en avoir une opinion plus négative. Ses compagnons s'en rendent peut être également compte mais n'osent pas l'écrire comme le fait Commerson.

Eric Fougère analyse la représentation du mythe de Tahiti au XVIIIe siècle. Pour lui, le mythe de Cythère dont Bougainville a recouvert Tahiti vient du fait que « la préservation de l'intégrité insulaire passe par la mise à distance des corps désirables. » Si le désir est assouvi, le mythe se dissout. En s'offrant, ces femmes ressemblent à toutes les femmes galantes. En se montrant nues, usant uniquement de leur séduction anatomique aussi simple qu'efficace, « elles tranchent tout à coup singulièrement sur leurs pareilles fardées, et réintègrent les codes distinct de la nature. A la fois semblables et différentes, offertes et distantes, les vahinés ont la première place dans la formation du mythe des îles océaniques²⁰³. » Elles représentent la femme idéale, belle et surtout naturelle contrairement aux femmes européennes. Les voyageurs n'ont pas l'habitude de voir de telles femmes et en font leurs « nymphes » ou « Vénus » pour certains.

Le fait que Bougainville ait ramené avec lui un Tahitien participe également au mythe de Tahiti.

L'empressement pour le voir a été vif, curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui livrés à des erreurs de toute espèce, ne voyent que d'après leurs préjugés et décident cependant avec sévérité et sans appel²⁰⁴.

Aotourou est resté onze mois à Paris et allait de salons en salons, à l'opéra et se promenait seul à Paris. Le fait de ramener un authentique sauvage a accrédité le récit de Bougainville et a joué dans l'élaboration du mythe. Pouvoir voir un indigène intéresse fortement la société. Les personnes qui l'approchent perpétuent ainsi l'idée du bon sauvage. A une époque où l'exotisme est à la mode, Aotourou intéresse beaucoup. Les voyageurs vont à la découverte de l'Autre par curiosité et pour tenter de le connaître.

²⁰¹ Commerson, *Post-scriptum*, p. 506.

²⁰² *Ibid*, p. 508.

²⁰³ Fougère, *op.cit*, p. 166.

²⁰⁴ Bougainville, *Voyage*, p. 95.

La découverte de l'Autre

Lorsque les navigateurs arrivent dans les îles du Pacifique, ils ne savent pas quels peuples ils vont découvrir. La rencontre entre les navigateurs et les insulaires impose une réciprocité qui n'est pas évident. Lors des premiers échanges, il faut établir la valeur de l'échange d'après la culture de chacun. Pour les navigateurs le référentiel serait plutôt l'or tandis que les indigènes recherchent des verroteries, des plumes ou des coquillages. L'échange de bien précieux, le don de femmes ou l'échange de noms tissent les relations entre l'explorateur et l'insulaire. Selon André Mary, dans *Le blanc vu d'ailleurs ou l'autre des autres*, l'attitude des Tahitiennes à l'arrivée des navigateurs a une explication culturelle qui ne doit rien au mythe du bon sauvage.

Les belles Tahitiennes qui accueillirent les équipages de marins européens n'étaient pas les prêtresses d'un culte de Vénus ou les ambassadrices d'un peuple de naturels ignorant les artifices de la pudeur ou les perversions de la continence sexuelle ; leurs avances s'inscrivaient dans les relations d'alliance sexuelle et d'amitié que les membres de la société locale avaient coutume de nouer avec des nouveaux venus²⁰⁵.

Ainsi, André Mary explique que les marins deviendront pour la plupart « les *taio* d'un homme du pays, c'est-à-dire leur allié privilégié, avec lequel ils échangeront noms, biens, services, et partageront éventuellement la même descendance²⁰⁶. » Cette interprétation remet en cause le mythe créé par Bougainville et explique la volonté des Tahitiens de s'allier avec les navigateurs de passage.

En ce qui concerne la langue des insulaires, il reste difficile pour les navigateurs de les comprendre. Par exemple, Bougainville pense que les Patagons parlent une langue proche de sons d'animaux. Bien évidemment les Tahitiens sont mieux perçus mais Aotourou, le Tahitien qu'il a ramené en France est critiqué. Après plusieurs mois en France, il ne parle que quelques mots qu'il estropie. Dans son *Voyage*, Bougainville le défend face à ses congénères très critiques envers lui.

Après un séjour de deux ans avec des François, il ne parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le françois ? [...] à la vérité un Italiens, un Anglois, un Allemands pouvoient en un an jargonner passablement le françois ; mais ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre et toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française. ; qu'ainsi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée des l'enfance²⁰⁷.

L'explication donnée par Bougainville révèle d'une incapacité physique dont ne souffraient pas les sauvages de Voltaire (*l'Ingénu*) et Defoe. Celle-ci semble creuser un fossé encore plus infranchissable²⁰⁸. La société parisienne s'attendait certainement à recevoir un sauvage qui ressemble à ceux des livres et qui évoluent comme celui de Voltaire. Ils sont confrontés à une réalité dont ils ne s'attendaient pas et n'ont d'autre

²⁰⁵ Mary André, « Le blanc vu d'ailleurs ou l'autre des autres » in Chevalier Jean-Louis, Colin Mariella et Thomson Ann, *op.cit.*, p. 16.

²⁰⁶ *Ibid.*

²⁰⁷ Bougainville, *Voyage*, p. 97.

²⁰⁸ Mercier-Faivre Anne-Marie, « Le babil des barbares, la langue des sauvages au XVIIIe siècle » in Chevalier Jean-Louis, Colin Mariella et Thomson Ann, *op.cit.*, p. 97.

solution que de l'accepter ou la critiquer. Bougainville tente de défendre le Tahitien :

La langue de Tahiti est douce, harmonieuse et facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration ; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes et d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi, notre Tahitien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale la rendaient inaccessible à ses organes. On eut plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien²⁰⁹.

Malgré les explications de Bougainville, le Tahitien ne fait pas l'unanimité au sien de la société parisienne.

Si les voyageurs découvrent des peuples nouveaux, il en est de même pour les insulaires lorsqu'ils voient des Européens pour la première fois. Il est difficile d'imaginer comment ils étaient vus par les indigènes. Selon Durkheim, le *mana* est la catégorie la plus élémentaire du divin pour les polynésiens²¹⁰. Il fait référence à une chose radicalement autre, innommable et informulable, qui transcende toutes les déterminations et les classements ordinaires et qui incarne le Pouvoir. On sait que les indigènes voient le dieu blanc investi d'une force inconnue tel que le *mana*, avec des composantes inconnues (armes, vêtements, bateaux, animaux...) qui est construite sur l'appréhension des relations mécaniques de cause à effet²¹¹. On peut prendre comme exemple la manière dont les Polynésiens se sont appropriés les haches de fer, qu'ils démanchaient pour fixer la lame à l'aide d'une ligature de coco autour de leur cou. Elle servait de réceptacle au *mana* des dieux. Elle garantissait leur résistance et la qualité de leur tranchant. « On voit comment, du point de vue indigène, l'attribution du statut divin aux Européens n'est pas la conséquence logique d'une force qui s'imposerait d'elle-même, mais que c'est à l'inverse le *mana* dont il est investi qui fait le secret du Pouvoir blanc²¹². » Ce n'est pas la force physique des Européens que les insulaires appréhendaient mais le *mana* dont ils étaient investis. Ces voyages à la découverte de l'Autre intéressent fortement la société comme l'atteste le succès du séjour d'Aotourou à Paris. Ainsi les récits de voyage se diffusent en Europe avec plus ou moins de réussite.

Diffusion en Europe

En Europe, la littérature de voyage dans la première moitié du XVIII^e siècle est riche, diverse et hétérogène. Ce qu'il faut noter sur les voyageurs de cette époque c'est la diversité de leur profil. Malgré le fait qu'ils ne soient jamais très spécialisés, ils s'intéressent à tout que ce soit la botanique, l'histoire, l'astronomie ou les sciences en générale. « L'étude de J.Meyer, *Les Européens et les autres, de Cortès à Washington*, montre que le nombre de récits de voyages ne cesse d'augmenter du XVI^e au XVIII^e siècle et passe de 456 à 5562 ouvrages. » On en trouve, pour cette dernière période, 53% consacrés à l'Europe, pour 13% à l'Asie, 13% à l'Amérique, et seulement 6 à l'Afrique

²⁰⁹ Bougainville, *Voyage*, p. 112-113.

²¹⁰ Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, Paris, Presses universitaires de France, 1979, livre 1, Chap VI, p. 30.

²¹¹ Mary André, « Le blanc vu d'ailleurs ou l'autre des autres » in Chevalier Jean-Louis, Colin Mariella et Thomson Ann, *op.cit.*, p. 18-19.

²¹² *Ibid.*, p. 19.

et 2 à l'Océanie²¹³. Même si les écrits sur l'Océanie restent peu nombreux, le dépaysement qu'ils amènent intéressent les lecteurs. Il est vrai que les œuvres ayant pour scène des pays étrangers se multiplient au XVIII^e siècle. Qu'ils soient réels ou imaginaires les œuvres sont souvent orientales, chinoises, égyptiennes, péruviennes, indiennes ou prétendent l'être²¹⁴. Ces écrits révèlent un besoin de dépaysement. La quête du merveilleux géographique alimente les voyages réels ou imaginaires. Cependant, la recherche de nouveauté ne se cantonne pas aux récits de voyages lointains. Elle touche la littérature française en générale. On peut prendre comme exemple l'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, qui publie entre 1746 et 1759 une collection de voyages en quinze volumes qui rassemble tous les récits de voyages parus jusque-là et qui fait les délices du public. Afin de répondre à l'engouement du public pour les coutumes des gens d'ailleurs, les écrivains multiplient dans leurs œuvres les éléments exotiques. Romans, contes et nouvelles abondent en personnages étrangers auxquels surviennent des aventures curieuses dans des contrées inconnues. Parmi les plus célèbres, on peut citer les *Lettres Persanes* (1721) de Montesquieu, *Le voyage de Gulliver* (1726) de Jonathan Swift, *Candide* (1759) de Voltaire et bien sur le *Supplément au voyage de Bougainville* (1772) de Diderot. Mais au-delà du pittoresque, ces œuvres avaient une visée philosophique. Au siècle des Lumières où se développe la critique des sociétés européennes, les pays exotiques servent à remettre en cause les sociétés européennes sans risquer la censure.

Les relations de voyages issues de journaux de bord ont moins de succès. Ils n'ont pas de visées purement littéraires et touchent un public moins large. Le *Voyage de Bougainville* a été un grand succès littéraire. « On le trouve aussi bien dans la bibliothèque du roi que dans celle de la plupart des philosophes et dans les cabinets de lecture²¹⁵. » Il faut cependant nuancer ce succès puisqu'il reste limité. Aucune mention de Bougainville ou de son voyage n'est faite dans les *Mémoires* de Marmontel, de Mme de Genlis ou de l'abbé Morellet alors que celui-ci s'intéressait fortement aux voyages et avait vu Banks et Solander en Angleterre. Rien non plus ne figure dans les *Souvenirs* de Jacob-Nicolas Moreau, historiographe de France et bibliothécaire de Marie Antoinette, ni dans la *Correspondance littéraire* de Grimm. Quelques allusions au voyage sont faites par Dufort de Cheverny dans ses *Mémoires*, par l'abbé Galiani dans sa correspondance ou par Gudin de La Brunellerie dans son *Essai sur le progrès des arts et de l'esprit humains sous le règne de Louis XV*²¹⁶. En fait deux auteurs seulement consacreront au voyage d'assez copieux commentaires : Bachaumont et Fréron, le premier avec une malveillance et une injustice qui ne se démentiront jamais et le second d'une manière beaucoup plus objective. Il paraît étonnant que le voyage de Bougainville ne soit pas reconnu par les lettrés de l'époque puisque lui même est un mathématicien reconnu. Il ne fait certainement pas l'unanimité et il semblerait que ses détracteurs préférèrent tout simplement ne pas parler de lui et oublier son voyage. Des doutes se portent sur la véracité de sa découverte malgré le fait qu'il ait ramené Aotourou avec lui.

²¹³ Présentation, in Chevalier Jean-Louis, Colin Mariella et Thomson Ann, *op.cit.*

²¹⁴ Mornet Daniel, *La pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1969, p. 73.

²¹⁵ Taillemite, *op.cit.*, p. 114.

²¹⁶ *Ibid.*

Les voyages qui s'effectuent à partir de Bougainville marquent une reprise des grandes traversées du Pacifique. Grace aux progrès faits dans la préparation des traversées et dans la navigation, les voyages sont plus précis et mieux organisés. A travers les récits on remarque que les auteurs font références à des mythes qui guident leur vision des choses. Le Pacifique est le lieu des derniers mythes qui vont bientôt disparaître grâce à une meilleure connaissance de cet océan. Les voyageurs sont intrigués par la découverte de ces nouveaux peuples du Pacifique. Ils vont cependant à leur rencontre avec une vision utopique de ce qu'ils vont découvrir. A travers leurs récits ils véhiculent cette vision faussée des choses. L'exotisme étant à la mode, les écrits se diffusent en Europe, bien que le Pacifique ne soit pas le lieu de prédilection des ouvrages de voyage. Les voyages dans le Pacifique sont les moins nombreux du fait des risques plus grand. Néanmoins il s'agit de l'espace le moins connue au XVIIIe siècle. Cet espace à découvrir est le nouveau lieu des études scientifiques, géographiques mais également anthropologiques. Cette science n'est pas encore définie et les voyageurs opèrent par tâtonnement. Ils font leurs observations sans critères spécifiques et ne suivent pas de méthode. Dans ces conditions pourquoi font-ils ces observations et quelle est leur motivation. Quels aspects retiennent leur attention et pourquoi ?

Partie 3
Le Pacifique, océan et peuples à découvrir

Chapitre 6 – Une diversité de population

La population des îles du Pacifique est diverse et variée. Buffon dans son *Histoire naturelle générale et particulière* caractérise chaque peuple selon sa couleur de peau. Selon ce dernier pour faire l'histoire de l'espèce, il faut connaître des détails particuliers. « La première et la plus remarquable de ces variétés est celle de la couleur, la seconde est celle de la forme et de la grandeur, et la troisième est celle du naturel des différents peuples²¹⁷. » Son étude repose sur ces critères. En suivant les axes d'études de Buffon, nous allons nous intéresser au peuplement des principales îles du Pacifique, mais aussi aux caractéristiques physiques de ces peuples et aux attributs dont ils se parent.

Les peuples des principales îles

Les navigateurs errent dans le Pacifique et rencontrent à peu près les mêmes groupes d'îles. Ils croisent l'île de Pâques, le groupe des îles de la Société, celui des îles des Navigateurs, c'est-à-dire les îles Samoa. Les navigateurs vont également à la découverte de l'Australie et de ses alentours. Chacune de ces îles abrite des populations différentes de par leur physique et leurs origines. Ce sont surtout les îles du triangle polynésien qui sont visitées.

Îles de la Société

Ces îles forment un archipel situé dans le sud de l'océan Pacifique, faisant partie de la Polynésie française²¹⁸. Lorsque Bougainville aborde sur l'île de Tahiti qu'il nomme Nouvelle Cythère, les premiers contacts semblent encourageants. Il découvre les hommes qu'il s'attendait à voir. Le 4 avril 1768, Bougainville navigue le long des côtes tahitiennes. Il découvre un paysage verdoyant et une île accueillante. Il a les mêmes impressions en ce qui concerne les indigènes venus découvrir ces embarcations et les personnes qui y sont. Dans son *Journal*, il note que « plus de cent pirogues, de grandeurs différentes mais toutes à balancier, sont venues autour des navires. Plusieurs ont mis pied à bord avec des démonstrations d'amitié, portant toutes des branches d'arbres, symbole de paix²¹⁹. » De plus il semble faire tout pour que l'accueil des Tahitiens paraisse aux yeux des lecteurs comme la plus simple et la plus amicale possible. Il veut tracer un tableau idyllique de cette escale. Un autre groupe d'île est plusieurs fois visitée par les différents voyageurs, ce sont les îles des Navigateurs.

Îles des Navigateurs

Les îles des Navigateurs sont le nom donné aux îles Samoa par Bougainville. Elles se situent au sud de l'océan Pacifique. Le jeudi 5 mai 1768, Bougainville fait mettre le

²¹⁷ Buffon, *op.cit*, p. 371.

²¹⁸ Carte 7.

²¹⁹ Bougainville, *Journal*, p. 311.

navire en panne pour attendre des pirogues, près de l'île des Navigateurs²²⁰. « Les Indiens ont d'abord été quelques temps à regarder les navires, sans oser s'en approcher. Enfin ils se sont enhardis et nous ont accostés²²¹. » La scène se passe comme si ce sont les Indiens qui découvrent les voyageurs et non l'inverse. Ils les accostent alors que l'on s'attend que ce soit les voyageurs qui arrivent en terres inconnues. Ceux-ci restent dans leurs bateaux et ce sont les insulaires qui viennent à leur rencontre. Les rôles semblent inversés et les voyageurs passifs.

La Pérouse s'est approché de l'archipel des Navigateurs, de Maoua plus précisément, lieu funeste du massacre de de Langle. A proximité de l'île d'Oyolava il aperçoit quelques habitants. « Parvenus à une distance de trois lieux de sa pointe du nord-est, nous fûmes environnés d'une innombrable quantité de pirogues, chargées de fruits à pain, de cocos, de bananes, de cannes à sucre, de pigeons, de poules sultanes, mais de très peu de cochons²²². » La plupart du temps, le premier contact entre les voyageurs et les insulaires consistent en des échanges de nourritures contre du fer, des rassades ou des objets de la vie courante. Ces échanges enchantent les voyageurs qui, fatigués par une longue traversée et le manque de nourriture accueillent ces échanges avec enthousiasme. Il semble que ce soit les indigènes qui viennent en aide aux voyageurs et non ceux-ci qui veulent pourtant apporter leur civilisation aux insulaires. On peut alors se demander qui apporte le plus son aide à l'autre et qui en a le plus besoin. La dernière partie du Pacifique qui fait l'objet de rencontres entre insulaires et voyageurs est l'Australie et ses îles alentours.

L'Australie et ses alentours

L'Australie et ses alentours sont moins visités puisque les voyageurs traversent le plus souvent l'Océan Pacifique en son milieu dans l'espoir de découvrir de nouvelles terres. Les îles rencontrées autour de l'Australie sont les Salomon, la Nouvelle Guinée et le Vanuatu²²³. L'archipel des Salomon est situé dans le sud-ouest de l'océan Pacifique, à l'est de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. Bougainville est passé près de ses côtés en juin 1768. Ce peuple lui laisse un souvenir mitigé puisqu'il écrit dans son *Journal* : « il m'a semblé que leurs dispositions n'étaient point pacifiques. Je crains fort que nous ne soyons obligés de nous faire craindre²²⁴ ». Peu après, l'équipage arrive près de l'île des Archers ou encore île Bouka. Cette île est la Nouvelle-Guinée, située à l'ouest de l'océan Pacifique et au nord de l'Australie. Là encore des indiens sur leurs pirogues sont venus à la rencontre des vaisseaux pour échanger quelques fruits²²⁵. Bougainville est moins enthousiasme en ce qui concerne ces îles. On peut tenter de l'expliquer par la présence d'une population noire, ne ressemblant pas aux Européens comme les Polynésiens. Dans le contexte de traite où se trouvent ces expéditions, les Européens se méfient des populations noires auxquels ils prêtent de mauvaises intentions.

Vivez, le chirurgien de l'Étoile, évoque en détail les indigènes de l'île des Lépreux

²²⁰ Carte 1.

²²¹ Bougainville, *Journal, op.cit*, p. 335.

²²² La Pérouse, *op.cit*, p. 376.

²²³ Carte 2.

²²⁴ Bougainville, *Journal, op.cit*, p. 364.

²²⁵ *Ibid*, p. 369.

c'est-à-dire des Nouvelles Hébrides. Cet archipel mélanésien, maintenant appelé Vanuatu, est situé à l'est de l'Australie, au nord de la Nouvelle-Calédonie, et au sud de l'Archipel des Salomon. Vivez les décrit avec précision et note les quelques accrochages qui se sont produits avec les Sauvages de cette île²²⁶. Là encore, après la mort de Cook dans ces îles, elles vont être synonymes de violence et les voyageurs vont hésiter à s'y aventurer. Les jugements un peu hâtifs que proclament certains auteurs peuvent être néfastes pour une île et ralentir la découverte de cet espace océanique. L'immensité du Pacifique pose un problème lorsqu'il s'agit de retrouver des îles si petites. Les différents voyageurs visitent souvent les mêmes îles ou archipels, déjà marqués sur les cartes même de façon approximatives. Les peuples qui y vivent ont des caractéristiques physiques différentes et intéressantes à étudier et chaque expédition en fait une description précise plus ou moins juste.

Les caractéristiques physiques

Les indigènes des îles du Pacifique ont des caractéristiques différentes selon les îles qu'ils habitent. Alain Huetz de Lempis, dans son ouvrage *L'Océanie française*, explique en détail les divergences qui existent entre les différentes îles. Il retrace les caractéristiques physiques de chaque peuple ainsi que leurs origines. Connaître ces origines permet de mieux comprendre les différences dans les caractéristiques physiques. On peut résumer ces différences en trois parties la couleur de la peau, la stature et les spécificités physiques.

La couleur de la peau

La Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides sont peuplés par la race mélanésienne. Les Mélanésiens sont installés depuis très longtemps dans les îles du Pacifique occidental. Alain Huetz de Lempis précise que les recherches archéologiques donnent déjà des indications de l'ancienneté du peuplement : aux Nouvelles-Hébrides, par exemple, les premières installations dateraient du VII^e siècle av JC. Comme l'indique le nom même de « Mélanésiens », gens de couleur noire, il s'agit d'une population à la peau sombre, mais plutôt d'une couleur chocolat foncé. « Les anthropologues les considèrent comme une des races les plus anciennes qui subsistent à la surface du globe²²⁷. » Ainsi, lorsque le chirurgien Vivez rencontre les habitants de l'île des Lépreux ou Nouvelles-Hébrides sa description n'est pas très flatteuse mais marque le contraste entre les Tahitiens qu'il a vu précédemment et ce peuple. « Ils étaient mulâtres, rougeâtres et fumé, d'une vilaine figure, des cheveux laine rouge, noir et blanc comme les vieux nègres de nos colonies, tous nus à la réserve d'une feuille qui n'est que ce qu'il faut pour couvrir la moitié de leur nudité²²⁸. » Les insulaires des Nouvelles-Hébrides ressemblent aux nègres des colonies selon lui, ce qui rejoint l'analyse d'Alain Huetz de Lempis. Il en est de même pour les indigènes des îles Salomon qui font partie eux aussi des peuples de Mélanésie. Le 30 juin 1768,

²²⁶ Vivez, *op.cit*, p. 254.

²²⁷ Huetz de Lempis Alain, *L'Océanie française*, Paris, PUF, 1975, p. 17.

²²⁸ Vivez, *op.cit*, p. 254.

Bougainville croise ces îles et décrit les insulaires de cette manière : « les Indiens sont absolument noirs, ils ont les cheveux crépus mais longs, quelques uns de couleur rousse²²⁹. » Sa description rejoint celle de Vivez et prouve le réalisme de leur portrait. Même si leurs descriptions sont réalistes, elles sont marquées par le rapprochement que les voyageurs font entre les Mélanésiens et les esclaves des colonies.

La Pérouse a également visité ces îles en 1787, il nous fait part de ses réflexions concernant le peuplement des îles du Pacifique.

Il me paraît démontré que ces différentes nations proviennent de colonies malaises, qui, à des époques extrêmement reculées, firent la conquête de ces îles. Je suis convaincu que les indigènes des Philippines, de Formose, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Bretagne, des Hébrides, des îles des Amis etc... dans l'hémisphère Sud, et ceux des Carolines, des Mariannes, des îles Sandwich, dans l'hémisphère Nord, étaient cette race d'hommes crépus que l'on trouve encore dans l'intérieur de l'île de Luçon et de l'île Formose : ils ne purent être subjugués dans la Nouvelle-Guinée, dans la Nouvelle-Bretagne, aux Hébrides ; mais vaincus dans les îles plus à l'est, trop petites pour qu'ils puissent y trouver une retraite au centre, ils se mêlèrent avec les peuples conquérants et ils en est résulté une race d'hommes très noirs²³⁰ ...

La Pérouse tente de comprendre l'histoire des origines de ces peuples sans pour autant posséder toutes les informations nécessaires pour le faire. Il se base sur ses observations et ses hypothèses et on peut se demander de quelle manière il arrive à ces conclusions aussi précises concernant le peuplement de ces îles.

Les Polynésiens sont très différents d'aspect et d'origine. Ils se seraient installés dans tous les archipels du Pacifique oriental, des Hawaii à la Nouvelle-Zélande, en passant par les îles de la Société. Alain Huetz de Lemps explique en détail le peuplement de la Polynésie. Les Polynésiens (Maoris) se sont établis assez récemment dans ces îles : on estime que les premiers immigrants abordèrent aux Marquises dès le IIe siècle avant notre ère et à Tahiti vers le Ier siècle de notre ère. L'histoire de leurs déplacements, devenue plus ou moins légendaire, a été transmise oralement jusqu'à nos jours. On a beaucoup discuté sur la région d'origine de la race polynésienne. Tous les travaux sérieux s'accordent à considérer que les Polynésiens viennent de l'extrémité sud de l'Asie et ont des rapports étroits avec les populations de race malaise. Après un séjour obscur dans les îles de la Sonde, ils auraient fait peu à peu la conquête des îles du Pacifique central et oriental, en passant par la Micronésie, se mélangeant parfois aux Mélanésiens ou occupant des îles inhabitées jusque-là²³¹. La description des hommes de l'archipel des Navigateurs par La Pérouse, c'est-à-dire des îles Samoa ressemble bien à celle d'Alain Huetz de Lemps. Il décrit leur couleur de peau, qui n'est pas selon lui comme celle des Européens comme a pu le dire Bougainville en parlant des Tahitiens : « la couleur de peau est à peu près celle des Algériens ou des autres peuples de la côte de Barbarie²³². » Ce qui semble particulièrement intéresser les voyageurs c'est de découvrir d'où viennent ces peuples et comment ils y sont arrivés. Les différences qui existent entre les peuples des différentes îles du Pacifique ne fait qu'accroître l'étonnement des voyageurs. Dans chacun des archipels qu'ils croisent, la population est différente du

²²⁹ Bougainville, *Journal*, p. 364.

²³⁰ La Pérouse, *op.cit*, p. 383.

²³¹ Huetz de Lemps Alain, *op.cit*, p. 18.

²³² La Pérouse, *op.cit*, p. 354.

point de vue de la couleur, du physique et des ornements qu'ils portent. Ainsi à travers la couleur de la peau des peuples du Pacifique, il est possible de connaître leur origine et au moins de savoir à quel groupe ils appartiennent. Au XVIII^e siècle, ce qui ajoute à l'imaginaire des Européens ce n'est pas seulement la couleur de la peau des indigènes mais surtout leur stature, si différente de celle des Européens.

La stature

Selon l'imaginaire de l'époque, les peuples inconnus sont très grands, comme dans le mythe des géants patagons. De ce fait les voyageurs vont tenter de mesurer les indigènes qu'ils rencontrent pour démontrer la fausseté ou la véracité de ce jugement. Le langage de Bougainville est empirique lorsqu'il décrit les hommes de Tahiti. « Au reste l'espèce est superbe, communément des hommes de 5 pieds 10 pouces, beaucoup de six, quelques uns les passent. Les figures sont très belles²³³. » Bougainville, ainsi que ses compagnons proposent le même écart lorsqu'ils évoquent la grandeur des Tahitiens, ils leur donnent entre 1m 75 et 1m 80. Après de telles éloges on peut penser que son jugement ne sera plus le même concernant les autres peuples qu'il va rencontrer.

L'archipel des Amis ou îles Tonga fait partie de la Polynésie, La Pérouse ne fait pas de description aussi passionnée que Bougainville concernant Tahiti. Il les décrit d'abord comme bruyants et ajoute quelques éléments sur leur force.

Leurs traits n'avaient aucune expression de férocité, et, ni leur taille, ni la proportion de leurs membres, ni la force présumée de leurs muscles n'auraient pu nous imposer, quand même ils n'eussent pas connu l'effet de nos armes ; leur physique, sans être inférieur au notre, ne paraissait avoir aucun avantage sur celui de nos matelots²³⁴.

Une des préoccupations des voyageurs est la force physique des insulaires. Pour garantir le bon déroulement des rencontres avec les indigènes, ils ont besoin de se montrer plus fort qu'eux pour éviter d'être pris à parti. Ils veulent éviter les affrontements à tous prix pour ne pas avoir à utiliser leurs armes. Cependant, ils désirent également que les insulaires aient conscience de leur force pour qu'ils ne les attaquent pas, comme ça a été le cas pour Marion Dufresne ou Cook. Malgré les représentations mythiques qu'ils ont des peuples sauvages, les voyageurs se méfient de ce qui pourrait arriver.

Bougainville décrit les Indiens des îles des Navigateurs ou Samoa en ces termes : « Ils sont assez grands, quoique plus petits et bien moins beaux que ceux de Cythère²³⁵. » On remarque que sa référence est devenue Tahiti, une île où il n'est resté qu'une dizaine de jours mais qui demeure son idéal dans tous les domaines. Il ne précise pas de quelle île il s'agit, il englobe toutes les îles au sein de l'appellation archipel des Navigateurs. Contrairement à lui, La Pérouse se renseigne auprès des indigènes et nomme les différentes îles de cet archipel. Ainsi il décrit les habitants des deux îles où il s'est arrêté, Maouna et Oyolava. Sur l'île de Maouna, les indigènes ont l'air plus grand que ceux des Nouvelles-Hébrides, « leur taille d'environ cinq pieds dix pouces » soit 1 m 75, même si ces mesures restent subjectives puisque les indigènes ne sont pas toujours

²³³ Bougainville, *Journal*, p. 317.

²³⁴ La Pérouse, *op.cit*, p. 396.

²³⁵ Bougainville, *Journal*, p. 335.

véritablement mesurés. Ce n'est pas seulement leur taille qui impressionne, La Pérouse précise que « leurs membres fortement prononcés et dans des proportions les plus colossales leur donnaient d'eux-mêmes une idée de supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux²³⁶... » Comparé aux insulaires, les voyageurs ont l'air plus faible et moins robustes. On remarque là encore cette attention portée aux rapports des forces physiques entre indigènes et voyageurs.

On peut comparer une description plus récente des Mélanésiens et celles faites par les voyageurs. Alain Huetz de Lempis décrit les Mélanésiens ainsi :

Le Mélanésien a une puissante mâchoire carrée, des lèvres lippues, un nez énorme et épaté, un front épais, des yeux sombres enfoncés sous des arcades sourcilières proéminentes, une grande chevelure crépue. Les hommes ont généralement un corps athlétique, de taille moyenne (1,66m), avec de larges épaules, de longs bras, des attaches fines et de grands pieds²³⁷.

Si on rapproche cette description de celle faite par Sonnerat des hommes de Nouvelle Guinée, on remarque des traits communs : « qu'on se les peigne avec des yeux fort grands, un nez écrasé, une bouche excessivement fendue, les lèvres, surtout la supérieure, très renflée, les cheveux crépus, d'un noir brillant ou d'un roux ardent²³⁸. » On peut dire que les descriptions des voyageurs restent fidèles à la réalité et que celle-ci n'a pas changé depuis. Les Mélanésiens sont très différents des occidentaux et ils intriguent particulièrement. Ces hommes semblent être à l'état de nature mais ne représentent pas le « bon sauvage » que les voyageurs s'attendent à trouver.

La stature des insulaires, des hommes surtout, intéresse fortement les voyageurs que ce soit pour effectuer un rapprochement entre les divers peuples ou pour les comparer aux Européens. Il en est de même pour leur physique, différent de celui des voyageurs.

Le physique

En ce qui concerne leur physique, les indigènes ne se ressemblent pas. On a déjà mis en évidence la différence de couleur et de stature qui existe entre les Mélanésiens et les Polynésiens mais leur physique en général est différent. En arrivant aux Nouvelles Hébrides le 23 mai 1768, Bougainville découvre des hommes comme il n'en avait jamais vu : « Cette nation est vilaine, de petite taille, couverte de lèpre²³⁹. » Il nomme cette île l'île des Lépreux, à cause de cette maladie qui semble ronger les habitants. Néanmoins les descriptions du physique des peuples mélanésiens ne sont pas très nombreuses. Ce sont surtout les peuples des îles polynésiennes qui retiennent l'attention des voyageurs. De plus, les voyageurs ont plus souvent fait escale dans les îles polynésiennes que mélanésiennes. Cet état de fait s'explique par l'itinéraire des voyageurs mais peut être aussi par le fait qu'ils ne se sentent pas proche de ce peuple trop différent d'eux.

Alain Huetz de Lempis dans son ouvrage décrit la population tahitienne en ces

²³⁶ La Pérouse, *op.cit.*, p. 358.

²³⁷ Huetz de Lempis Alain, *op.cit.*, p. 18.

²³⁸ Sonnerat, *op.cit.*, p. 153.

²³⁹ Bougainville, *Journal*, p. 346.

termes :

De peau plus claire, d'une jolie teinte bronzé doré, le Polynésien a le front élevé, le nez large et assez plat, une grande bouche, des yeux bruns magnifiques, présentant quelquefois le repli mongolique, des cheveux noirs et lisses que les femmes laissent flotter sur de splendides épaules²⁴⁰.

Cette description faite des siècles après les premiers voyageurs met en évidence la justesse des descriptions de Bougainville et ses compagnons. On remarque bien la différence entre la description précédente des Mélanésiens et celle des Polynésiens. Des derniers ressemblent plus aux Européens qui s'identifient à eux plus facilement. De plus, on peut dire que la renommée des femmes tahitiennes n'est pas feinte mais elle a une explication un peu différente. Pour mieux la comprendre il faut reprendre la description que fait La Pérouse des femmes de l'île d'Oyolava. « La taille des femmes est proportionnée à celle des hommes ; elles sont grandes, sveltes, et ont de la grâce ; mais elles perdent, avant la fin de leur printemps, cette douceur d'expression, ces formes élégantes²⁴¹ ... » La Pérouse compare les femmes entre elles et émet des déductions. D'après ce qu'il dit, les jeunes femmes deviennent de mois en mois sveltes du fil du temps et perdent leur élégance. Le fait qu'il se soit assez intéressé aux insulaires pour pouvoir émettre de telles hypothèses montre bien l'intérêt qu'il leur porte et sa volonté de rapporter le maximum d'informations les concernant. Alain Huetz de Lempis précise cette explication : « les femmes, très belles entre quinze et vingt ans, s'empâtent ensuite rapidement. » Il évoque les peintures de Gauguin mais précise que « la plupart des femmes qui sont une des causes de la célébrité de Tahiti sont des « demies », des métis, dont l'aspect physique les rapproche plus de l'Européenne que de la véritable polynésienne²⁴². » Ainsi, le mythe de la tahitienne se forge sur une réalité qui au fil des siècles change du fait de la colonisation de l'île et du brassage de population. Le prince de Nassau-Siegen participe lui aussi à l'élaboration de ce mythe, il a des propos élogieux lorsqu'il décrit ce peuple.

La race de ces peuples est superbe, les hommes y sont ordinairement de cinq pieds six pouces à six pieds. (entre 1m75 et 1m80) Ils sont très beaux et bien fait, ils ont de très beaux cheveux qu'ils frottent d'huile de cocos et portent la barbe longue. Les femmes aussi d'une taille avantageuse ont de beaux grands yeux, de jolies dents, des physionomies européennes, la peau douce, la nature s'est plu à leurs former des corps parfaits²⁴³.

Cette description met en avant les atouts des Polynésiens mais tait leurs défauts. Le prince met l'accent sur ce qui frappe l'imagination et non sur ce qui est négatif. Les îles des Navigateurs qui appartiennent aux îles polynésiennes sont peuplées d'hommes dont les caractéristiques sont proches des Tahitiens. Fesche pense qu'ils sont aussi beaux que ceux de Cythère et il ajoute qu'ils « sont d'une couleur basané tel que ceux de Cythère,

²⁴⁰ Alain Huetz de Lempis, *op.cit*, p. 20.

²⁴¹ *Ibid*, p. 381.

²⁴² *Ibid*.

²⁴³ Nassau-Siegen Charles-Othon, *Voyage de la frégate la Boudeuse et de la flute l'Etoile au Paraguay et sur les côtes de la Californie*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p. 394.

n'ont point de barbe et sont peints très différemment²⁴⁴. » La couleur a son importance, les voyageurs sont étonnés de voir des indigènes ayant une couleur si proche de la leur. Se pose alors la question de leurs origines et de la manière dont ils sont arrivés sur cette île au milieu de l'océan. La Pérouse, lorsqu'il atteint ces îles ne fait pas une description aussi transcendante que Bougainville et ses compagnons, il est plus critique. Il écrit :

Leurs cheveux sont longs et retroussés sur le sommet de la tête ; leur physionomie paraissait peu agréable. Je ne vis que deux femmes, et leurs traits n'avaient pas plus de délicatesse : la plus jeune, à laquelle on pouvait supposer dix-huit ans, avait, sur une jambe, un ulcère affreux et dégoûtant. Plusieurs de ces insulaires avaient des plaies considérables ; et il serait possible que ce fût un commencement de lèpre, car je remarquai parmi eux deux hommes dont les jambes ulcérées et aussi grosses que le corps ne pouvaient laisser aucun doute que le genre de leur maladie²⁴⁵.

A travers cette description, si différente de celles du prince de Nassau-Siegen ou de Fesche, une question se pose sur l'identité de cette île. Bougainville avait rencontré une île dont les habitants étaient couverts de lèpre. On ne peut pas dire s'il s'agit de la même ou pas puisque les cartes n'étaient pas encore refaites et clarifiées. Cependant, il paraît invraisemblable que ces deux descriptions concernent le même peuple.

Dans les îles des Navigateurs, La Pérouse découvre les hommes « les plus grands et les mieux faits » qu'il ait rencontrés. Cependant ce qui le marque le plus ce n'est pas seulement leur taille mais « les proportions colossales des différentes parties de leur corps ». Cette force physique des insulaires qui revient constamment dans les relations peut devenir une source de problème pour les marins qui pourraient être attaqués. La Pérouse en a conscience puisqu'il ajoute un commentaire sur cet état de fait.

Notre curiosité, qui nous portait à les mesurer très souvent, leur fit faire des comparaisons fréquentes de leurs forces physiques avec les nôtres : ces comparaisons n'étaient pas à notre avantage, et nous devons peut-être nos malheurs à l'idée de supériorité individuelle qui leur est restée de ces différents essais²⁴⁶.

Malgré leur désir de connaître et découvrir les peuples, les voyageurs restent prudents. Certains moins que d'autres dans le cas des expéditions qui ont mal fini mais de manière générale, ils restent prudents. Les conseils des philosophes et les représentations mythiques qui concernent le « bon sauvage » ne les empêchent pas de rester sur leurs gardes. Dans cet archipel, La Pérouse remarque également quelques femmes dont il décrit la physionomie agréable.

Parmi un assez grand nombre de femmes, j'en remarquai deux ou trois [...] qu'on croirait avoir servi de modèle au dessin de la porteuse de présents du troisième *Voyage de Cook* ; leur taille était élégante, la forme de leurs bras arrondie et dans les plus justes proportions ; leurs yeux, leur physionomie, leurs gestes annonçaient de la douceur, tandis que ceux des hommes peignaient la surprise et la férocité²⁴⁷.

Les navigateurs voient moins les femmes que les hommes d'une manière générale. C'est lorsqu'ils débarquent sur l'île qu'ils aperçoivent les femmes et admirent leur charme. Ils

²⁴⁴ Fesche, *op.cit*, p. 98.

²⁴⁵ La Pérouse, *op.cit*, p. 354.

²⁴⁶ *Ibid*, p. 380.

²⁴⁷ *Ibid*, p. 377.

conservent les représentations qu'ils se font des hommes forts et féroces opposés aux femmes douces et belles. Il en est de même lorsque La Pérouse arrive à l'île de Pâques. Il observe ces femmes et leur trouve une « physionomie agréable », il ajoute qu' « elles offriraient leurs faveurs à tous ceux qui voudraient leur faire quelque présent²⁴⁸. » Cette remarque qui revient souvent au sein des relations de voyage fait débat. La question qui se pose est de savoir si cette pratique était fréquente chez ces peuples ou si l'arrivée des Européens a modifié les comportements de ces insulaires.

Etienne Marchand, lors de son passage aux îles Marquises en 1791, laisse une description des indigènes, bien que cela ne fasse en aucun cas parti des objectifs de son voyage.

Ils paraissent de différentes espèces, les uns ayant le nez aquilin, les autres l'ayant écrasé ; les cheveux des uns étant lisses et droits, ceux des autres courts et frisés ; mais aucun n'avait les lèvres grosses. Leur couleur se nuance de beaucoup de manières, quoique la nourriture, le vêtement et les occupations nous aient paru les mêmes²⁴⁹.

Il compare les indigènes des différentes îles des Marquises, il est normal qu'il y rencontre des similitudes. Sa description de ce peuple polynésien correspond à celles de Bougainville ou La Pérouse. Malgré le fait que personne ne lui ait demandé d'observer et de noter ce qu'il pourra sur les indigènes, Etienne Marchand le fait avec précision. On peut penser qu'il s'intéresse vraiment à la découverte de l'autre, sans compter que l'étude de l'homme commence à prendre de l'importance. Les peuples des îles du Pacifique sont nombreux et ont des caractéristiques très différentes. Les descriptions des divers voyageurs se rejoignent dans les grandes lignes, à part dans le caractère qu'ils leur donnent selon leurs impressions. De même, les voyageurs sont très intrigués par les divers attributs de chacun de ces peuples.

Les attributs

Les peuples de ces îles ne portent pas de vêtements à proprement parler comme ceux des Occidentaux. Les voyageurs les décrivent assez en détails pour certains, d'autres se contentent de les citer. Néanmoins les indigènes intéressent beaucoup, surtout ceux qui ont l'art de se parer et utilisent des ornements pour le faire. L'exotisme de leurs vêtements est mis en avant par les voyageurs.

Attributs des femmes

Les femmes sont moins décrites que les hommes. Certaines fois, elles sont cachées et les voyageurs ne peuvent les voir. A l'île des navigateurs, Bougainville aperçoit une femme qu'il décrit comme affreuse. Cependant après être passé à Tahiti, on peut penser qu'il a un idéal de beauté qu'il recherche chez les femmes des autres îles. Contrairement à lui, La Pérouse a une opinion favorable des charmes des femmes de l'île d'Oyolava, appartenant à l'archipel des Navigateurs. Il écrit : « parmi un assez grand nombre de

²⁴⁸ *Ibid*, p. 67.

²⁴⁹ Marchand, *op.cit*, p. 278.

femmes, j'en remarquai deux ou trois d'une physionomie agréable; leurs cheveux, ornés de fleurs et d'un ruban vert en forme de bandeau, étaient tressés avec de l'herbe et de la mousse²⁵⁰. » Avec cette divergence de point de vue sur les habitantes d'un même archipel, il est possible que les deux navigateurs ne fassent pas allusion à la même île. De plus il faut aussi prendre en considération leur manière d'appréhender les choses et de les juger. Les ornements peuvent être différents selon les personnes. Ils constituent un élément de différenciation entre les individus d'un point de vue social ou sexuel. Fesche décrit les femmes tahitiennes et leurs attributs mais aussi celui des hommes pareils à ceux des femmes.

Les femmes ont le même habillement que les hommes ; ils s'enveloppent le corps d'une de leurs toiles depuis la ceinture jusqu'à mi-cuisse, un autre leur tient lieu de mantelet, quelques unes portent autour de la tête en guise de bandeaux des cheveux noirs tressés faits en écheveaux, elles ont ainsi que tous les hommes les oreilles percées, des fleurs leur tiennent lieu de pendants, elles ont été remplacés par les perles et les autres bagatelles de verre que nous leur avons donné²⁵¹.

Là, les attributs ne servent pas à une différenciation sexuelle. Le vêtement est peu important dans ces îles puisque le climat est tropical. Le vêtement avec sa fonction de protection n'est pas indispensable. Cependant en tant que parure ou par pudeur, les insulaires ont un pagne. Là aussi, une certaine mode existe puisque chacun se pare selon ses goûts. Lorsqu'ils commercent avec les indigènes qui se trouvent sur des pirogues en mer, les femmes sont assez rarement présentes. Ils ne voient pas toujours de quelle manière elles s'habillent et se parent. Les descriptions des hommes sont donc plus abondantes et descriptives.

Attributs des hommes

Les indigènes sont toujours présents dans les récits de voyages. Ce sont les hommes qui viennent en premier lieu au contact des voyageurs. Ainsi ils sont décrits et détaillés par chacun d'eux. Sur les indigènes de Tahiti, Bougainville écrit dans son *Journal* : « Leur tête est énormément garnie de cheveux qu'ils portent de différentes manières. Plusieurs ont aussi une longue barbe qu'ils oignent ainsi que leurs cheveux d'huile de cocos²⁵². » Il note tous les détails qui pourraient intéresser et attirer l'attention sur ces insulaires et sur son voyage. Il s'appuie sur le côté exotique qui intéressera le public. Le *Journal de Vivez* instaure une distinction de rang entre les Tahitiens. Ainsi ses descriptions se font en fonction du rang des hommes. Les vêtements montrent selon lui une différence de statut et de rang comme c'est le cas en France.

Tous ces chefs sont distingués par leur habillement en ponche blanc ainsi que les femmes et de plus sont marqués en noir et bleu de différents dessins sur divers parties du corps suivant le grade. [...] Tous les autres esclaves sont nus à l'exception du suspensoir. Ils laissent croître leur barbe qui est de grande vénération chez eux mais ils l'entretiennent propre et se la taille avec des instruments de nacre²⁵³.

²⁵⁰ La Pérouse, *op.cit*, p. 377.

²⁵¹ Fesche, *op.cit*, p. 84.

²⁵² Bougainville, *Journal*, p. 317.

²⁵³ Vivez, *op.cit*, p. 241.

Le vêtement a alors une signification précise qui dépasse le simple rôle de protection. On peut se demander si cette distinction de rang existe vraiment ou s'il s'agit juste d'ornements différents sans but précis. Dans les îles des Navigateurs, les indigènes aperçus ont quelques points communs avec ceux de la Nouvelle Cythère : « Ils sont nus, à l'exception d'une ceinture qui couvre leurs parties naturelles. Ils ont les cuisses et le ventre peints, d'un bleu violet, comme à Cythère, aucun n'avait les fesses peintes²⁵⁴. » Il est normal que les voyageurs leur trouvent des points communs puisque ces peuples appartiennent au peuplement polynésien de même origine.

Les indigènes des Nouvelles Hébrides ou île des Lépreux sont une nation que Bougainville ne trouve pas belle et il ajoute aussi quelques détails sur leurs attributs.

Ils sont nus à l'exception des parties naturelles. Quelques uns sont peints sur la poitrine. Ils sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs cheveux sont cotonnés et leurs lèvres épaisses, ils se percent les narines pour y pendre quelques ornements. Je n'en ai point vu qui eussent leur barbe. Ils portent des bracelets de dents de cochons ou de sanglier et des plaques d'écaille de tortue. Nous n'avons vu aucune cabane, seulement les débris de deux et ce doit être de mauvaises baraques basses²⁵⁵.

Cette description paraît dure mais elle est surtout faite pour accroître la différence qu'il existe entre les indigènes de Tahiti et ceux de l'île des Lépreux. Si les Tahitiens se parent de fleurs et de coquillages, les insulaires de l'île des Lépreux utilisent des « dents de cochons ou de sanglier ». Le contraste est saisissant entre les deux peuples. Le second de part ses ornements est connoté plus durement. Ils dégagent plus de brutalité que les polynésiens. On remarque que les populations des îles mélanésiennes, de race noire, bénéficient d'une mauvaise opinion de la part des voyageurs contrairement aux populations polynésiennes, de race blanche. Il est vrai que les Européens s'identifient plus facilement aux polynésiens. La description que fait Vivez des indigènes de l'île des Lépreux est sensiblement la même que celle de Bougainville :

Ils ont des dents de sanglier et des gros coquillage scié qui leur servent de bracelet, un morceau de coquillage large et plat au devant du toupet [...] Ils avoient pour pendant d'oreilles des écailles de tortue large comme une semelle de soulier ; un morceau de nacre qu'ils mettent en lunette sur le cartilage du nez qui bouche presque les deux narines²⁵⁶.

Ces deux descriptions sont assez similaires, Vivez s'attarde plus que Bougainville sur l'aspect physique et les ornements portés par ces indigènes mais rien ne diffère vraiment.

A l'île de Pâques, La Pérouse décrit l'habillement des indigènes « ils étaient au milieu de nous, nus et sans aucune arme ; une simple ficelle autour des reins servait à fixer un paquet d'herbes qui cachait leurs parties naturelles²⁵⁷. » Ce qui revient dans ses descriptions c'est d'abord le fait que les Indiens soient nus et n'aient pas d'armes. Ensuite, il étoffe un peu sa description.

²⁵⁴ Bougainville, *Journal*, p. 335.

²⁵⁵ *Ibid*, p. 346.

²⁵⁶ Vivez, *op.cit*, p. 254.

²⁵⁷ La Pérouse, *op.cit*, p. 63-64.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage ; ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes ; mais le plus grand nombre était nu : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge ; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie ; ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente²⁵⁸.

La nudité évoque un état de nature sans pudeur. Les voyageurs qui s'attendent à trouver des peuples primitifs ne sont pas étonnés de cet état de fait. La Pérouse, lorsqu'il arrive sur l'île d'Oyolava, remarque qu'ils ont les mêmes artifices qu'à l'île de Pâques, c'est-à-dire « autour des reins une ceinture d'herbes marines, qui leur descend jusqu'aux genoux²⁵⁹. ». Mais il met en avant leur physionomie différente de celles des autres peuples qu'il a rencontré précédemment. Un des traits caractéristique de ces îles est leur vêtement qui lorsqu'il est présent consiste en un pagne. Pour les voyageurs le vêtement doit cacher tout le corps, ainsi ils sont surpris de voir des hommes et des femmes seulement pourvu d'un pagne à la ceinture. Parmi les divers ornements qui intriguent fortement les voyageurs, un des aspects de ces peuples qui étonne le plus sont les tatouages qu'ils se font sur le corps.

Tatouages

Lorsqu'ils arrivent à Tahiti, Bougainville et ses compagnons observent de curieux dessins sur les membres des indigènes. Bougainville exprime son désarroi et son incompréhension dans les lignes de son Journal.

Ces insulaires ont différentes figures empreintes sur la peau et la peinture en est presque bleue. Je ne sais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables, je croirois que c'est en piquant la peau et y versant le suc de certaines herbes ainsi que pratiquent les américains²⁶⁰.

L'originalité de ces îles est leur pratique du tatouage. Dans chacune des îles où ils font escale les voyageurs observent ces curieux dessins. Cependant, ce n'est pas Bougainville qui en parle le mieux mais un volontaire de la *Boudeuse* Charles-Félix Fesche. Il écrit que les femmes ont ainsi que tous les hommes les fesses peintes en noir avec des guirlandes à l'entour.

Pour les faire, ils employent un instrument composé d'un morceau de coquille extrêmement mince, dentelé par le bout comme un peigne et attaché à l'extrémité d'un petit bâton long d'un demi pied. Ils trempent le morceau de coquille dentelé dans la couleur, l'appliquent sur la peau qu'ils percent en frappant de l'autre main sur le manche avec un autre bâton. [...] Cet instrument ne s'emploie je crois que pour les guirlandes et figures d'hommes, et les autres caractères qu'ils se font graver sur les jambes, les cuisses, les bras et les mains, ils se servent simplement de pinces pour la totalité des fesses²⁶¹.

Sa description montre qu'il s'est particulièrement intéressé à ce système pour en comprendre le mécanisme et la façon dont on opère pour réaliser ces dessins. Son exposé suppose qu'il a particulièrement observé cette pratique pour pouvoir la décrire

²⁵⁸ *Ibid*, p. 65-66.

²⁵⁹ *Ibid*, p. 380.

²⁶⁰ Bougainville, *Journal*, p. 316.

²⁶¹ Fesche, *op.cit*, p. 83-84.

ainsi. Le tatouage intrigue les voyageurs qui n'ont pas l'habitude de voir des corps nus et des dessins dessus. Ils en cherchent la cause et la fonction. Le Journal de Vivez comporte quelques éléments qui diffèrent de celui de Fesche. Dans sa description il fait une distinction de rang : « ils sont marqués en noir et bleu de différents dessins sur divers parties du corps suivant le grade²⁶². » Il semble très attaché à trouver une signification dans les tatouages qui expliquerait le rang. Il n'a pas tort puisque les tatouages sont effectivement faits selon le rang et le statut des personnes. Ainsi, un chef aura un tatouage différent des autres²⁶³.

La Pérouse évoque les tatouages des indigènes mais il n'en donne pas de description très précise. Il remarque simplement que dans l'archipel des Navigateurs « les hommes ont le corps peint ou tatoué, de manière qu'on les croirait habillés, quoiqu'ils soient presque nus²⁶⁴. » Cette pratique est la plus étonnante pour les voyageurs. Ils la décrivent longuement et s'intéressent tout particulièrement à la manière dont procèdent les insulaires pour se tatouer. Les tatouages ont la même fonction en quelque sorte que les ornements dont se parent les courtisans ou les différentes classes pour se différencier.

Etienne Marchand est également intrigué par les tatouages que se font les insulaires des îles Marquises. Il remarque que ces tatouages « leur donne un air sombre et farouche ». Il tente de comprendre qui porte ces tatouages et les raisons de ces marques. Selon lui « l'âge ou le courage ou la naissance, ou peut être ces trois motifs réunis, sont les causes de différences aussi grandes. » Il évoque ici les différences qu'il remarque entre les individus. Il décrit alors très précisément la façon dont il faut procéder pour faire un tatouage. On peut penser qu'il a été témoin de la scène puisqu'il ne comprend pas la langue des indigènes.

Ils ont pour cet effet de petits morceaux d'écailles de cette forme (voir ci-dessous) qu'ils enchâssent en forme de marteaux dans un morceau de bois de six à huit pouces de longueur et après en avoir enduit les pointes d'une matière noire qui ne parait autre chose que du charbon délayé dans de l'eau²⁶⁵...

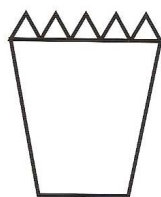


Figure 1
Forme des petits morceaux d'écailles

Etienne Marchand a particulièrement bien observé cette particularité des insulaires puisqu'il peut citer les parties du corps concernées et les figures utilisées.

²⁶² Vivez, *op.cit*, p. 241.

²⁶³ Illustration 4.

²⁶⁴ La Pérouse, *op.cit*, p. 380.

²⁶⁵ Marchand, *op.cit*, p. 278.

La figure, les épaules, la poitrine et enfin toutes les parties du corps présentent différentes figures, dont les unes sont des cercles aussi parfaits que s'ils étaient tracés au compas, d'autres des quarts de cercle, des lignes droites, des spirales..., mais on n'aperçoit jamais de figures d'animal ou de plante. J'observai qu'il régnait une parfaite symétrie dans leur tatouage, car les marques d'une jambe, d'une cuisse, d'une épaule correspondaient exactement avec celles de l'autre²⁶⁶.

Le capitaine Marchand a soit réussi à se faire expliquer cette pratique, soit a vu faire les indigènes²⁶⁷. Dans tous les cas sa description est très précise et montre son attachement à connaître les indigènes même si ce n'était pas sa vocation première. Cette caractéristique des îles du Pacifique est la plus remarquable pour les voyageurs. Le corps est caché chez les Occidentaux. Voir des indigènes nus qui gravent des figures sur leur corps étonne et interpelle.

Ce qui frappe dans les récits de ces voyages ce sont les descriptions des populations. Les voyageurs sont curieux d'observer les insulaires qu'ils découvrent et de voir leurs caractéristiques, ce qui ajoute à leur exotisme. Ils notent surtout ce qui leur semble étrange et les surprend le plus en comparaison avec leurs représentation. Les descriptions des insulaires au sein des récits de voyages sont nombreuses et détaillés. Mais les navigateurs ne se contentent pas de l'aspect physique, ils tentent d'en apprendre plus sur ces populations malgré le peu de temps dont ils disposent et la barrière de la langue. Les voyageurs ont tendance à juger d'après ce qu'ils connaissent. Ils semblent plus proches des peuples polynésiens que mélanésiens. Leurs a-priori concernant les populations noires semblent plus forts. Après une première approche assez superficielle, les voyageurs tentent de comprendre la façon dont fonctionne cette société d'un point de vue moral et économique. Ils sont curieux de découvrir comment se déroule la vie sur l'île et comment elle est gérée. De même, curieux des richesses qu'elle renferme, ils s'attachent à en connaître les ressources exploitables ou non.

²⁶⁶ *Ibid*, p. 279.

²⁶⁷ Illustration 5.

Chapitre 7 – La situation morale et économique

Les voyageurs, la plupart du temps doivent se contenter de ce qu'ils observent pour tenter de comprendre le fonctionnement des sociétés qu'ils rencontrent. Ils ne parlent pas la langue des habitants et ils ne restent que peu de temps dans un même endroit, c'est pourquoi ils ne peuvent comprendre la langue parlée. Leur temps est compté et il est difficile dans ces conditions de bien cerner la situation d'un peuple. Les formes politiques intéressent les voyageurs même s'il paraît impossible de comprendre la forme d'un nouveau gouvernement en tentant de le calquer sur le sien.

Les mœurs politiques

Grâce à quelques éléments notés dans les journaux de bord, il est possible de se faire une idée de la manière dont sont gérées ces îles. Bien entendu, les propos des voyageurs prètent à caution et on ne peut être certain de ce qu'ils avancent. Que cela concerne la forme du gouvernement de ces îles ou les mœurs guerrières des habitants, les voyageurs ne peuvent compter que sur ce qu'ils voient et interprètent.

La forme du gouvernement

Dans le cas de Tahiti, Bougainville dans son *Journal* reste prudent et ne s'avance pas beaucoup. Après avoir expliqué la raison qui le fait appeler cette île la Nouvelle Cythère, il continue sur la forme de leur gouvernement.

Je ne puis encore assurer positivement quelle est la forme de leur gouvernement, les rangs établis entre eux et leurs marques distinctives. Le cacique nous le voyons continuellement, commande avec despotisme, les chasse un bâton à la main quand ils nous importunent, il a même fait restituer des effets volés²⁶⁸ ...

Malgré le fait que Bougainville s'entretienne avec le chef, il ne peut pas en dire plus sur le système de gouvernement. Il remarque aussi une distinction de rang. Il tente de comprendre et de mettre en évidence ce qui distingue les hommes entre eux. Il se projette dans cette société avec sa façon de voir et recherche un schéma connu, similaire à celui de sa propre société.

A l'égard des marques distinctes des conditions, je crois (et ce que je dis n'est pas une plaisanterie) que la première, celle qui distingue les hommes libres des esclaves, c'est que les libres ont les fesses peintes. Ensuite le plus ou moins de peinture sur les fesses et sur les autres parties du corps, la barbe et les moustaches, la longueur des ongles, les cheveux pendants ou rattachés sur la tête, ces nuances distinguent, je crois les états²⁶⁹.

Ces marques de distinction, un compagnon de Bougainville les remarque aussi, il s'agit du chirurgien Vivez. Celui-ci explique que les Indiens « sont marqués en noir et bleu de

²⁶⁸ Bougainville, *Journal*, p. 318.

²⁶⁹ *Ibid.*

différents dessins sur divers parties du corps suivant le grade²⁷⁰. » Ce grade dépend selon lui et comme le pense Bougainville des dessins que les Tahitiens se tatouent sur le corps. Il est vrai que lorsqu'on compare une gravure de Parkinson dans son *Journal of the voyage to the southern seas* en 1784 représentant le tatouage d'un chef maori et une photographie du tatouage d'un chef maori, les dessins sont restés les mêmes²⁷¹. Au regard de cette illustration, on peut dire que les observations de Bougainville et Vivez semblent crédibles. Néanmoins, il faut nuancer les propos de Bougainville qui différencièrent les esclaves et les libres. Comme aucun autre voyageur ne fait allusion à ces statuts on peut se demander quelles observations lui permettent de le penser et de l'expliquer ainsi.

A l'île de Pâques, La Pérouse tente de comprendre la forme de gouvernement de cette société. Selon ses conjectures, « ils ne composent entre eux qu'une seule nation, divisée en autant de districts qu'il y a de morais, parce qu'on remarque que les hameaux sont bâtis à coté de ces cimetières. Il paraît que les productions de la terre sont communes à tous les habitants du même district²⁷². » La Pérouse ébauche l'aspect d'une vie communautaire. Étant resté que quelques jours dans cette île, on peut douter de la justesse de ses hypothèses. Il met en relation les statues qui sont selon lui érigées à la mémoire des anciens chefs et le fait qu'aucunes nouvelles statues ne soit érigée. « On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalé les conditions qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue²⁷³. » Il pense que le gouvernement était plus fort avant et qu'il s'est essoufflé au fil du temps. Les statues de l'île de Pâques conservent encore leurs secrets, les hypothèses de La Pérouse font parties des multiples théories émises pour les expliquer. Il apporte un jugement assez négatif sur le gouvernement et son autorité : « leur gouvernement (des Indiens de l'île de Pâques) est si vicieux que personne n'a le droit d'arrêter le désordre : ils ne reconnaissent aucune autorité²⁷⁴. » Comment La Pérouse peut-il reconnaître l'autorité ou non du gouvernement puisqu'il est resté moins d'une semaine dans cette île. Les voyageurs se font une opinion très rapide lors de leurs escales mais par manque de temps ils ne peuvent s'approprier qu'une partie de la réalité. Leurs renseignements restent partiels. Il est difficile pour des navigateurs ne restant que quelques jours ou quelques heures sur une île de pouvoir comprendre la forme du gouvernement qui est en pratique. Un élément qui a marqué les divers navigateurs est la propension qu'ont les indigènes à voler et marchander tout ce qu'ils voient. Ce trait de caractère fait-il partie de leur personnalité ou résulte-il de leurs rencontres avec les Européens ?

Les vols

A Tahiti, Bougainville constate que les vols sont courants. Lors de leur débarquement, les voyageurs ont beaucoup de peine à conserver leurs affaires. Bougainville a une réflexion qui résume la situation « il faut veiller sur tout, car ils sont

²⁷⁰ Vivez, *op.cit.*, p. 241.

²⁷¹ Illustration 4.

²⁷² La Pérouse, *op.cit.*, p. 79.

²⁷³ *Ibid.*, p. 69.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 87.

excessivement voleurs, quoique fidèles dans la traite²⁷⁵. » Bien que les indiens soient des voleurs, il constate qu'ils sont fidèles lors des échanges de nourriture contre du fer ou des rassades puisque aucun incident n'est à déplorer. Bougainville garde cependant un souvenir vivace de ces vols puisqu'il dit en terme de conclusion en parlant des indiens « Au vol près, ce sont les meilleurs gens du monde²⁷⁶. » Ainsi on remarque que ce trait de caractère des indiens l'a particulièrement marqué. Les Indiens lorsqu'ils voient arriver les voyageurs sont curieux de voir leurs vêtements, chapeaux et les divers objets qu'ils ont. Ils ne veulent que les découvrir et ne pas nécessairement les voler. Il est possible que le vol n'existe pas dans leur culture si elle est communautaire.

Il est vrai que quelques vols sont constatés mais les indigènes semblent faire leur possible pour les réparer. Une anecdote qui s'est produite lorsque Bougainville et ses hommes étaient allés visiter le chef met en relief le caractère des Tahitiens.

Il y avait eu une scène fort vive entre le roi, ses frères et des gens qui paroissent les servir, au sujet d'une lunette d'opéra qui m'avait été volé dans ma poche pendant le souper. Le roi en accusoit ses sujets et menacoit de les tuer, les pauvres diables étaient, je crois moins coupables que lui de ce vol²⁷⁷.

Bougainville ne comprenant pas la langue, on peut penser qu'il devine par les gestes et le ton de la voix ce que dit le chef. Il n'est cependant pas dupe et se rend bien compte qu'il est possible que ce soit le chef lui-même qui ait pris sa lunette. C'est pourquoi, lorsque Bougainville explique la forme du gouvernement de cette île, il évoque cet aspect en parlant du chef et de son pouvoir. « Il a même fait restituer des effets volés... quoique lui-même grand voleur, mais il veut voler seul dans son royaume²⁷⁸. » En effet, Bougainville s'est bien rendu compte des supercheries du chef. Néanmoins, il n'ignore pas que ses sujets ont les mêmes pratiques. Bougainville juge ce gouvernement à travers sa représentation française du pouvoir. De plus durant les deux semaines qu'il est resté à Tahiti, il n'a pas pu comprendre toutes les spécificités tahitiennes.

Lorsqu'il décrit leur campement et les installations faites, il ne peut s'empêcher de mettre en avant les problèmes rencontrés par ses hommes.

Les sentinelles ne sont pas peu occupées à écarter la multitude et malgré les rondes, les gardes, les précautions, ils volent avec de longs bâtons crochus à travers les joncs qui forment la clôture du hangard jusque dans les tentes dressées dedans. Je crains qu'on ne soit enfin obligé d'en tuer quelqu'un pour l'exemple²⁷⁹.

Bien qu'il suggère d'utiliser les armes, Bougainville reste sur ses gardes et tente de ne pas avoir recours à la violence. Il ne pense pas qu'il fait figure d'envahisseur et qu'il représente peut-être une menace pour les insulaires. Les voyageurs arrivent en civilisateurs et ne comprennent pas que les insulaires ne les accueillent pas chaleureusement. Il est possible que ces derniers les voient comme une menace et désire leur départ.

²⁷⁵ Bougainville, *Journal*, p. 319.

²⁷⁶ *Ibid*, p. 324.

²⁷⁷ *Ibid*, p. 317.

²⁷⁸ *Ibid*, p. 318.

²⁷⁹ *Ibid*, p. 319.

Lors de l'expédition de La Pérouse, il se passe les mêmes événements. Lorsqu'ils font escale à l'île de Pâques, ce dernier constate lui aussi les vols commis par les indigènes. Il n'est pas dupe du manège des femmes pour permettre aux hommes de dérober des objets.

Pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches : tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait ; car à peine étaient-ils commis, que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant²⁸⁰...

Il analyse la manière d'agir des indigènes. Il compare en quelque sorte leur manière à celle des Européens : « il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous ; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte. » Cependant, malgré cette absence de honte, les indigènes savent que ce qu'ils font n'est pas accepté par les voyageurs. Les objets que les indigènes volent leur donne de l'importance au sein de leur groupe. Obtenir ces objets leur permet de s'affirmer et d'avoir un certain prestige. La Pérouse, comme Bougainville ne veut pas faire preuve de sa force contre les peuples indigènes. Cette extrême douceur va jouer en leur défaveur puisque les indigènes ne vont pas avoir peur de leurs armes et les attaquer à l'île de Maoua.

Seul Philippe Commerson, dans son *Post-scriptum* a une opinion différente de celle de ses compagnons. « Je ne les quitterai pas, ces chers Tahitiens, sans les avoir lavés injure qu'on leur a faite en les traitant de voleurs²⁸¹. » Il explique alors que les Tahitiens ne connaissent pas la propriété et que ce droit n'est pas dans la nature. Le Tahitien habitué à prendre ce qu'il désire et à offrir généreusement n'a jamais connu ce droit exclusif. Le fait de prendre quelque chose n'est pour lui d'un acte d'équité naturelle, il ne voit pas de vol là-dedans. On remarque dans son explication la marque des philosophes comme Rousseau qui privilégient l'état de nature et dénoncent les excès de la société. On peut se demander si Commerson est le seul à adopter de telles idées ou si les autres voyageurs n'en ont pas fait état dans leurs relations pour ne pas heurter le public parisien. Ainsi les insulaires ont une forte propension à prendre ce qui ne leur appartient pas, ce qui pose quelques problèmes aux voyageurs. Ils ne vont pas oser utiliser la violence face aux insulaires bien que quelques éléments leur font penser que les affrontements existent entre les îles.

Les affrontements inter-îles

Les îles du Pacifique sont nombreuses, les indigènes ayant des embarcations, on peut penser qu'ils ont des contacts avec les peuples des îles voisines. Dans le cas de Tahiti, encore une fois, Bougainville reste prudent sur ce qu'il pense et sur ce qu'il observe. « J'ignore s'ils connoissent la guerre avec des étrangers. On a vu à quelques uns des cicatrices admirées par nos chirurgiens et dont les blessures sembloient faites par des pierres. Ils ont pour armes des arcs, des frondes et des lances d'un bois fort dur²⁸². » Bougainville ne s'avance pas, il ne sait pas d'où proviennent ces blessures et ne fait pas d'hypothèses. Comme il pensait trouver un peuple sauvage mais doux, Bougainville ne

²⁸⁰ La Pérouse, *op.cit*, p. 67.

²⁸¹ Commerson, *Post-scriptum*, p. 508.

²⁸² Bougainville, *Journal*, p. 328.

s'attarde pas sur cet aspect lors de l'écriture de son *Journal*. Après avoir parlé pendant la traversée avec Aotourou, il en sait plus sur les Tahitiens. Ainsi dans son *Voyage*, il évoque ses discussions avec le Tahitien, « suivant ce que nous a appris Aotourou²⁸³ », pour compléter ou modifier ce qu'il a pu apprendre du mode de vie de ces insulaires et sur leurs habitudes guerrières. Malgré ce qu'il apprend son opinion sur ce peuple reste favorable. Il n'est pas possible de se rendre véritablement compte des guerres qu'il a pu y avoir entre les diverses îles du fait de l'inexistence de mémoire écrite. On peut juste se faire une idée à travers les observations des voyageurs et leurs hypothèses.

Fesche contrairement à Bougainville émet une théorie dès l'escale à Tahiti. Il ose affirmer que les habitants de l'île connaissent la guerre et pour cela il a des arguments. Selon lui, lorsque les Indiens venaient près du bateau avec des feuilles à la main, cela prouve qu'ils connaissent ce signe de paix. « Pourquoi tous ceux qui dans leur pirogue venoit à bord pour la première fois apportoient-ils des branches de verd feuillage, signal qui chez toutes les nations est celui de la paix ? » De même, les voyageurs ont observé que les insulaires possédaient des armes. « Les armes qu'ils ont, consistent en des arcs en général fait avec du bois blanc dont le cœur est veiné, des flèches de roseaux de deux pieds ½ d'un bois aussi extrêmement dur, en des frondes et des sagaies de dix pieds environ qu'ils lancent avec la dernière dextérité. » Il pense que ces armes ont pour but de se défendre ou d'attaquer un ennemi. Enfin, comme l'a précisé Bougainville, les insulaires ont de nombreuses blessures faites par des armes. « D'où leur viendrait les blessures dont beaucoup d'entre eux sont couvert, et blessures faite avec toutes des différentes armes²⁸⁴. » Fesche reste impartial et décode ce qu'il voit avec précision. Bougainville ne semble pas vouloir voir en ces Indiens des hommes capables de se battre. Il veut conserver cette image d'homme sauvage que la nature a fait bon et dénué de vices. Par contre Fesche est plus incisif et son jugement semble être l'un des plus précis. Comment expliquer que certains voyageurs puissent arriver à des conclusions aussi précises pendant que d'autres refusent d'envisager cette éventualité ?

Lorsqu'il arrive sur l'île Maouna, La Pérouse semble confiant car au premier abord il n'aperçoit aucune arme aux mains des Indiens. Cependant, la réalité est tout autre. Il remarque des cicatrices sur les corps des hommes et en fait une description peut avenante.

Les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre, ou en querelle entre eux ; et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens, pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces²⁸⁵.

La Pérouse écrit ces lignes rétrospectivement alors que De Langle et dix de ses compagnons ont été massacrés par ces Indiens. On peut penser que son jugement est faussé par la rancune qu'il a contre ce peuple qui a massacré ses compagnons. Pour les voyageurs conserver un état d'esprit neutre semble très difficile puisque dans chacune des relations on note le présence de rancune ou d'apriori qui modifient les observations des voyageurs.

²⁸³ Bougainville, *Voyage*, p. 143.

²⁸⁴ Fesche, *op.cit*, p. 89.

²⁸⁵ La Pérouse, *op.cit*, p. 360.

Les voyageurs tentent de comprendre les mœurs politiques des îles qu'ils rencontrent mais la tâche est difficile en si peu de temps. Mais il est encore plus ardu de comprendre la religion de ces peuples.

La religion

Les voyageurs ont beaucoup de mal à comprendre cette partie de la vie des insulaires. Il est évident que ceux-ci n'emmènent pas les navigateurs sur leurs lieux sacrés. Ils les cachent aux yeux des marins mais leur donne quelques fois des explications. Cependant, il reste difficile de savoir vraiment quelle était la religion des insulaires du Pacifique.

Difficulté d'obtenir des connaissances

« Ont –ils une religion, n'en ont-ils point²⁸⁶ ? » c'est ainsi que Bougainville commence pour écrire ce qu'il a vu ou imaginé de la religion de la Nouvelle Cythère. La question se pose en effet puisque les renseignements sur cet aspect de la vie de ce peuple paraissent difficiles à regrouper. Tout ce que Bougainville avance dans son *Journal*, il le tient de ses observations.

Je n'ai vu aucun temple, aucune pratique extérieure d'adoration, celles que nous avons faites devant eux ne les ont ni frappées ni intéressés. Dans les maisons des principaux, on trouve deux grandes figures de bois, une de chaque sexe. Pour savoir si ce sont des idoles, on s'est mis à genoux devant, ensuite on a craché dessus, on les a foulées aux pieds, ces actes si différents ont également attiré la risée des Indiens spectateurs²⁸⁷.

Bougainville tente de comprendre comment s'organise la vie religieuse mais il a peu d'éléments. Les figures de bois dont il parle sont certainement des tiki. Ce sont des ornements sans but religieux, juste du figuratif. Il paraît évident que les Tahitiens n'allaient pas emmener directement les voyageurs vers leurs sites sacrés, et de plus le marae, temple tahitien est une simple surface pavée, entourée souvent d'une murette en pierre. Il n'attire pas le regard et on ne le remarque pas. Mais Bougainville aura d'autres éléments grâce au Tahitien qu'il ramène avec lui en France. Malgré les difficultés à obtenir des informations, les voyageurs réussissent à réunir quelques éléments.

Quelques éléments épars

Bien que concernant la religion des Tahitiens, Bougainville n'ait pas d'éléments concluant, il a pu avoir quelques informations sur le rituel consacré aux morts.

²⁸⁶ Bougainville, *Journal*, p. 328.

²⁸⁷ *Ibid.*

A l'égard des morts, il est certain qu'ils ont un rite, solennellement suivi et pour lequel il y a des ministres publics. J'ignore s'ils enterrent les morts. Ils les exposent sur des cadres sous des hangards presque jusqu'à ce que les corps soient devenus squelettes. Ils les retirent ensuite dans leurs maisons et l'eatwa ou ministre des morts vient y exercer son dégoûtant ministère²⁸⁸.

En ce qui concerne la fin de la cérémonie, Bougainville n'en dit pas plus. L'utilisation du terme « dégoûtant » montre bien ce qu'il pense des rituels mortuaires tahitiens. Même s'il loue leur façon de vivre, il reste sceptique concernant leurs rites religieux. Malgré son désir de connaître les usages tahitiens, ses représentations occidentales reprennent vite le pas sur son désir de connaissance. Ainsi on ne peut pas vraiment si fier à sa description puisqu'elle est trop teintée par le système occidental. Cette version est complétée par celle de Fesche. Il évoque les prêtres qui s'occupent des morts.

J'ai questionné cet homme, je lui ai demandé par signe et de mon mieux s'il les enterroit ou s'il les bruloient, il m'a compris et m'a fait très bien entendre qu'il les enterroit en creusant lui même la terre et me montrant que le mort y seroit transporté²⁸⁹.

Il est plus circonspect que Bougainville mais il ajoute un détail à la description de celui-ci qui rapproche le rite indigène du rite occidental. Est-une coïncidence ou la vérité, en tous cas son avis semble assez probable. Fesche a aussi entendu parler d'un cadavre *emoe*, ce qui veut dire dormir, ils regardent la mort comme un sommeil. Comme Bougainville il a compris que pour les insulaires la mort et le sommeil ne sont d'un même mot. En lisant ces descriptions on peut penser que ces deux voyageurs ont compris le rite tahitien sans difficulté. Cependant, une relation contredit celles des deux hommes, celle de Vivez. Selon lui, ils n'enterrent pas leurs morts.

Ils ont un chef de religion singulièrement habillé qui fait les cérémonies funèbres en faisant des cris horribles, [...] ensuite (il) expose le mort sur un espèce de branquart et sous un hangards où ils le laisse et viennent tous les jours faire leurs prières et lorsqu'il commence à se corrompre, il le porte dans un brasier qu'il allume au bas des montagnes et le réduise en cendre²⁹⁰.

Selon cette version, le mort est brûlé, éventuellement les deux rites peuvent être possibles. Le sujet de la religion est plus sensible qu'un autre, les Tahitiens ne désirent peut être pas initier les voyageurs à leurs rites. De plus pour bien comprendre les rites mortuaires il aurait fallu qu'ils y assistent.

Lors du voyage de retour, lorsque Bougainville a l'occasion de parler avec le Tahitien qu'il a emmené avec lui, Aotourou, il en apprend un peu plus sur leurs rites. Aotourou lui apprend que les Tahitiens sont très superstitieux. Ainsi Bougainville apprend que « les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité. » Cette autorité n'est pas la seule existante. Ils croient en un être supérieur « nommé *Eri-t-Era*, le *Roi du Soleil* ou *de la Lumière*, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle » mais ils adorent également plusieurs divinités « les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes ». Le nom qu'ils donnent à ces divinités ou génies est « *Eatoua* ». Ils attachent à chaque action importante de la vie un bon et mauvais génie qui « décident du succès ou du malheur ». Grâce à Aotourou, Bougainville en sait plus sur la religion

²⁸⁸ Illustration 6.

²⁸⁹ Fesche, *op.cit*, p. 85.

²⁹⁰ Vivez, *op.cit*, p. 241.

Tahitienne et il peut ainsi voir à quel point elle diffère de la sienne. Mais il est beaucoup plus déçu de la suite des explications du Tahitien.

Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certains aspect qu'ils nomment Malama Tamaï, Lune en état de guerre, aspect qui ne nous a pas montré de caractère distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines²⁹¹.

Bougainville apprend alors que ces hommes qu'ils croyaient bons et pacifiques se livrent à des sacrifices humains. Le mythe de bon sauvage auquel il croyait est ébranlé mais Bougainville ne va pas taire cette information puisqu'elle figure dans son *Voyage*. Cette sincérité montre peut être que Bougainville désirait avant tout en apprendre le plus possible sur ce peuple et pas seulement le montrer sous un aspect mythique et utopique.

Le récit de La Pérouse nous donne aussi des éléments concernant les rituels funéraires de l'île de Pâques. Lorsqu'il fait escale dans cette île, il s'interroge sur les statues colossales qu'il rencontre. « Nous n'avons cependant vu les traces d'aucun culte, car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles²⁹². » Il donne aux lieux sacrés le nom de morais. « Tous les monuments qui existent aujourd'hui [...] paraissent très anciens ; ils sont placés dans des *morais*, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on trouve à coté²⁹³. » Il semble avoir découvert comment les insulaires s'occupaient de leurs morts. Pour des hommes de religion catholique, il faut une certaine ouverture d'esprit pour appréhender les rites polythéistes qui semblent être ceux des insulaires. Pour ne pas juger la religion des indigènes, les voyageurs doivent appréhender cet aspect avec objectivité ce qui n'est pas toujours le cas. La Pérouse écrit que les insulaires font « de petits monceaux de pierres en pyramide » et que « celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux. » La description qui suit évoque le rituel funéraire et leurs croyances.

Ces espèces de mausolées qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer ; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau : levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie²⁹⁴.

Il paraît évident que La Pérouse, navigateur expérimenté ne s'est pas laissé convaincre aussi facilement. Une telle idée doit être prise avec attention et faire l'objet de précaution. Cependant, La Pérouse se laisse convaincre puisqu'il constate d'autres faits qui vont dans cette direction. « J'avoue que je les croyais très éloignés de cette idée : mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs reprises, et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute la dessus²⁹⁵. » Les propos de La Pérouse étonnent puisque resté peu de jours à l'île de Pâques, il est capable de dire quels sont les rites mortuaires des insulaires alors que cet aspect est celui qui reste le plus difficile à connaître.

²⁹¹ Bougainville, *Journal*, p.84-85.

²⁹² La Pérouse, *op.cit.*, p. 70.

²⁹³ *Ibid.*, p. 69.

²⁹⁴ *Ibid.*

²⁹⁵ *Ibid.*

La Pérouse se rend aux îles Sandwich avec quelques préjugés, notamment parce que James Cook y a trouvé la mort. Cependant, il reste neutre et tente de mieux connaître ce peuple. Une seule chose attire son attention ce sont leurs pratiques sacrificielles. « Nous serions amplement dédommagés des fatigues extrêmes de cette campagne, si nous pouvions parvenir à détruire l'usage des sacrifices humains, qu'on dit être généralement répandues chez les insulaires de la mer du Sud²⁹⁶. . » La Pérouse s'est fait une opinion favorable de ce peuple malgré leur pratique des sacrifices. Ainsi ce n'est pas des mœurs qui paraissent dures ou une opinion déjà faite qui empêchent les voyageurs de se faire une idée personnelle des populations. Malgré leurs représentations, il semble possible que les voyageurs puissent laisser un portrait fidèle des insulaires. Les insulaires ne laissent pas les navigateurs approcher de leurs lieux sacrés et semblent les protéger. Malgré cela, les navigateurs ont réussi à en savoir un peu plus sur leurs rituels bien que leurs dires soient à prendre avec précaution. Il paraît plus facile pour eux de tenter de comprendre le fonctionnement économique des îles qu'ils croisent.

L'économie

Les îles du Pacifique n'ont pas une économie au sens moderne du terme. Le terme économie désigne plutôt leur manière d'organiser leur agriculture et leurs moyens de subsistance ainsi que tous les arts qu'ils ont pu développer. Selon les îles rencontrées les connaissances varient ainsi que les moyens mis en œuvre.

L'agriculture

Lorsque Bougainville arrive à Tahiti, il veut montrer aux insulaires les plantes qu'ils ne connaissent pas mais aussi leur en donner pour varier leurs repas. « On a semé devant le cacique et au grand contentement du peuple du bled, du maïs, des fèves, des pois, des lentilles et différentes graines potagères. Tous en demandoient²⁹⁷. » A Tahiti, Bougainville remarque que l'agriculture est sommaire et peu variée. Il leur donne donc des graines emmenées pour le voyage. Il l'explique au chef.

Je lui ai fait entendre aussi que je voulois semer des graines qu'il ne connoissoit pas. Cette proposition a paru lui être fort agréable. J'ai choisi un terrain et j'ai commencé à le faire travailler, le cacique aidant lui même ainsi que ses gens à le débarrasser des herbes et des pierres. Ils sont dans l'admiration de nos outils de jardinage. Je lui ai montré qu'il faudroit entourer le terrain et quelques instants après des Indiens ont apporté une clôture toute faite de roseaux qu'il n'y aura qu'à planter²⁹⁸.

Bougainville cherche à aider les Tahitiens, il désire leur apporter des éléments de civilisation sans pour autant chercher à les changer à son image. Les voyageurs ont une volonté civilisatrice qui passe aussi par le don de plantes et d'animaux aux populations indigènes. Cependant la question du bien fondé de ces dons se pose. Certaines plantes ou animaux peuvent modifier l'équilibre de l'île et ainsi devenir néfaste pour la population ;

²⁹⁶ *Ibid*, p. 90.

²⁹⁷ Bougainville, *Journal*, p. 324.

²⁹⁸ *Ibid*, p. 319.

A l'île de Pâques, La Pérouse est plus précis que Bougainville. Mais on peut se demander si ses informations sont exactes car il n'a pas passé beaucoup de temps sur l'île et ses indications sont assez précises.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée ; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étaient en commun²⁹⁹...

La Pérouse et son expédition explorent les terres et observent l'organisation des cultures et des champs. «Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces Insulaires arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et ils fertilisent la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle³⁰⁰. » Il paraît surpris de constater l'ingéniosité de ce peuple en matière d'agriculture. Les voyageurs voient en ces peuples des hommes primitifs et semblent surpris lorsqu'ils découvrent leur ingéniosité. Ils ont encore en tête les représentations des hommes à qui la nature fournit tout sans qu'ils aient besoin de travailler. L'agriculture emmène les voyageurs à chercher quels sont les moyens de subsistance dont disposent les indigènes.

Les moyens de subsistance

Tous les voyageurs ont échangé des vivres contre des rassades avec les indigènes. Cette première rencontre leur permettait d'obtenir des vivres frais mais aussi de constater l'abondance de certains produits dans les îles rencontrées. Les éléments qui reviennent le plus souvent sont cités par Bougainville dans son *Journal*. « On continue toujours à troquer coqs, poules, cochons, fruits, poissons, coquilles, pièces de toile et autre bagatelles qu'ils apportent pour des clouds, des perles fausses, des boutons, des coignées et autres brimborions³⁰¹. » Il arrive aux voyageurs de recevoir des fruits ou des objets qui leur sont inconnus. « Nous avons aussi eu quelques coquilles, un fruit inconnu semblable à une poire, un coq, un pigeon, une perruche et deux flutes l'une à quatre et l'autre à trois trous³⁰². » Ces objets, fruits ou animaux exotiques sont conservés par les savants lorsque c'est possible. A travers ces dons, les voyageurs se font une idée des productions de l'île et de ses richesses. La ressource la plus convoitée par les voyageurs est les épices qu'ils désirent ramener en France pour en faire le commerce.

La Pérouse lorsqu'il visite l'île de Pâques s'interroge sur les moyens de subsistance de cette population. « Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle ; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards. » Cependant, il remarque que leur manière de cuire leurs aliments se rapproche plus de celle des îles de la Société. Ils font cuire leurs aliments comme le remarque la Pérouse, « en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre ; en sorte que tout ce qu'ils

²⁹⁹ La Pérouse, *op.cit.*, p. 70.

³⁰⁰ *Ibid*, p. 74.

³⁰¹ Bougainville, *Journal*, p. 319.

³⁰² *Ibid*, p. 315.

mangent est cuit comme au four³⁰³. » Néanmoins, le voyageur remarque que leur régime alimentaire n'est pas très varié, selon lui ils mangent principalement des végétaux, « ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre et d'un petit fruit qui croit sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du tropique, dans la mer Atlantique. » En dehors de ces végétaux, le voyageur constate un manque de poissons et d'animaux, « la côte m'a paru peu poissonneuse, et [...] on ne peut regarder comme une ressource quelques poules qui sont très rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs³⁰⁴. » Ainsi l'alimentation des insulaires de l'île de Pâques est assez rudimentaire. Les voyageurs à la vue de cette île pensaient peut être y trouver des ressources plus nombreuses et variées. Le problème qui se pose lorsque les voyageurs arrivent sur l'île est pour trouver des ressources. Lorsqu'ils cherchent une île où faire escale pour reprendre des vivres frais, il leur faut trouver une île riche et accueillante. Lorsque ce n'est pas le cas, leur intérêt n'est pas de s'y arrêter.

A l'archipel des Navigateurs, les ressources sont plus nombreuses.

Ils ne pêchent qu'à la ligne ou à l'épervier ; ils nous vendirent des filets et des hameçons de nacre et de coquille blanche très artistement travaillées ; ces instruments ont la forme de poissons volants, et servent d'étui à un hameçon d'écaille de tortue assez fort pour résister aux thons, aux bonites et aux dorades. Ils échangeaient les plus gros poissons contre quelques grains de verre, et on voyait à leur empressement qu'ils ne craignaient pas de manquer de subsistance³⁰⁵.

Les navigateurs profitent de cette aubaine pour avoir des vivres frais mais ils louent également l'ingéniosité de leur système de pêche. Des qu'ils le peuvent les explorateurs échanges avec les indigènes des objets de leur vie courante pour agrandir les collections anthropologiques. Ces collections sont des motifs de disputes sur des bateaux déjà encombrés mais l'objectif scientifique est respecté. On peut préciser ici à quel point les échanges avec les navigateurs ont pu être un choc pour les indigènes, psychologique d'une part mais aussi technologique. Les navigateurs ont emmené le fer alors que seuls le bois, la pierre et l'os étaient connus. Ils ont également introduit volontairement des animaux comme le mouton, la chèvre ou le cheval alors que seul le cochon et le chien étaient connus comme animaux domestiques. Les indigènes bénéficient de ressources qui ne sont pas assez variés aux yeux des voyageurs alors ils vont leur en donner d'autres. Ceux-ci vont particulièrement s'intéresser aux techniques et aux arts de ces peuples insulaires.

Les sciences techniques et les arts

Les premiers échanges entre les insulaires et les voyageurs se font sur la côte. Les pirogues des indigènes viennent à la rencontre des bateaux. Ainsi la première chose remarquable pour les voyageurs est les pirogues et la manière dont elles sont construites. Bougainville énumère les pirogues, les hameçons, les filets, les cordages, les étoffes différemment colorées, les nattes et les voiles qu'il a vus à Tahiti et laisse un

³⁰³ La Pérouse, *op.cit*, p. 74.

³⁰⁴ *Ibid.*

³⁰⁵ *Ibid*, p. 385.

commentaire très flatteur de leurs techniques³⁰⁶. « En général ce qu'ils font est très artistiquement fait et dénonce la plus grande aptitude à tous les arts. Ce qu'ils ont je crois actuellement de plus précieux, c'est une teinture rouge qui nous a paru supérieure même à celle des Gobelins³⁰⁷. » On peut noter que le rouge, couleur de la royauté, très prisé à Paris, semble aussi être très apprécié par les indigènes. On peut se demander si cette couleur a une valeur symbolique spécifique pour les insulaires ou s'il ne s'agit que d'une coïncidence.

Lorsque l'expédition de Bougainville arrive aux îles Salomon, en juin 1768, ils voient des pirogues venir vers eux. Ces pirogues ne ressemblent pas à celles qu'ils ont déjà pu observer. Elles sont une douzaine de tailles différentes à venir assez près des navires sans vouloir les accoster. « Il y avoit dans la plus grande de ces pirogues 22 hommes, dans les autres 8 ou 10, dans les plus petites 3 et 2. Ces pirogues sont les premières que nous voyons dans ces mers sans balancier³⁰⁸. » Les pirogues ne sont pas les mêmes d'un archipel à un autre comme a pu le constater Bougainville. Chaque groupe d'île semble avoir sa propre façon de les construire malgré les possibilités d'échanges entre les îles. La Pérouse s'intéresse également aux pirogues, à leurs formes et à leurs matières. Lors de son passage à l'île de Pâques il compare ce qu'il y voit à ce qu'il a déjà vu sur les autres îles.

J'ai trouvé dans ce pays tous les arts des Iles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme ; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fortes étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île³⁰⁹.

Les voyageurs comparent les îles entre elles à travers les arts et les techniques dont elles font preuve. Que ce soit Bougainville et ses compagnons ou La Pérouse et son équipage, chacun utilise ce qu'il a déjà vu pour faire avancer son raisonnement. Les différences entre les îles montrent à quel point les relations sont limitées par l'immensité de l'océan. La Pérouse fait de même lorsqu'il arrive sur l'île Mowée ou île sandwich en mai 1786. Il compare des Indiens à ceux qu'il a déjà rencontrés. « Mon imagination se plaisait à les comparer aux Indiens de l'île de Pâques, dont l'industrie est au moins aussi avancée. » Les voyageurs s'attardent sur les arts pour comprendre l'évolution des insulaires et leur façon de vivre. « Les monuments de ces derniers (les Indiens de l'île de Pâques) montrent même plus d'intelligence : leurs étoffes sont mieux fabriquées ; leurs maisons mieux construites. » La comparaison permet de mettre en évidence les différences qui existent entre les différents peuples du Pacifique. Ainsi La Pérouse se forge une idée sur ce peuple à travers les comparaisons qu'il effectue. Il conclut en faveur des Indiens des îles Sandwich. La Pérouse a su mettre de côté ses préjugés et essayer de comprendre ce peuple. Il fait preuve d'un véritable esprit anthropologique en essayant de rester neutre. On peut se demander si les différences entre les îles résultent effectivement d'évolutions différentes ou d'échanges qui ont pu avoir lieu avec d'autres îles ou cultures.

À l'île Maoua, La Pérouse a un nouvel exemple de l'habileté des Indiens. Il déplore dans un premier temps leur manque d'intérêt pour les instruments qu'il leur

³⁰⁶ Illustration 7.

³⁰⁷ Bougainville, *Journal*, p. 328.

³⁰⁸ Bougainville, *Journal*, p. 364.

³⁰⁹ La Pérouse, *op.cit.*, p. 74.

propose.

Quoique les pirogues de ces insulaires soient artistement construites, et qu'elles forment une preuve de leur habileté à travailler le bois, nous ne pûmes jamais parvenir à leur faire accepter nos haches ni aucun instrument de fer ; ils préférèrent quelques grains de verre qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité à tout ce que nous leur offrions en fer et en étoffes³¹⁰.

On peut penser que malgré leur habileté à travailler le bois, les indigènes ne voient pas l'utilité des instruments en fer puisqu'ils s'en passent. Néanmoins, même si La Pérouse ne comprend pas ce refus il ne peut que saluer leur dextérité. « Ils nous vendirent un vase de bois rempli d'huile de coco ; ce vase avait absolument la forme d'un de nos pots de terre, et un ouvrier européen n'aurait jamais cru pouvoir le façonner autrement que sur le tour³¹¹. » Le fait que les indigènes ne désirent pas les objets qu'ils leur proposent signifie peut être qu'ils ne voient pas à quoi ils pourraient leur servir. Peu après sur l'île d'Oyolava, la Pérouse est confronté au même cas de figure. Les insulaires dédaignent les instruments en fer qu'il leur propose. Cette fois, il donne une explication à ce refus. « Ils dédaignent avec quelque raison, nos instruments de fer, car ils façonnent parfaitement leurs ouvrages, avec des haches, faites d'un basalte très fin et très compact, et ayant la forme d'herminettes. » Les îles de Maouna et d'Oyolava faisant partie du même archipel, les arts et les techniques dont font preuve les indigènes sont les mêmes.

Lors de son passage aux îles Sandwich, La Pérouse, remarque dans les maisons des indigènes des meubles et des objets travaillés. « Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très propre, et sur lequel ils couchent³¹². » Ainsi l'intérieur des maisons n'est pas fait de terre mais protégé par des tapis. La Pérouse fait le rapprochement avec l'intérieur des maisons européennes et note les similitudes qu'il y voit. De même, il remarque leurs ustensiles de cuisine dont il met en avant le travail fait pour les embellir. « Ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des Calebasses très grosses auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes ; ils les vernissent et y tracent en noir toute sorte de dessins³¹³. » Malgré les efforts des insulaires, La Pérouse compare leurs techniques à celles des autres îles dont le savoir-faire est parfois supérieur. « Les étoffes qu'ils ont en très grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier comme celles des autres insulaires ; mais quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres³¹⁴. » Il effectue des comparaisons entre les îles mais aussi entre sa culture et celle de l'île. Il utilise comme référence sa culture pour juger de celle des îles Sandwich. Son jugement de valeur nous amène à nous demander qu'il entend par « inférieure », et sur quel critère il se base.

Les voyageurs, comme le ferait des anthropologues, cherchent à connaître la manière de vivre des indigènes. Pour cela, ils observent et tentent de comprendre leurs us et coutumes et leur situation politique et économique. Ils essaient d'échanger avec

³¹⁰ *Ibid*, p. 354.

³¹¹ La Pérouse, *op.cit*, p. 354.

³¹² *Ibid*, p. 90.

³¹³ *Ibid*.

³¹⁴ *Ibid*.

eux des objets qu'ils pourront ramener en France mais ils ont également un but civilisateur. Malgré leur volonté louable, ils font figure d'ennemi potentiel et ne sont pas toujours bien accueillis par les indigènes. Ils veulent leur apporter leur savoir et ce qui pourrait améliorer leur quotidien mais sans forcément penser aux conséquences et aux véritables besoins des insulaires. Pour ce faire, les voyageurs s'intéressent aussi à la vie familiale des insulaires.

Chapitre 8 – La vie quotidienne et familiale

Les voyageurs lorsqu'ils arrivent sur une île inconnue, tentent de comprendre le fonctionnement de la société. Ainsi, ils observent les insulaires dans leur vie quotidienne. Ils examinent leur façon de vivre et c'est pour cela qu'ils s'intéressent à leur habitat. Quelques fois les explorateurs imaginent qu'une île est habitée parce qu'ils ont observé de loin quelques habitations. En essayant de s'approcher et de visiter les habitations des insulaires, ils vont également se rapprocher du cercle familial.

Leur habitat

Dans la plupart des cas, les explorateurs ne peuvent pas approcher de l'habitat des indigènes. Les raisons principales sont la méfiance et la prudence qui leur conseille de ne pas s'aventurer dans un milieu qu'ils ne connaissent pas avec le risque d'être attaqué. Cependant, certains explorateurs ont essayé d'en savoir plus sur les lieux d'habitation des indigènes mais les informations sur cet aspect de la vie des indigènes reste très partielle.

Le lieu d'habitation et ses habitants

Les lieux d'habitations n'intéressent pas beaucoup les voyageurs. Seul Bougainville et l'un de ses compagnons, Fesche écrivent quelques lignes sur les lieux d'implantations des habitations. Les autres récits de voyage ne s'y attardent pas. Il en est de même en ce qui concerne les personnes qui vivent dans ces maisons. On voit là que les principales attentes des voyageurs concernent les ressources de l'île et les mœurs des insulaires. Ils font peu de cas de leurs habitations. Il est possible que restant sur la plage ou le bateau ils n'osent pas s'aventurer assez loin dans les terres pour les voir.

Fesche, lorsque le navire arrive sur les côtes de l'île de Cythère réalise une description des premières côtes qu'il voit. « Elle (la plaine) est remplie de case construite avec des roseaux et couverte avec les feuilles de ces mêmes arbrisseaux. » Ce qui retient particulièrement son attention est la manière adroite dont sont construites ces cases. Il prête aux indigènes plus de savoir faire que les paysans français, en précisant que les cases sont construites « beaucoup plus adroitement que les chaumières de nos paysans en France. » Quand Fesche a pu s'approcher des cases, il ajoute dans son *Journal* quelques détails sur l'agencement des cabanes. « Ces cases sont grandes, quelques pièces de bois soutiennent de distance en distance le poids de la couverture. A ces piliers sont suspendus tout ce qu'ils possèdent en toile, paniers, etc³¹⁵... » Cette description nous permet de nous faire une idée plus précise de ce à quoi ressemblaient les habitations des Tahitiens. Fesche est le seul à donner cette description. Bougainville se contente de mentionner ces cabanes sans y prêter beaucoup d'attention. Le manque d'informations concernant les lieux de ces habitations met en évidence le peu

³¹⁵ Fesche, *op.cit*, p. 86.

d'importance qu'ils ont pour les voyageurs. Il semble que le lieu d'une construction ne doit pourtant rien au hasard et doit mériter réflexion. Les voyageurs ne s'attachent pas à connaître cette réflexion. Lorsqu'il fait escale à l'archipel des Navigateurs, Bougainville ne laisse qu'un petit commentaire concernant les habitations mais surtout pour tenter de déterminer l'importance de la population. « Nous avons vu quelques cabanes terminées en rond par le haut entre les cocotiers. La population ne nous a pas paru considérable³¹⁶. » Il est difficile d'imaginer la façon dont Bougainville arrive à la conclusion que la population n'est pas considérable seulement à la vue de quelques cabanes. Son jugement semble assez approximatif. A vouloir quantifier absolument la population, Bougainville prend le risque de donner une information erronée. De plus n'étant pas allé loin dans les terres, il n'a pas pu se faire une idée de la population, ni de l'étendue de l'île.

A l'île d'Oyolava, La Pérouse observe les maisons des insulaires avec attention. Il note l'emplacement « au bord d'un ruisseau qui descend des montagnes, et le long duquel est pratiqué un sentier qui s'enfonce dans l'intérieur de l'île » et ce qui l'entoure. Il fait une généralité de ce qu'il observe en écrivant que « toutes les maisons sont bâties sous des arbres à fruit, qui entretiennent dans ces demeures une fraîcheur délicieuse³¹⁷. » Bien que certainement exagérée, cette scène reflète l'image recherchée par les voyageurs et colportée par eux ensuite, celle d'insulaires vivants dans un Eden avec l'eau et la nourriture à portée de main. En ce qui concerne les personnes qui vivent dans ces habitations, peu de voyageur précise de qui il s'agit. On peut supposer que chaque famille ou village vit ensemble dans une case toutes personnes confondues. L'absence de précision des récits concernant les personnes qui vivent dans ces cases laisse penser qu'ils ont le même système que les sociétés européennes connues des voyageurs.

La construction

Si les explorateurs ne s'intéressent pas à l'emplacement de l'habitat, sa construction attire beaucoup plus leur attention. C'est surtout La Pérouse qui s'intéresse à la manière dont sont construites ces maisons. Lorsqu'il arrive à l'île de Pâques, il montre son intérêt pour l'organisation des maisons. « Je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district³¹⁸. » Il avance cette hypothèse suite à une description minutieuse des cabanes. « J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement ; elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur et dix pieds de hauteur au milieu. » Cette maison mesure donc 93 m de longueur, 3 m de largeur et 3 m de hauteur. Il paraît évident qu'avec de telles dimensions, La Pérouse suppose que cette maison n'abrite pas seulement une famille mais tout le village. Cette maison a la possibilité d'accueillir un grand nombre de personnes et elles ont des formes spéciales. Celle de la plus grande attire l'attention du navigateur. « Sa forme était celle d'une pirogue renversée ; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds (60cm) d'élévation et en se glissant sur les mains³¹⁹. » Comparé à la longueur de la maison, l'ouverture servant de porte paraît assez étroite,

³¹⁶ Bougainville, *Journal*, p. 336.

³¹⁷ La Pérouse, *op.cit*, p. 385.

³¹⁸ *Ibid*, p. 70.

³¹⁹ *Ibid*.

mais il faut rappeler que sur une hauteur de 3m, faire une ouverture plus grande aurait pu fragiliser l'édifice. Toutes les cases des diverses îles du Pacifique n'ont pas les mêmes formes et les mêmes grandeurs. Chaque groupe d'île a une façon particulière de construire sa maison. Aux îles Sandwich, La Pérouse est confronté à des cases très différentes de ce qu'il avait pu voir à l'île de Pâques.

Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons ; elles sont construites et couvertes de paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres ; les toits sont à deux pentes : la porte placée, dans le pignon, n'a que trois pieds et demi (environ 1m) d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé ; elle est fermée par une simple claie que chacun peut ouvrir³²⁰.

La Pérouse ose s'aventurer hors du camp pour visiter les alentours et connaître la vie des insulaires. Dans chacune des îles qu'il visite, il essaiera de faire de même. Il a pu ainsi comparer les diverses habitations et montrer que chaque île a sa spécificité. Il effectue un véritable travail anthropologique et note les distinctions qu'il observe entre chacune des îles. On peut se demander si ces différences sont dues au climat, à la topographie des lieux ou à un autre phénomène. Lorsqu'il aborde sur l'île Maoua, il est en confiance et s'éloigne pour rencontrer les indigènes. « Je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cent pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. » Après un bref aperçu des alentours, il décrit l'emplacement des maisons. « Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle, d'environ cent cinquante toises de diamètres (soit 270m), dont le centre formait une vaste place, tapissée de la plus belle verdure, les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. » Il décrit ce qui attire son attention. Il ne se méfie pas et a l'air d'être confiant. Il se déplace au sein de ce qui semble être un village. La suite lui donne raison, puisqu'il est accueilli par les insulaires qui veulent lui faire visiter les maisons. Lorsqu'il entre dans une des plus belles cases qui appartient au chef, il a une surprise de taille.

Ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case ; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour : ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très proprement travaillées, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme des jalousies, le reste de la maison était couverte de feuilles de cocotier³²¹.

C'est certainement après avoir vu autant de finesse technique et artistique qu'il considère ce peuple comme le plus habile des peuples du Pacifique. En comparaison des autres îles, les techniques qu'il découvre ici sont très avancées. Comment explique qu'au sein du triangle polynésien autant de différences existent entre les îles. Les grandes distances qui séparent les îles sont certainement le principal obstacle même si les indigènes ont des pirogues qui semblent faites pour les longues traversées. A l'île d'Oyolava, proche de Maoua, La Pérouse et son équipage découvrent un ingénieux système au sein des maisons. Dans ces îles au climat chaud et humide, il est nécessaire

³²⁰ *Ibid*, p. 90.

³²¹ *Ibid*, p. 359.

de se préserver du soleil. Les maisons de cette île sont faites de façon à se protéger du soleil.

Leur architecture a pour objet principal de les préserver de la chaleur [...] ces maisons sont assez grandes pour loger plusieurs familles ; elles sont entourées de jalousies qui se lèvent du côté du vent et se ferment du côté du soleil. Les insulaires dorment sur des nattes très fines, très propres, et parfaitement à l'abri de l'humidité³²².

Les techniques de cette île sont aussi perfectionnées de celles de Maoua. On peut penser que des échanges existent entre ces îles assez proches. D'une manière générale, les maisons ne sont pas individuelles. Plusieurs familles y vivent, ou même le village entier. Le chef a une case qui lui est propre et qui doit éventuellement servir à recevoir les personnes importantes. De ce fait, la question se pose de savoir en quoi consiste une famille pour ces insulaires et comment fonctionne leur régime matrimonial.

La famille

Pour parler de la famille, il ne faut pas avoir en tête le modèle européen. Les îles du Pacifique ont chacune une manière particulière de construire la famille. Les voyageurs vont éprouver quelques difficultés à entrer dans ce cercle privé.

Quelle famille

Bougainville, lorsqu'il est à Tahiti, a une vision assez idéaliste ou utopiste de ce peuple. « Ce peuple a la gayeté du bonheur et ce penchant à une douce plaisanterie qu'enfantent nécessairement le repos et la joie. Les hommes y ont plusieurs femmes et les filles tous les hommes qu'elles veulent³²³. » Bougainville se laisse aller à ses rêveries et exagère les choses. A Tahiti, les unions sont consacrées par des mariages célébrés par des fêtes sur le *marae*. Il est possible que Bougainville, resté seulement une quinzaine de jours à Tahiti, n'ait pas vu célébré une union ou n'ait pas compris ce que lui expliquait les Tahitiens. Par contre, il ajoute, concernant les enfants que les soins sont donnés par le père et la mère. On peut penser que cette remarque résulte de ce qu'il a observé lors de son escale dans cette île. Cependant ses hypothèses concernant cet aspect de la vie tahitienne ne sont pas totalement fondées.

La Pérouse, à l'île de Pâques, aperçoit lors d'une de ses visites à l'intérieur des terres une maison qui l'intrigue.

Nous aperçûmes auprès d'une maison une quantité d'enfants qui s'enfuirent à notre approche ; il nous parut vraisemblable que cette maison logeait tous les enfants du district ; leurs âges étaient trop peu différents pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes qui paraissaient chargées d'en avoir soin³²⁴.

Il semblerait que les enfants soient rassemblés à un même endroit. Cependant, sans plus

³²² *Ibid*, p. 385.

³²³ Bougainville, *Journal*, p. 328.

³²⁴ La Pérouse, *op.cit*, p. 78.

d'explications, il est difficile de savoir à quoi s'en tenir. Il est probable que La Pérouse soit dans le vrai et que ces enfants vivent ensemble sous la garde de quelques personnes. Là encore il n'est pas passible d'en savoir plus. Il est difficile d'avoir des éléments concernant la famille. Il s'agit d'un élément personnel que les indigènes n'avaient peut être pas envie de partager avec des étrangers. Les voyageurs n'insistent pas vraiment pour en savoir plus. Il en est de même pour leur régime matrimonial, difficile à cerner mais dont les voyageurs auront plus de détails.

Régime matrimonial

Le régime matrimonial, surtout à Tahiti a été l'objet de nombreuses utopies. Ce n'est pas Bougainville qui l'a décrit le plus en détail mais l'un de ses compagnons Fesche. Bougainville se contente de constater que « les femmes mariées y sont fidèles à leurs maris, elles payeroient de leur tête leur infidélité mais on nous offre toutes les filles³²⁵. » Le *Journal* de Fesche est beaucoup plus détaillé concernant le régime matrimonial. Il s'intitule la partie concernant cet aspect « Mariage ».

La polygamie est permise chez eux, beaucoup ont plusieurs femmes, les chefs surtout. Leurs mariages se font je crois en public, je tire cette conjoncture de ce qui est arrivé peut être aux deux tiers des français, des pères et mères amenaient leurs filles, les présentaient à celui qu'il leur plaisait, les engageait à consommer l'œuvre du mariage avec elle³²⁶.

Il explique ce qui semble constituer la cérémonie du mariage chez les Tahitiens. Il paraît étrange que Bougainville n'en fasse pas état dans son *Journal*, mais il s'agit peut être d'un oubli volontaire de sa part, une autocensure. Il paraît possible que Fesche ait mal interprété ce qu'il a vu, il ne s'agissait peut être pas d'une cérémonie de mariage. Après avoir expliqué ce qu'il considère être la cérémonie du mariage, Fesche décrit les règles en quelque sorte qui sont de mises à Tahiti.

Les femmes mariées sont d'une fidélité exemplaire à leurs maris, nous en avons vu plusieurs leur demander la permission même de se découvrir à notre sollicitation, ce qu'ils accordent sans peine, ils donnent aussi la liberté de toucher et quelques fois les livrent entièrement, mais il paraît qu'ils punissent de mort les hommes pris en adultère sans le consentement du mari³²⁷.

Ainsi sous leurs dehors de bonhomie, les Tahitiens se révèlent quelques fois sévères et menaçants. Comment est-il possible à Fesche d'être le seul à connaître tous ces détails ? Pour l'expliquer on peut citer l'expérience dont le Prince de Nassau a fait les frais.

M. le Prince de Nassau voulut un jour caresser une des femmes d'un chef jaloux sans doute ? Peut être aussi étoit-ce sa favorite, le roi notre ami l'arrêta sur le champ avec un peu de colère lui criant qu'elle étoit mariée et lui fit plusieurs signes qui indiquaient qu'on tuait vraisemblablement ceux qui se mettaient dans le cas dont j'ai parlé³²⁸.

Avec la barrière de la langue comment Fesche peut-il savoir ce qui s'est dit ? Il le

³²⁵ Bougainville, *Journal*, p. 317.

³²⁶ Fesche, *op.cit*, p. 84.

³²⁷ *Ibid*, p. 85.

³²⁸ *Ibid*.

suppose sans doute mais il faut rester prudent face à ces affirmations. S'agit-il de ce qu'imagine Fesche, de ce qu'il devine, ou comprend d'après les explications qu'on lui donne. Le doute est possible. Après ces interdits, Fesche met en avant une caractéristique qui n'a certainement pas échappé à l'équipage.

Quand à celles qui sont célibataires ou veuves, elles sont libres et se prostituent avec qui bon leur semble, ainsi on peut juger de la vie qu'ont menée dans cette île fortunée la plupart des français ; elles se donnoient d'abord à nous sans exiger aucune récompense, empressées seulement à nous procurer quelques plaisirs, bientôt l'intérêt les guida, elles exigèrent de présent³²⁹.

Comme le précise Fesche, les hommes d'équipage ont profité de cette liberté et c'est peut être pour cette raison que Bougainville a préféré taire cet aspect des choses. Cette caractéristique a été l'un des éléments de la création du mythe. On peut se demander les raisons qui les poussent à avoir ce comportement, s'il est avéré. Sur l'île d'Oyolava, île polynésienne comme Tahiti, La Pérouse donne une hypothèse concernant l'archipel des îles des Navigateurs, malgré le fait qu'elle soit contradictoire avec ce qu'ont pu dire les anciens voyageurs.

Je suis convaincu que les jeunes filles, avant d'être mariées, sont maîtresses de leurs faveurs, et que leur complaisance ne les déshonore pas ; il est même plus que vraisemblable qu'en se mariant, elles n'ont aucun compte à rendre de leur conduite passée, mais je ne doute pas qu'elles ne soient obligées à plus de réserve lorsqu'elles ont un mari³³⁰.

Les divergences entre les discours montrent la difficulté de comprendre les aspects multiples du régime matrimonial des îles polynésiennes. La fascination des Européens pour un mode de vie qui leur semble dicté par la nature fausse leurs déductions. Les diverses hypothèses ont toutes des aspects différents qui ne permettent pas d'attester une version plutôt qu'une autre.

Les insulaires ne font que très peu entrer les voyageurs dans leur vie quotidienne. Pour tenter de mieux connaître cet aspect de leur vie, les voyageurs observent et émettent des hypothèses. Pour des hommes n'ayant aucune connaissance d'une culture il ne paraît pas possible de se la représenter en si peu de temps. Leurs déductions sont précipitées et parfois sans fondements. Ils désirent en savoir plus sur le quotidien des insulaires mais en conservant leurs valeurs et leurs façons de penser ce qui dénature leurs observations.

³²⁹ *Ibid.*

³³⁰ La Pérouse, *op.cit.*, p. 381.

Conclusion

Les récits de voyage concernant le Pacifique sont divers. Les voyageurs de part leurs formations et leurs statuts différents abordent cet océan de manières diverses. Leurs objectifs ne sont pas les mêmes qu'ils soient marins, savants ou volontaires. Certains se concentrent sur l'aspect nautique, d'autres géographique ou encore scientifique. Peu à peu les voyageurs s'intéressent aux populations et les décrivent en détails, alors on note l'émergence de l'étude anthropologique. Malgré leurs buts divers, les voyageurs traversent tous le Pacifique, de ce fait, ils doivent faire escale dans les îles pour se ravitailler. Alors ils sont en contact avec les insulaires et s'attachent à les étudier. Cependant, les auteurs ne sont pas habitués à écrire des relations de voyage et l'erreur principale qui est notée est l'ethnocentrisme dont ils font preuve. De plus, malgré leurs tentatives d'étude des insulaires, aucune indication ne leur est donnée sur la méthode à avoir et les observations à effectuer. Il faut attendre le voyage de La Pérouse pour que les instructions évoquent une étude anthropologique.

Les voyages à partir de Bougainville sont facilités par les avancées techniques faites durant les années précédentes. Une meilleure coordination dans la préparation et des progrès dans les conditions de vie à bord ont changé les voyages. Ils deviennent moins risqués mais restent quand même des entreprises périlleuses. La navigation s'améliore avec de nouveaux instruments qui permettent la définition du point et ainsi un meilleur positionnement des îles rencontrées sur les cartes. Celles-ci peuvent alors être clarifiées et nettoyées des îles fantômes ou plusieurs fois marquées sur les cartes. Les voyages deviennent de plus en plus scientifiques et les manuels se multiplient. Les savants voyagent et sont nombreux sur les bateaux. Au lieu d'attendre le fruit des observations des voyageurs, ce sont eux qui voyagent et font leurs propres observations. Ils se consacrent surtout à la faune et la flore des îles. Peu à peu le côté anthropologique apparaît mais il faut attendre le début du XIXe siècle pour que cet aspect soit réellement étudié lors des voyages de Baudin, malheureusement peu connu, et de Dumont d'Urville. Les voyageurs qui s'aventurent dans le Pacifique le font avec un certain bagage mental. Les îles sont les représentations du mythe de l'Eden et leurs populations celles du bon sauvage. Ces idées sont très présentes lors des premières expéditions. C'est ainsi que Bougainville participe à l'élaboration du mythe de Tahiti par son récit aux accents mythiques et utopiques. Le dernier mythe du Pacifique, celui du continent austral va s'effondrer au cours des multiples traversées du Pacifique qui vont prouver son inexistence.

Le Pacifique représente le dernier océan à découvrir. Les voyageurs le traversent pour tenter de découvrir le continent austral ou des possibilités de ravitaillement pour la France. Dans tous les cas, une escale est obligatoire pour refaire des vivres et de l'eau. Ainsi les voyageurs entrent en contact avec des populations insulaires qu'ils découvrent ou redécouvrent. Ils s'attachent à connaître les rouages de leur société, mais ils restent attachés à leur système de valeurs et jugent ce qu'ils voient. Le jugement qu'ils apportent modifie les observations qu'ils peuvent faire. Leurs hypothèses sont à prendre avec prudence puisqu'elles sont parfois différentes les unes des autres. Les auteurs font preuve d'une curiosité qui les amènent à s'interroger sur les insulaires, leurs origines, leur système politique, économique et social.

Les voyageurs lorsqu'ils accostent les îles du Pacifique ne savent pas vraiment ce qui les attend. Souvent, ils ont lu les précédentes relations de voyages mais ils sont désireux de se faire leur propre opinion sans avoir peur de contredire leurs prédécesseurs. Après les conditions extrêmes de navigations et de survie qu'ils doivent affronter, toucher une terre où ils ont de surcroît la possibilité de s'arrêter est une aubaine pour eux. Il est vrai qu'il est compréhensible que leurs observations ne soient pas totalement neutres et impartiales. Malgré ce fait, les voyageurs sont curieux et veulent en apprendre plus sur les indigènes et sur les îles qu'ils découvrent. Leurs relations sont plus ou moins complètes et reflètent leur désir de les comprendre et de rapporter cette découverte aux savants restés en France. Leur rôle est celui d'anthropologues qui s'intéressent à l'homme et à son mode de vie. Cette recherche de l'ailleurs et ce désir de parcourir le lointain est typique à ce siècle des Lumières. Les expéditions du XVIIIe siècle s'inscrivent dans le cadre des expériences coloniales et des entreprises de découverte menées par la France depuis le début du XVIe siècle. Elles vont se poursuivre dans le Pacifique et l'intention de civilisation va se transformer peu à peu en colonisation. Cette colonisation forcée va laisser des séquelles sur cet espace encore protégé au XVIIIe siècle.

Sources

Les journaux de bord :

Bougainville Louis-Antoine de, *Journal de la Campagne commencée le 15 novembre sur la frégate du Roi La Boudeuse que je commandois comme capitaine de vaisseau avec lettres de service*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 1, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Caro Louis, *Journal du Voyage de tour du monde fait par le S. Caro, lieutenant des vaisseaux de la Compagnie des Indes, embarqué sur la flûte du roi l'Etoile, commandée par M/ Giraudais, capitaine de brulot sous les ordres de M. de Bougainville, commandant de la flutte le Boudeuse*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Commerson Philibert, *Mémoires pour servir l'histoire du Voyage fait autour du monde par les vaisseaux du Roi la Boudeuse et l'Etoile pendant les années 1766-1768 pour être rédigés par nous Philibert de Commerson, D.M et médecin naturaliste envoyé par le Roi et de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Commerson Philibert, *Post Scriptum sur l'isle de la Nouvelle-Cythère au Tayti*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Fesche Charles-Félix, *Journal de navigation pour servir à moi Charles-Pierre-Félix Fesche, volontaire sur la frégate du Roy la Boudeuse, commandée par M. le chevalier de Bougainville, capitaine de vaisseaux, armé en partie à Nantes, en partie à Brest dans l'année 1766, ladite frégate montant 26 pièces de canon de 12 et 220 hommes d'équipage destiné pour faire le tour du monde commencé le 4 octobre 1766*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Hervel Joseph, *Journal*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Marchand Etienne, *Journal de bord d'Etienne Marchand, le voyage du "Solide" autour du monde, 1790-1792*, édition établie et présentée par Odile Gannier et Cécile Picquoin, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005 (1^{ère} édition).

Nassau-Siegen Charles-Othon, *Voyage de la frégate la Boudeuse et de la flute l'Etoile au Paraguay et sur les côtes de la Californie*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Vivez François, *Journal*, in Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, volume 2, Paris, Imprimerie nationale, 1977 (1^{ère} édition).

Les récits de voyages :

Bougainville Louis-Antoine de, *Voyage autour du monde par la frégate du roi la boudeuse et la flûte l'étoile 1766-1769*, 2e éd, Paris, Saillant, Nyon, 1772 (1^{ère} édition 1771).

Dumont d'Urville, *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes "l'Astrolabe" et "la Zélée", exécuté par ordre du roi pendant les années 1837-1838-1839-1840*, Tome premier, Paris Gide, 1841 (1^{ère} édition).

Freycinet Louis-Claude De Saulces de, *Voyage autour du monde de la corvette l'Uranie 1817-1820*, Paris, Duménil, [s.d], (1^{ère} édition 1824).

Freycinet Louis-Claude De Saulces de, *Voyage de découvertes aux terres Australes, exécuté sur les corvettes le Géographe, le Naturaliste, et la goélette le Casuarina, pendant les années 1800, 1801, 1802, 1803, & 1804, sous le commandement du capitaine de vaisseau N. Baudin : navigation et géographie*, publié par ordre de Son Excellence le ministre de la marine et des colonies, Paris, Imprimerie royale, 1815 (1^{ère} édition 1807).

La Pérouse Jean-François de Galaup, comte de, *Voyage de Lapérouse autour du monde : pendant les années 1785, 1786, 1787 et 1788*, texte intégral accompagné d'une étude sur Lapérouse et de l'histoire des recherches, de 1791 à 1964, par l'amiral Maurice-Raymond de Brossard, Évreux, le Cercle du bibliophile, 1970 (1^{ère} édition 1796).

Pagès François de, *Voyages autour du monde et vers les deux pôles, par terre et par mer pendant les années 1767-1771*, présenté par Numa Broc, Paris, impr. nationale, 1991, (1^{ère} édition 1782).

Rossel E. Amiral de, Entrecasteaux Bruny de, *Voyage de Bruny Dentrecasteaux à la recherche de La Pérouse rédigé par M. de Rossel*, Paris, imprimerie Impériale, 1808, t. 1, (1^{ère} édition 1807-1808).

Sonnerat Pierre, *Voyage à la Nouvelle Guinée, dans lequel on trouve la description des lieux, des observations physiques et morales, et des détails relatifs à l'histoire naturelle dans le règne animal et le règne végétal...enrichi de 120 figures en taille douce*, Paris, Ruault, 1776 (1^{ère} édition).

Instruments :

Boucher de la Richarderie Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes...* T 1 et 6, Genève, Slatkine reprints, 1970.

Michaud J. François, *Biographie universelle ancienne et moderne*, Graz, Akademische Druck, Verlagsanstalt, 1966, (1^{ère} édition 1810).

Autres :

Brosses Charles de, *Histoire des navigations aux terres australes. contenant ce qu'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour*, Paris, Durand, 1756 (1^{ère} édition).

Buffon Georges-Louis Leclerc, comte de, *Histoire naturelle générale et particulière*, Paris, impr. royale, 1749-1789 (1^{ère} édition).

Diderot Denis, *Supplément au Voyage de Bougainville*, présentation et notes par Paul-Édouard Levayer, Paris, Librairie générale française, 1995 (1^{ère} édition 1772).

Bibliographie

Affergan Francis, *Exotisme et Altérité*, Paris, PUF, 1987.

Association des historiens modernistes des universités, *Les Européens et les espaces océaniques au XVIIIe siècle*, actes du colloque de 1997, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1997.

Baker John Norman Leonard, *Histoire des découvertes et explorations*, trad. française de Maurice Planiol, Paris, Payot, 1949.

Battesti Michèle, *Images des mers du Sud : le voyage de la corvette "La Coquille" (1822-1825)*, préf. de Michel Mollat du Jourdin, Paris, Du May, 1993.

Bellec François, contre-amiral, *Le livre des terres inconnues, journaux de bord des navigateurs, XVe-XIXe siècle*, Paris, Éd. du Chêne, 2000.

Bersani Jacques, Lecomte Louis, *Le grand atlas des explorations*, Paris, Éditions Encyclopedia Universalis, 1991.

Blais Hélène, *Voyage dans le grand océan, géographie du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005.

Broc Numa, *La Géographie des philosophes : Géographes et voyageurs français au XVIIIe siècle*, Paris, Éd. Ophrys, 1975.

Brosse Jacques, *Les tours du monde des explorateurs. Les grands voyages maritimes 1764-1843*, Paris, Larousse Bordas, 1983.

Brunel Pierre, *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Editions de Rocher, 1988, p. 1335-1346.

Chappey Jean-Luc, *La société des observateurs de l'homme (1799-1804) : des anthropologues au temps de Bonaparte*, Paris, Société des études robespierristes, 2002.

Chesneaux Jean, Nic Maclellan, *La France dans la Pacifique : de Bougainville à Mururoa*, Paris, éd la Découverte, 1992.

Chevalier Jean-Louis, Colin Mariella et Thomson Ann, *Barbares & sauvages, images et reflets dans la culture occidentale : actes du colloque de Caen, 26-27 février 1993*, Centre de recherche de littérature et civilisation des pays de langue anglaise et le Centre de recherche en langues romanes, Caen, Presses universitaires de Caen, 1994.

Cornevin Robert et Marianne, *La France et les Français outre-mer : de la première croisade à la fin du Second empire*, Paris, Hachette, 1993.

- Denis Michel, Blayau Noel, *Le XVIIIe siècle*, 3e édition, Paris, A. Colin, 2004.
- Deschamps Hubert, *Les européens hors d'Europe : de 1434 à 1815*, Paris, Presses universitaires de France, 1972.
- Deveze Michel, *L'Europe et le monde à la fin du XVIIIème siècle*, Paris, Albin Michel, 1971.
- Duchet Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, postface de Claude Blanckaert, Paris, Albin Michel, 1995.
- Dunmore John, *La Pérouse : explorateur du Pacifique*, traduit par l'auteur avec la collaboration de Michel-Claude Touchard, Paris, Payot, 1986.
- Dunmore John, *Les Explorateurs français dans le Pacifique, Bougainville, de Surville, Marion Du Fresne, Kerguelen, La Pérouse, d'Entrecasteaux, Marchand. 1 Le Dix-huitième siècle*, trad. en français de Georges Pisier, Papeete (Tahiti), Ed. du Pacifique, 1978.
- Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie*, Paris, Presses universitaires de France, 1979.
- Faivre Jean-Paul, *L'expansion française dans le Pacifique de 1800 à 1842*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1953.
- Fougère Eric, *Les Voyages et l'ancrage. Représentation de l'espace insulaire à l'âge classique et aux lumières (1615-1797)*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- Gandin Eliane, *La voyage dans le Pacifique de Bougainville à Giraudoux*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- Gaziello Catherine, *L'Expédition de Lapérouse : 1785-1788 : réplique française aux voyages de Cook*, Paris, CTHS, 1984.
- Gonnard René, *La légende du bon sauvage*, Paris, Librairie de Médicis, 1946.
- Hafid-Martin Nicole, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières : 1780-1820*, Oxford, Voltaire foundation, 1995.
- Hampson Norman, *Histoire de la pensée européenne, t. IV, le siècle des Lumières*, Paris, Seuil, 1972.
- Hazard Paul, *La pensée européenne au XVIIIe siècle : de Montesquieu à Lessing*, Paris, Fayard, 1968.
- Huetz de Lempis Alain, *L'Océanie française*, Paris, PUF, 1975.

Le Goff Jean Pascal, « Les fleurs d'Akiaki : un épisode du journal de Bougainville », in *Dix-Huitième siècle, Voyager, explorer*, n°22, 1990, pp. 171-184.

Leoni Sylviane, Ouellet Réal, *Mythes et géographies des mers du sud*, Etudes suivies de *l'Histoire des navigations aux terres australes* de Charles de Brosses, Dijon, éditions universitaire de Dijon, 2006.

Leroi-Gourhan André, *Les explorateurs célèbres*, Genève, L.Mazenod, 1947.

L'importance de l'exploration maritime au siècle des Lumières : à propos du voyage de Bougainville, Paris, Centre national de recherche scientifique, Table ronde du 8 et 9 décembre 1978, organisée par M.Mollat et E.Taillemite, Paris, C.N.R.S, 1982.

Martin-Allanic, Jean-Etienne, *Bougainville, navigateur et les découvertes de son temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1964.

Mauro Frédéric, *L'Expansion européenne : (1600-1870)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967.

Mercier Roger, « Image de l'autre et image de soi dans le discours ethnologique au XVIIIe siècle » in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 154, Oxford, Voltaire Foundation, 1976, pp. 1417-1435.

Moravia Sergio, « Philosophie et géographe au XVIIIe siècle » in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 57, Genève, Publication de l'Institut et Musée Voltaire, 1967.

Mornet Daniel, *La pensée française au XVIIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1969.

Mouralis Bernard, *Montaigne et le mythe du bon Sauvage de l'Antiquité à Rousseau*, Paris, P. Bordas et fils, 1989.

Mousnier Roland, *Le XVIIIe siècle : l'époque des Lumières : 1715-1815*, Paris, Presses universitaires de France, 1963.

Charliat Jean Pierre, « Le temps des grands voiliers » in Parias Louis-Henri, *Histoire universelle des explorations*, t. 3, préf. de Lucien Febvre, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1955-1956.

Pemerle Didier, *Le Nouveau Monde et le Pacifique : l'émergence des civilisations*, préf. De Gordon R. Willey, Paris, Bordas, 1995.

Poulot Dominique, *Les Lumières*, Paris, PUF, 2000, (1^{ère} édition).

Richard Hélène (archiviste), *Le Voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse, une grande expédition scientifique au temps de la Révolution française*, préf. de Michel Mollat du Jourdin, Paris, CTHS, 1986.

Roche Daniel, *La culture des apparences : une histoire du vêtement : XVIIe-XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2007.

Scemla Jean-Lo, *Le voyage en Polynésie, anthologie des voyageurs occidentaux de Cook à Segalen*, Paris, Robert Laffont, 1994.

Sahlins Marshall, *Des Îles dans l'histoire*, trad. de l'anglais par un collectif de l'École des hautes études en sciences sociales sous la dir. de Jacques Revel, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1989.

Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, Paris, Imprimerie nationale, 1977.

Todorov Tzvetan, *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Éd. du Seuil, 1989.

Vibart Eric, *Tahiti : naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.

Vovelle Michel, *L'homme des Lumières*, Paris, Éd. du Seuil, 1996.

Table des figures

| | |
|----------------|----|
| FIGURE 1 | 84 |
|----------------|----|

Table des illustrations

| | |
|--|-----|
| ILLUSTRATION 1 : LOUIS XVI DONNANT SES INSTRUCTIONS A LA PEROUSE POUR SON VOYAGE AUTOUR DU MONDE | 117 |
| ILLUSTRATION 2 : LE CHRONOMETRE DE HARRISON | 118 |
| ILLUSTRATION 3 : FEMMES DE TAHITI..... | 119 |
| ILLUSTRATION 4 : TATOUAGE MAORI..... | 120 |
| ILLUSTRATION 5 : TATOUAGE MAORI..... | 121 |
| ILLUSTRATION 6 : MANIERE D'ENTERRER LES MORTS A TAHITI..... | 122 |
| ILLUSTRATION 7 : INSTRUMENTS DE TAHITI..... | 123 |

Illustration 1 : Louis XVI donnant ses instructions à La Pérouse pour son voyage autour du monde



Tableau de Monsiaux qui dépeint Louis XVI donnant ses instructions à La Pérouse pour son voyage autour du monde ; sur la table du cabinet royal, des atlas, des cartes déployées, un globe terrestre, 1817.

Source : www.culture.gouv.fr

Illustration 2 : Le chronomètre de Harrison.



Chronomètre de John Harrison, fait en 1755-59, acheté 20 000 livres par le gouvernement britannique en 1764.

Réplique du chronomètre de Harrison par Larcum Kendall, fait en 1767-69, utilisé par Cook en 1772-75 et 1776-79.

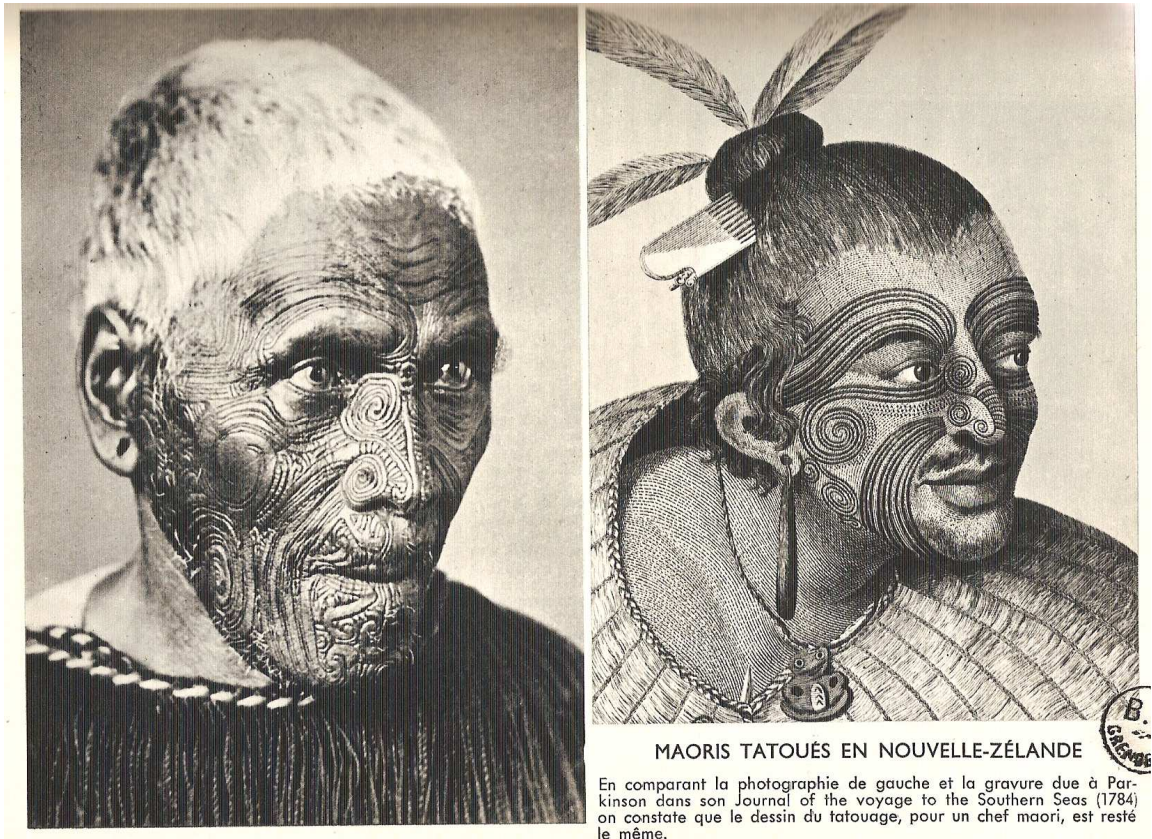
Source : Parias Louis-Henri, *Histoire universelle des explorations*, préf. de Lucien Febvre, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1955-1956, t 3, *Le temps des grands voiliers*, par P.J. Charliat, p.185.

Illustration 3 : Femmes de Tahiti.



Source : Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, préf. par Pierre Sabbagh, Cercle du bibliophile, 1969, entre p. 144 et p. 145.

Illustration 4 : Tatouage maori.



Source : Parias Louis-Henri, *Histoire universelle des explorations*, préf. de Lucien Febvre, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1955-1956, t 3, *Le temps des grands voiliers*, par P.J. Charliat, pl. 39.

Illustration 5 : Tatouage maori.



Source : Parias Louis-Henri, *Histoire universelle des explorations*, préf. de Lucien Febvre, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1955-1956, t 3, *Le temps des grands voiliers*, par P.J. Charliat, pl. 40.

Illustration 6 : Manière d'enterrer les morts à Tahiti.



Source : Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, préf. par Pierre Sabbagh, Cercle du bibliophile, 1969, entre p. 144 et p. 145.

Illustration 7 : Instruments de Tahiti.

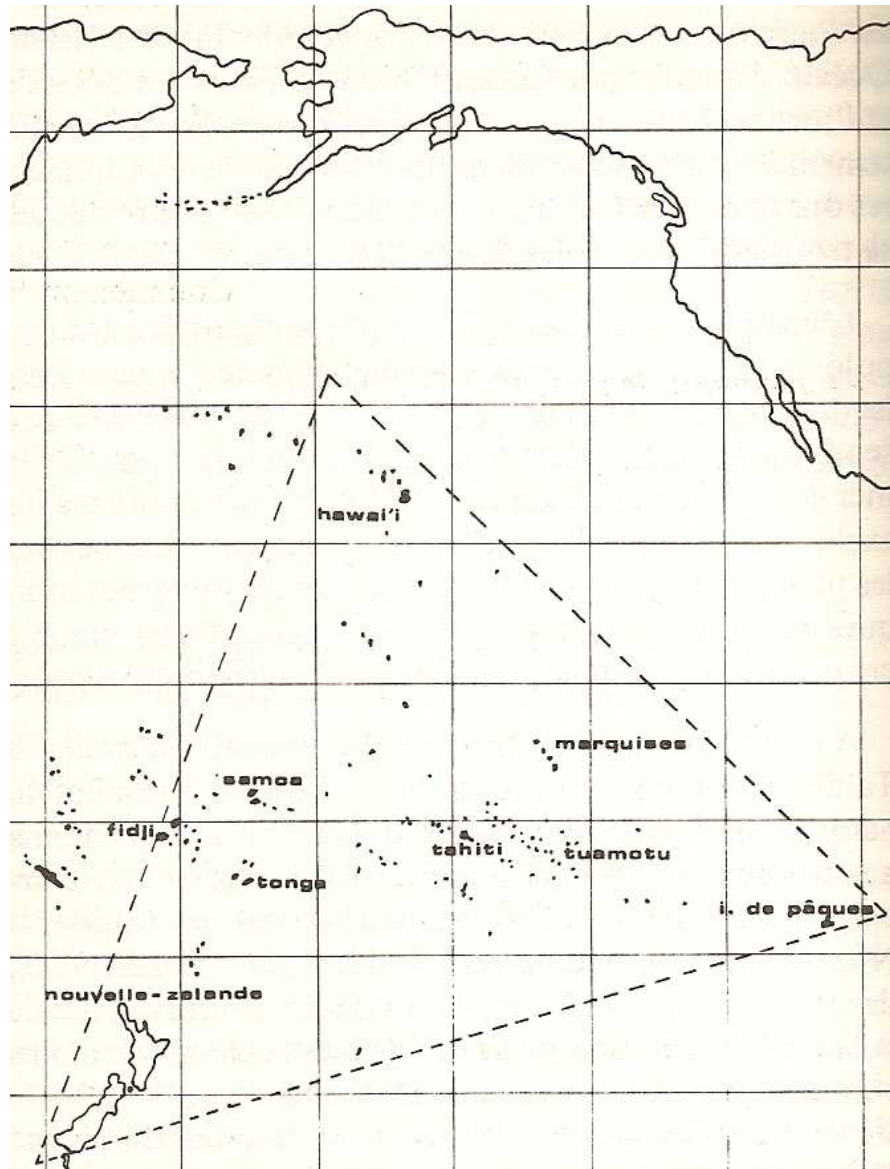


Source : Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, préf. par Pierre Sabbagh, Cercle du bibliophile, 1969, entre p. 144 et p. 145.

Table des cartes

| | |
|---|-----|
| CARTE 1 : LE TRIANGLE POLYNESIEN..... | 125 |
| CARTE 2 : LA MELANESIE..... | 126 |
| CARTE 3 : LE VOYAGE DE BOUGAINVILLE..... | 127 |
| CARTE 4 : LE VOYAGE DE LA PEROUSE..... | 128 |
| CARTE 5 : LE VOYAGE D'ENTRECASTEAUX..... | 129 |
| CARTE 6 : LE VOYAGE D'ETIENNE MARCHAND..... | 130 |
| CARTE 7 : LES ILES DE LA SOCIETE..... | 131 |

Carte 1 : Le triangle polynésien.

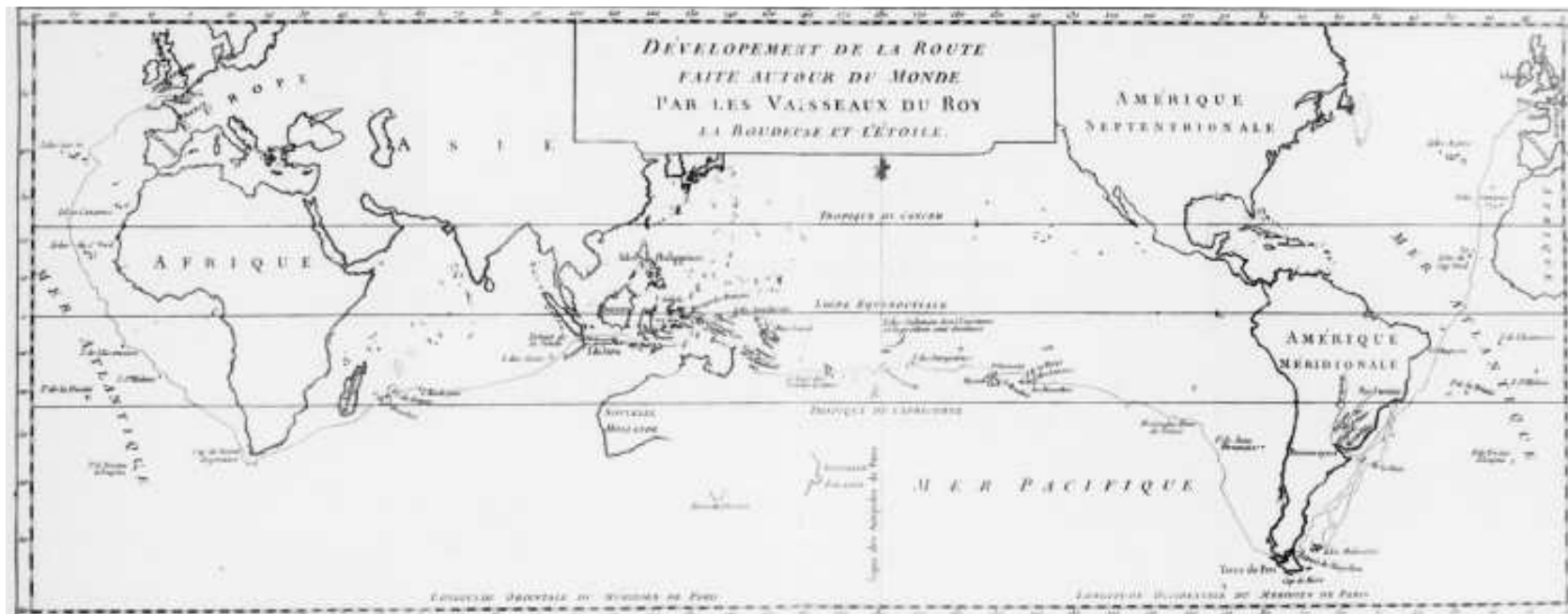


Source : Vibart Eric, *Tahiti : naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p.142.

Carte 2 : La Mélanésie.



Carte 3 : Le voyage de Bougainville.



Source : Taillemite Etienne, *Bougainville et ses compagnons autour du monde : 1766-1769. Journaux de navigation*, Paris, Imprimerie nationale, 1977, p.110.

Carte 4 : Le voyage de La Pérouse.

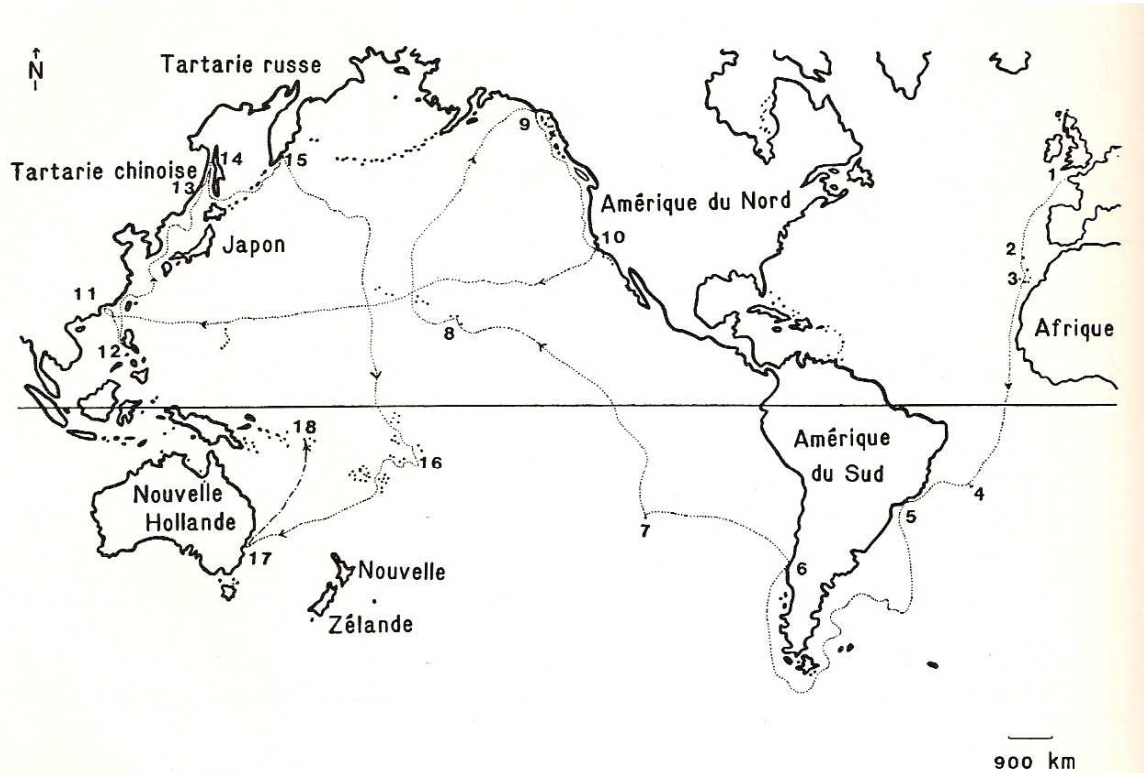
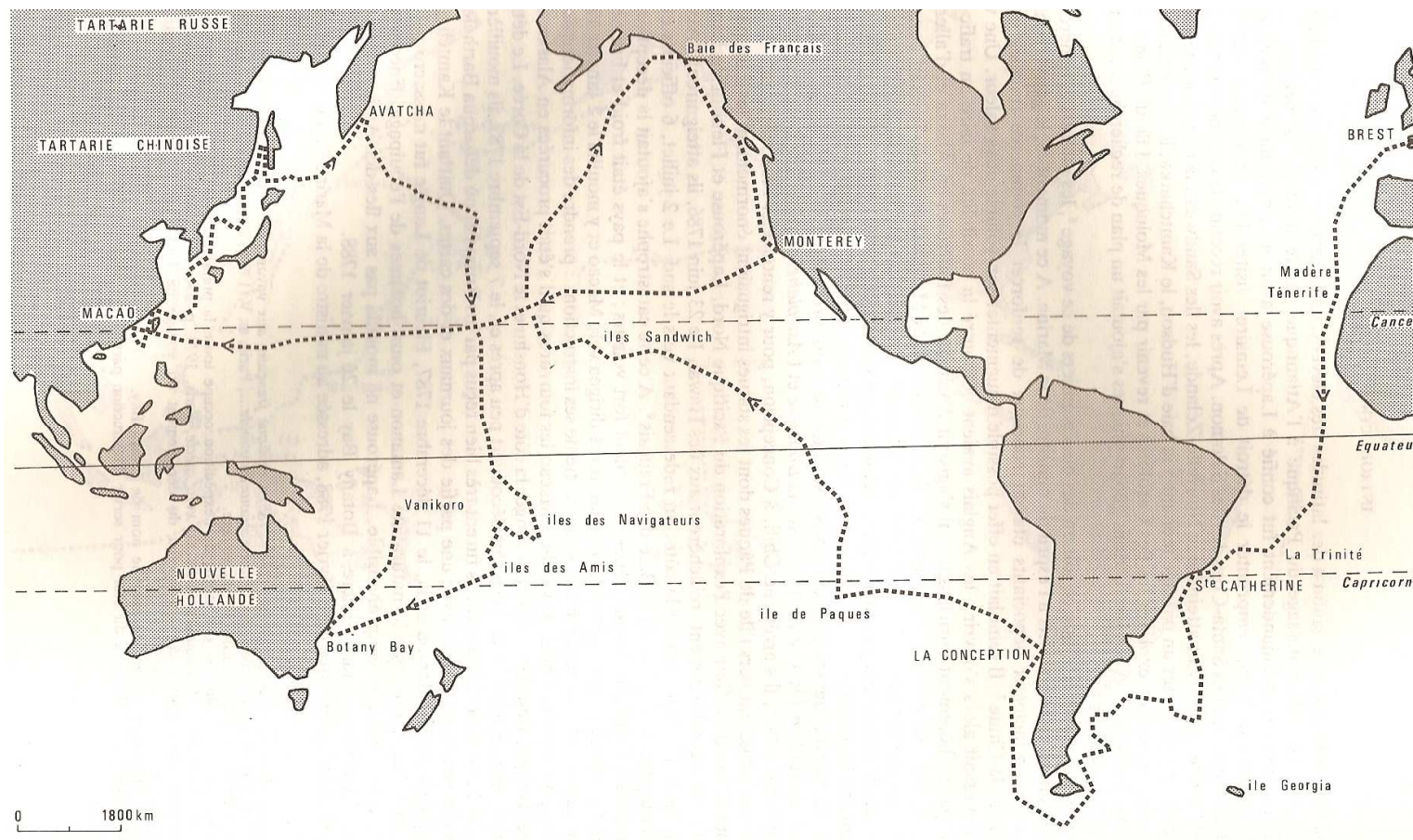


Fig. 6. — Voyage de Lapérouse (1785-1788)

1. Départ de Brest. 2. Madère. 3. Ténériffe. 4. La Trinité. 5. Sainte-Catherine du Brésil. 6. La Conception du Chili. 7. Ile de Pâques. 8. Iles Sandwich. 9. Baie des Français. 10. Monterey. 11. Macao. 12. Luçon. 13. Tartarie. 14. Ile Sakhaline. 15. Petropavlosk. 16. Iles des Navigateurs. 17. Botany Bay. 18. Vanikoro.

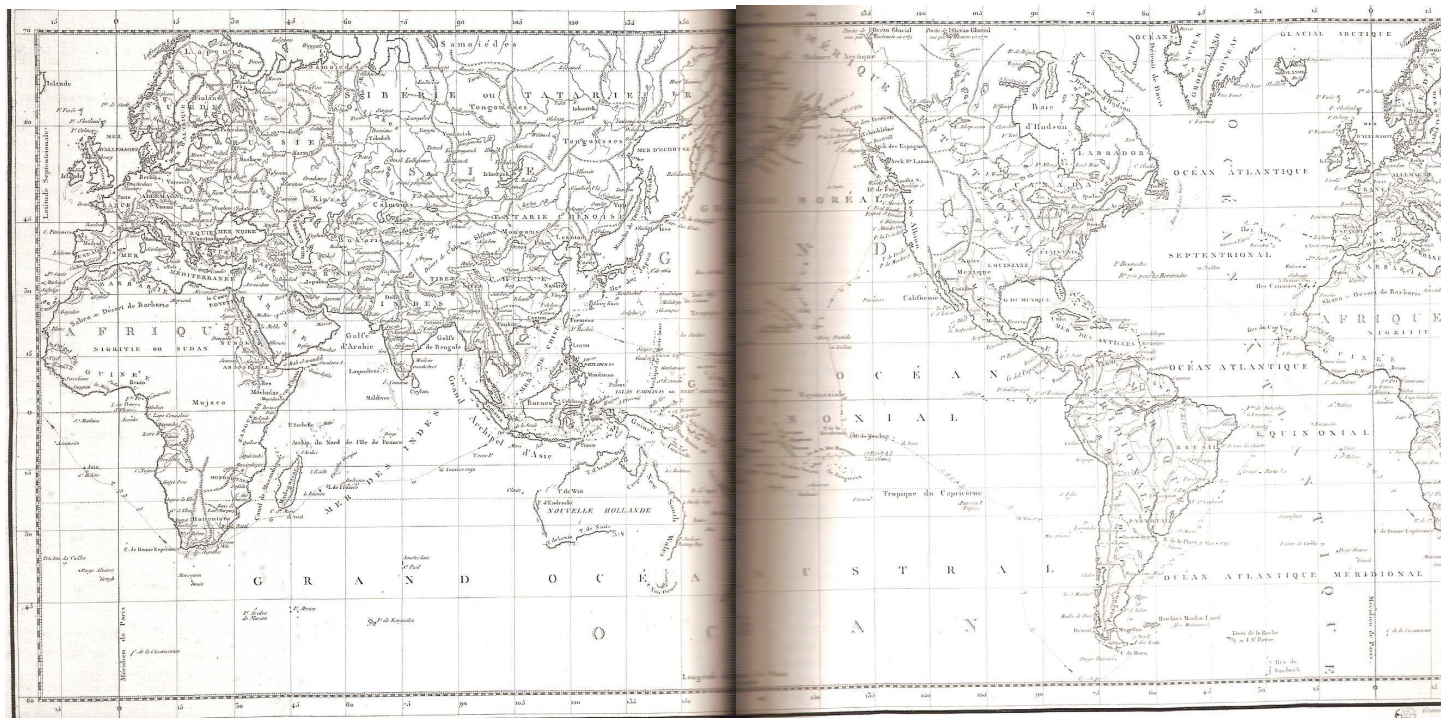
Source : Gaziello Catherine, *L'Expédition de Lapérouse : 1785-1788 : réplique française aux voyages de Cook*, Paris, 1984, p. 244.

Carte 5 : Le voyage d'Entrecasteaux.



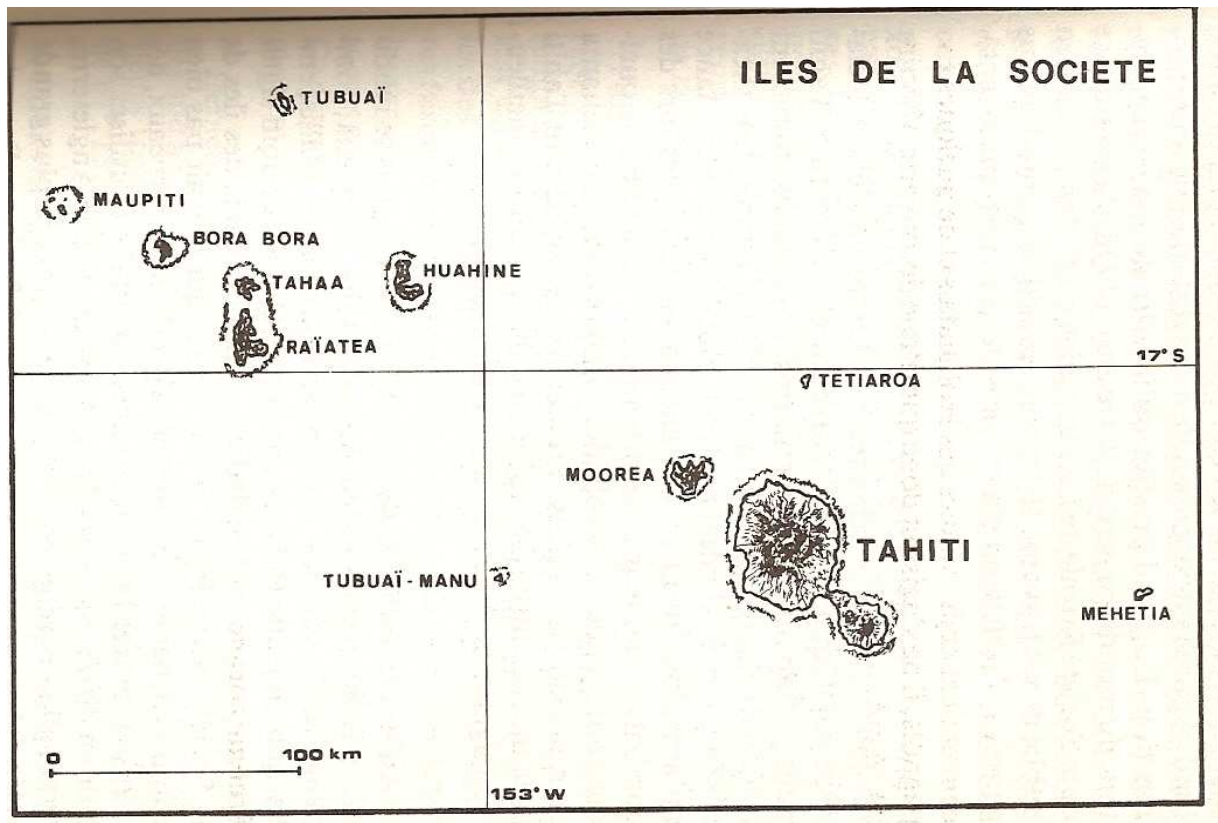
Source : Richard Hélène, *Le Voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse, une grande expédition scientifique au temps de la Révolution française*, préf. de Michel Mollat du Jourdin, Paris, CTHS, 1986, p.16.

Carte 6 : Le voyage d'Etienne Marchand.



Source : Marchand Etienne, *Journal de bord d'Etienne Marchand, le voyage du "Solide" autour du monde, 1790-1792*, édition établie et présentée par Odile Gannier et Cécile Picquoin, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2005, p.120-121, carte hydrographique du voyage réalisé par Beautemps-Beaupré. C. P. Claret de Fleurieu, *Voyage autour du monde...*, Paris, 1800, t.4.

Carte 7 : Les îles de la société.



Source : Vibart Eric, *Tahiti : naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1987, p.105.

Sigles et abréviations utilisés

Journal de Bougainville : Journal de la Campagne commencée le 15 novembre sur la frégate du Roi La Boudeuse que je commandois comme capitaine de vaisseau avec lettres de service.

Voyage de Bougainville : Voyage autour du monde par la frégate du roi la boudeuse et la flûte l'étoile 1766-1769

Supplément de Diderot : Supplément au voyage de Bougainville.

Index des noms d'auteurs.

Bougainville Louis-Antoine de, (1729-1811).

Brosses Charles de, (1709-1777).

Commerson Philibert, (1727-1773).

Diderot Denis, (1713-1784).

Dumont d'Urville, (1790-1842).

Fesche Charles-Félix, (1745-1810).

Freycinet, Louis-Claude De Saulces de, (1779-1842).

La Pérouse, Jean-François de Galaup, comte de (1741-1788).

Marchand Etienne, (1755-1793).

Nassau-Siegen Charles-Othon, (1745-1805).

Pagès, François de (1740-1792).

Rossel Elisabethe-Paul-Edouard de (Amiral), (1765-1829).

Sonnerat Pierre, (1748-1814).

Table des matières

| | |
|--|-----------|
| Introduction..... | 5 |
| PARTIE 1 LES RECITS DE VOYAGES | 9 |
| CHAPITRE 1 – LES AUTEURS | 10 |
| <i>Portrait des auteurs</i> | <i>10</i> |
| Des marins expérimentés..... | 10 |
| Des savants voyageurs..... | 14 |
| Des voyageurs atypiques..... | 16 |
| <i>Diversité des supports et des écarts entre les dates d'écriture et de publication</i> | <i>17</i> |
| Des écrits réalisés par les voyageurs..... | 18 |
| Des récits inspirés des journaux de bords des capitaines..... | 20 |
| Des récits oubliés et réédités | 21 |
| <i>Buts des voyages.....</i> | <i>22</i> |
| Voyages d'exploration..... | 22 |
| Voyages de recherche ou de soutien | 24 |
| Autres Voyages..... | 24 |
| CHAPITRE 2 – LES DIFFICULTES DU RECIT | 26 |
| <i>La véracité du récit.....</i> | <i>26</i> |
| Les problèmes de l'écriture..... | 26 |
| Le manque de formation à l'écrit..... | 28 |
| <i>La censure</i> | <i>29</i> |
| L'image dictée par le public..... | 29 |
| L'auto censure des auteurs | 30 |
| <i>Les débuts de l'écriture anthropologique</i> | <i>30</i> |
| Étudier l'Autre..... | 31 |
| Écrire sans préjugés | 33 |
| Le principal écueil à éviter..... | 34 |
| PARTIE 2 LA RECHERCHE DU LOINTAIN ET DE NOUVEAUX EXPLOITS | 36 |
| CHAPITRE 3 – LA REPRISE DES VOYAGES A PARTIR DE BOUGAINVILLE..... | 37 |
| <i>Des voyages plus aisés à mettre en place.....</i> | <i>37</i> |
| Meilleure coordination des voyages..... | 37 |
| Progrès des conditions de vie | 40 |
| <i>Une navigation plus précise.....</i> | <i>43</i> |
| Les instruments de navigations | 43 |
| De nouvelles cartes | 45 |
| <i>Des voyages scientifiques avant tout</i> | <i>46</i> |
| Des manuels scientifiques | 46 |
| Des savants toujours plus nombreux..... | 46 |
| Une volonté de découverte scientifique et anthropologique | 47 |
| CHAPITRE 4 – LE BAGAGE MENTAL A DISPOSITION DES FRANÇAIS POUR PENSER L'ALTERITE EXOTIQUE OU LOINTAINE | 49 |
| <i>Le mythe de l'Eden</i> | <i>49</i> |
| Un mythe universel..... | 49 |
| L'exemple type : Tahiti..... | 50 |
| <i>Le mythe du bon sauvage.....</i> | <i>52</i> |
| L'origine du mythe | 52 |
| L'utilisation du mythe par les voyageurs..... | 53 |
| <i>Le mythe de la terre australe</i> | <i>54</i> |
| Les trois principaux ouvrages..... | 54 |
| La fin du continent austral..... | 57 |

| | |
|--|------------|
| CHAPITRE 5 – L’UTOPIE DES PREMIERES EXPEDITIONS | 59 |
| <i>L’expédition de Sonnerat</i> | <i>59</i> |
| Une expédition scientifique | 59 |
| Les prémices de l’anthropologie..... | 59 |
| <i>L’expédition de Bougainville</i> | <i>61</i> |
| La découverte d’une île paradisiaque | 61 |
| Les premiers échanges avec le « bon sauvage » | 62 |
| Des contacts quelques fois plus difficiles à établir..... | 63 |
| <i>Les conséquences de ces expéditions</i> | <i>65</i> |
| Création du mythe de Tahiti..... | 65 |
| La découverte de l’Autre | 67 |
| Diffusion en Europe..... | 68 |
| PARTIE 3 LE PACIFIQUE, OCEAN ET PEUPLES A DECOUVRIR | 71 |
| CHAPITRE 6 – UNE DIVERSITE DE POPULATION | 72 |
| <i>Les peuples des principales îles</i> | <i>72</i> |
| Îles de la Société | 72 |
| Îles des Navigateurs..... | 72 |
| L’Australie et ses alentours..... | 73 |
| <i>Les caractéristiques physiques</i> | <i>74</i> |
| La couleur de la peau | 74 |
| La stature | 76 |
| Le physique..... | 77 |
| <i>Les attributs</i> | <i>80</i> |
| Attributs des femmes..... | 80 |
| Attributs des hommes | 81 |
| Tatouages | 83 |
| CHAPITRE 7 – LA SITUATION MORALE ET ECONOMIQUE | 86 |
| <i>Les mœurs politiques</i> | <i>86</i> |
| La forme du gouvernement..... | 86 |
| Les vols | 87 |
| Les affrontements inter-îles | 89 |
| <i>La religion</i> | <i>91</i> |
| Difficulté d’obtenir des connaissances | 91 |
| Quelques éléments épars | 91 |
| <i>L’économie</i> | <i>94</i> |
| L’agriculture | 94 |
| Les moyens de subsistance | 95 |
| Les sciences techniques et les arts | 96 |
| CHAPITRE 8 – LA VIE QUOTIDIENNE ET FAMILIALE | 100 |
| <i>Leur habitat</i> | <i>100</i> |
| Le lieu d’habitation et ses habitants | 100 |
| La construction | 101 |
| <i>La famille</i> | <i>103</i> |
| Quelle famille..... | 103 |
| Régime matrimonial..... | 104 |
| Conclusion..... | 106 |
| Sources..... | 108 |
| Bibliographie | 111 |
| Table des figures | 115 |
| Table des illustrations | 116 |
| Sigles et abréviations utilisés..... | 132 |
| Index des noms d’auteurs..... | 133 |

MOTS CLÉS : XVIIIe siècle, récits de voyage, océan Pacifique, anthropologie, insulaires.

RÉSUMÉ

La reprise des grandes explorations françaises dans la seconde moitié du XVIIIe siècle vise l'océan Pacifique. Les récits de voyages de ces explorations permettent d'obtenir des informations nautiques, géographiques, scientifiques mais également anthropologiques. Pour mieux comprendre les états d'âme des voyageurs, il faut connaître leurs formations, leurs statuts mais aussi leur bagage mental. Leurs représentations marquent leurs récits et leurs observations. Ils diffusent alors des images mythiques et utopiques qui se diffusent parmi les lettrés. On remarque alors les débuts de l'anthropologie qui s'intéresse aux coutumes et rites des sociétés mais sans encore suivre une démarche précise et définie. La reprise des voyages au milieu du XVIIIe siècle est permise grâce aux avancées faites en matière de navigation et il ne faut pas oublier les progrès de l'alimentation en mer. Les manuels se multiplient aussi, de même que le nombre de savants à bord des bateaux. Les premières expéditions se veulent plutôt utopiques et ne laissent pas une véritable analyse anthropologique des insulaires de Pacifique. Peu à peu les relations de voyages deviennent plus précises. Les auteurs tentent de comprendre dans leur ensemble toutes les caractéristiques des insulaires pour les comparer entre eux ou avec leur propre culture. Ce travail reste difficile et les auteurs ont tendance à faire intervenir leurs références dans les observations qu'ils font. Le travail anthropologique n'est pas encore défini et les jugements concernant les caractéristiques des insulaires sont nombreux. Les auteurs ne restent pas neutres et objectifs comme le ferait un véritable anthropologue. On observe les prémices de cette science qui se constituera et s'institutionnalisera véritablement à partir du XIXe siècle.